

STACK
ANNEX

5
050
200

A. DE CHAMBURE

Quelques Guides de l'Opinion

EN FRANCE

University of California
Southern Region
Library Facility

avant la Grande Guerre

1914-1918



PARIS

CELIN, MARY, ELEN & C^o

37, rue Bergère, 37

—
1918

Quelques Guides
de l'Opinion

EN FRANCE

PENDANT LA GRANDE GUERRE

1914-1918

DU MÊME AUTEUR

A travers la Presse. Préface de M. Adolphe Brisson.
Un vol. in-8° illustré broché (3^e édition) . . . 5 fr.

DE CHAMBURE

A.

Quelques Guides
de l'Opinion

EN FRANCE

Pendant la Grande Guerre

1914-1918



PARIS

CELIN, MARY, ELEN & C^{ie}

37, rue Bergère, 37

—
1918

LES ARMÉES ET LEURS CHEFS ;
LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE ;
LE CITOYEN CLEMENCEAU, PRÉSIDENT
DU CONSEIL, MINISTRE DE LA GUERRE ;
LE MARÉCHAL FOCH, GÉNÉRALISSIME
DES ARMÉES ALLIÉES ;

ONT BIEN MÉRITÉ DE LA PATRIE

Sénat, 11 Novembre 1918.

2035417

Dédié
à
LA PRESSE FRANÇAISE

DIVISION DE L'OUVRAGE

AVANT-PROPOS

CHAPITRE I

Les Commentateurs du Communiqué.

CHAPITRE II

Hommes de Lettres et Journalistes.

CHAPITRE III

La grande Presse d'Information.

Table alphabétique contenant les noms d'hommes politiques, d'écrivains, de journalistes, de journaux cités dans le cours de l'ouvrage.

AVANT-PROPOS

15 novembre 1918.

« — Duval, votre profession ?

« — Homme de lettres.

« — Landau, votre profession ?

« — Journaliste.

« — Goldsky, votre profession ?

« — Journaliste.

« — Joucla, votre profession ?

« — Reporter.

« N'écoutons pas ce que répondra Marion.

« Bien certainement Marion va dire, lui aussi,

« qu'il est journaliste. Et les vrais journa-

« listes qui sont dans la salle en ont d'avance

« le rouge au front. Des journalistes çà ? Des

« journalistes, ces cinq fripouilles qui ont

« toute leur indignité sur le visage, ce Lan-

« dau, qui d'une plume vendue insulta tout

« Paris, servant l'un, servant l'autre, selon

« les hasards d'un honteux salaire, et dont

« nul d'entre nous ne serrait la main. Un

« journaliste, ce Joucla, ce drôle sans ortho-
 « graphie, qui alla chercher son premier ar-
 « ticle au consulat allemand de Barcelone ?
 « Un journaliste, ce Marion, payé par les
 « marchands d'absinthe pour les défendre à
 « grand renfort de solécismes dans une
 « feuille distribuée ? Un journaliste, Golds-
 « child, dit Goldsky, sorti de prison pour
 « entrer au *Bonnet Rouge* ? Si ce sont des
 « journalistes, il faut baptiser joailliers les
 « cambrioleurs de bijouteries. »

Ces lignes, belles d'indignation, écrites le 30 avril 1918, dans *Oui*, par M. Louis Latzarus, peuvent être rapprochées d'un article de M. Jacques Dhur paru à la même époque. « On a vu au procès du *Bonnet Rouge* des gens qui n'avaient jamais tenu une plume avant de signer des chèques boches, se parer du titre qu'ont honoré Armand Carrel, Emile de Girardin, Rochefort et tant d'autres ».

Non, ces gens plus ou moins tarés, ne furent pas de vrais journalistes. Ils furent les brebis galeuses d'une corporation respectable. Certes, depuis les Nouvellistes auxquels l'exemple de Théophraste Renaudot enseigna les avantages et la puissance des gazettes il y eut des folliculaires sans conscience,

comme sans talent. Il est d'ailleurs facile de se parer du titre de journaliste, que peuvent librement prendre ceux qui s'essayent à écrire. Pour faire face au réel danger d'un envahissement sans contrôle, certains écrivains sous l'intelligente impulsion de M. Louis Latapie, viennent de tenter la création d'un Syndicat des journalistes, association de défense et de discipline professionnelle. Destinée, en prescrivant de véritables règles d'honneur corporatif, à assurer le respect dû à ceux qui par leur labeur et leur probité ont acquis une renommée universelle, cette entreprise mérite tous les encouragements.

Mais ce n'est pas le procès de la Presse que nous avons l'intention d'instruire, nous désirons seulement dégager et mettre en relief le rôle qu'eurent certains Maîtres de la Presse pendant la période d'angoisse que nous venons de vivre, rendre hommage à la besogne qu'ils accomplirent au cours de ces quatre années de guerre. Les attaques que dans certains milieux il était de bon ton de lancer contre les journalistes, qu'on affectait de persifler et même de mépriser, sont venues cette fois s'arrêter devant l'admirable tenue de nos journaux quotidiens. Les médisants d'ailleurs

ont-ils jamais envisagé l'hypothèse d'une aube se levant sur la France où quelque cataclysme aurait privé les Français de la parution de tout journal ? Que se passerait-il, quelque chose comme une nuit noire enveloppant le pays ? Ce frisson d'angoisse, nous l'avons presque senti dans les dix premiers jours de la mobilisation, en août 1914, quand nous attendions, quand nous nous arrachions les feuilles minuscules qu'étaient devenus les journaux. Bien plus qu'à Paris, cette fièvre était ressentie en province, où les nouvelles étaient plus longues à s'acheminer. Les bruits les plus étranges, les divagations les plus puériles se donnaient cours, c'était le doute, une chape d'ignorance qui parfois nous écrasait. Les malintentionnés pouvaient facilement abuser de cette situation, propager les erreurs, faciliter la panique. Le danger aurait pu être grand. La censure rendit un véritable service en empêchant la création, la diffusion des fausses nouvelles. En principe, principe excellent, elle ne devait s'appliquer qu'aux informations diplomatiques et militaires dont la révélation aurait pu nuire à la Défense Nationale. Malheureusement, elle ne borna pas là ses attributions. Jusqu'au ministère Cle-

menceau, le moins que l'on puisse reprocher à la censure fut son manque d'unité, laissant publier à Paris ce qu'on interdisait à Toulouse, ou inversement. C'était l'incohérence. La censure alla même plus loin, et nous avons vu des cas, heureusement rares, où elle oublia son impartialité.

La vraie censure, fut en réalité celle que la presse s'imposa à elle-même, au début des hostilités, dans une sorte de nuit du 4 août 1914. Elle n'a pas failli à son serment, et c'est elle qui a combattu les vagues de pessimisme que la longueur inattendue de la guerre fit déferler bien souvent sur la tête des civils, qui, malgré tout, ont tenu.

C'est dans ce rôle que nous voulons étudier la Presse en essayant de suivre les *leaders* du journalisme, de voir comment ils se sont constitués les *guides* et les gardiens de l'opinion publique.

On a souvent dit que la Presse « faisait » l'opinion. Nous avons assisté, avant la guerre, à des campagnes retentissantes, menées par certains journaux qui savaient entraîner le public. Quelques plumitifs se sont servis sans scrupule de la puissance du journal, de la feuille imprimée, répandant à profu-

sion par le monde la même formule, et permettant d'inculquer aux masses des idées qui, justes ont une merveilleuse influence, fausses peuvent causer les plus graves dommages.

Pendant la guerre, nous avons vu l'ennemi essayer d'agir sur notre moral au moyen de la Presse. Il voulut acquérir des organes plus ou moins importants afin d'aider au travail secret accompli par les agents qu'il entretenait sur notre sol.

La Presse ainsi regardée comme un moyen efficace pour influencer l'opinion, pour la diriger, a justifié une fois de plus cette appellation du *quatrième pouvoir de l'Etat* qui lui avait été donnée bien souvent. L'opinion devait aux jours, sombres de la guerre, être tout particulièrement préservée des dépressions causées par de mauvaises nouvelles, par de faux bruits.

Certains écrivains se sont dévoués à la tâche, souvent ingrate, de maintenir élevé l'esprit public, sans que pesât sur lui le joug d'idées absolues. Il fallait révéler la vérité sans ouvrir la porte au pessimisme déprimant, pas plus qu'à l'optimisme béat. Tous les journalistes que leurs obligations mili-

taires appelaient sous les drapeaux, partirent au premier coup de clairon, ils remplirent leur devoir, les uns tombèrent au champ d'honneur, les autres luttèrent jusqu'au bout. Certains mêmes, dégagés de toutes obligations militaires, voulurent reprendre du service. M. Desgranges, le directeur de l'*Auto*, bien qu'ayant déjà dépassé la cinquantaine, s'engagea comme simple soldat, et le voici, après de superbes citations, Chevalier de la Légion d'Honneur. Il eut été à souhaiter que le même état d'esprit régnât parmi tous les membres du Parlement et de bien des Administrations. Beaucoup ont fait leur devoir, certains sont morts héroïquement, mais il est à regretter que des hommes jeunes et vigoureux n'aient pas toujours suivi l'exemple donné par le petit nombre, et aient préféré au danger l'immunité que leur conférait un mandat.

Nos industriels ont mieux compris les exigences créées par la guerre, combien, désireux de partir au front, furent retenus par les pouvoirs publics à la tête de leurs usines. L'Etat les voulait là où ils pouvaient le mieux servir la patrie, et ils ont accepté, dans un esprit d'abnégation souvent mal com-

pris du public, un labeur écrasant et incessant, produisant sans arrêt le matériel, les munitions indispensables pour poursuivre la lutte formidable, qu'avaient inventée nos ennemis.

Les journalistes, les écrivains, les hommes de lettres, qui n'eurent pas la gloire et l'honneur de se dévouer aux frontières, surent considérer comme un devoir d'écrire pour tenir en éveil le moral des Français, de leur montrer les espoirs qui luisaient aux moments les plus sombres. En leur mettant au cœur la confiance ils leur ont donné la force, la patience, ils ont aidé à la victoire et bien mérité de la patrie.

Les *guides*, les *leaders*, comme disent les Anglais, ce sont ces écrivains dont les noms sont connus et aimés des lecteurs. Leurs articles sont suivis et attendus, on y lira l'explication désirée, la parole réconfortante de confiance et d'espoir.

Les *guides* sont les commentateurs du communiqué, les journalistes, les hommes de lettres, les académiciens, ce sont les quotidiens à gros tirages, les journaux du soir, tous ceux qui, en de courts articles ou en de longues chroniques, font le tableau

de notre puissance militaire et économique, expliquent la force de nos alliés, disent nos ressources inépuisables, montrent la victoire certaine.

Dans tous les journaux, le même effort a été accompli presque sans divergence, par ceux que la politique avait longtemps éloignés les uns des autres et que l'amour de la patrie unissait dans un souci commun. La guerre semblait avoir accompli le miracle de l'*Union sacrée*, toutes querelles cessantes ; mais, malgré les meilleures intentions, surtout après quatre années de guerre, quelques notes discordantes ont éclaté, et nous préférons employer un autre vocable qui nous paraît plus conforme à l'effort donné. C'est plutôt l'*Union Nationale* qui, tendant vers le même but nos énergies, nos bras, nos cerveaux et nos cœurs, voulut la victoire et travailla à l'assurer.

Il ne faudrait pas croire que nous veussions prétendre que les leaders des journaux furent seuls les guides de l'opinion, d'autres personnalités morales et intellectuelles élevèrent l'âme nationale, l'exaltèrent dans une foi glorieuse.

Est-ce qu'il ne faut pas regarder comme

les premiers parmi ces *guides* nos grands chefs militaires, Joffre, Foch, Pétain, Gouraud, Mangin ? Puis des hommes politiques, sans avoir recours à la plume mirent leur autorité au service de la Patrie. Des orateurs, des prédicateurs de toutes confessions, galvanisèrent les courages, entraînèrent les énergies. Rappelez-vous tous les noms célèbres de notre France groupés par le *Secours National* autour d'une même idée, unissant dès le début des hostilités pour un même but le cardinal Amette, le Président des Consistoires de France, le Grand Rabbin.

Il y eut encore toutes les revues, tous les journaux périodiques, les illustrés, les grands régionaux, les trois mille et plus journaux de province qui contribuèrent à répandre la bonne parole. Des dessinateurs, des humoristes, Abel Faivre, Forain, Hansi, Raemaekers, Truchet, Poulbot, Steinlen, Willette, combien d'autres, mirent leur crayon au service de la défense du droit.

Non certes, les journalistes n'eurent pas le monopole de la direction morale du pays et de l'opinion publique, mais ce furent, sans conteste, eux qui accomplirent la plus large part du travail. Sans trêve, sans repos, précoc-

cupés par des soucis matériels, crise du papier, difficultés de main-d'œuvre, de transports, les journaux durent surmonter bien des obstacles, bien des ennuis. Et malgré leur bonne volonté, combien ne recueillirent que moqueries et sarcasmes.

On a prétendu, dans certains cénacles d'esprits chagrins, et craintifs, que la Presse française avait « bourré le crâne » du public. Que ne devrait-on pas penser de la presse allemande qui n'a jamais exprimé qu'une parcelle de ce qui était la réalité? Jamais les Allemands n'ont su exactement comment leur armée avait été battue pour la première fois sur la Marne, en septembre 1914. Si la vérité toute entière ne nous a pas toujours été dite, du moins les grossiers mensonges de l'Agence Wolff ne tentèrent jamais nos informateurs. Des erreurs purent être commises, mais sans mauvaise intention. Nos journaux ne présentèrent pas les événements sous un jour systématiquement favorable, les mauvaises nouvelles, parfois atténuées, ne furent jamais cachées, et les historiens de l'avenir trouveront dans nos journaux de guerre les éléments pour synthétiser notre époque.

Le vocable de « bourreur de crânes » qui

fut si cher à certains critiques malveillants, lorsqu'ils parlaient des journaux ardemment nationaux, est plus qu'une plaisanterie sans portée, plus qu'une erreur, une contre vérité.

M. Léon Daudet intitule un article du 14 octobre 1918 : *Les prétendus bourreurs ... et les autres*. « Nous pouvons nous dire joyeusement nous autres les « bourreurs de crânes » « que nous avons joué notre partie dans le « concert de la résistance. Oui mon cher Bar- « rès, oui mon cher Capus, oui mon cher « Berthoulat, oui Gohier, nous avons, les uns « et les autres, chacun selon notre tempé- « rament, bravement « bourré les crânes », « en déclarant que le boche n'était pas invin- « cible, qu'un jour ou l'autre il s'effondrerait, « et que cet immanquable effondrement était « indispensable à la civilisation. Or, il appa- « rait aujourd'hui que c'étaient les autres, les « défaitistes, les bolcheviks, les découragea- « teurs, comme disait Théophile Gautier, qui « bourraient les crânes de leurs dupes en « donnant la bochie comme imbattable, et en « prônant la paix de compromis, la paix sans « victoire, la paix sans l'Alsace-Lorraine, « qui nous eut placés de nouveau pour cin-

« quante ans sous la botte des excréments
« casqués, des Kompatriotes du gross-papa
« à Longuet. »

M. Gabriel Séailles exprimait quelques jours auparavant la même idée dans le *Pays*, en disant que les « bourreurs de crânes » sont ceux « qui vont répétant que la guerre se « prolonge par la malice de quelques hommes, « que la paix pourrait être conclue demain, « qu'elle doit l'être sans retard et à tout prix, « qu'il suffit pour l'obtenir d'autoriser la réu- « nion de l'Internationale ouvrière, seule ca- « pable de réconcilier le monde, et de mettre « fin aux conflits qui toujours renaîtront de « la concurrence capitaliste. »

Oui, furent des « bourreurs de crâne » ceux qui se laissèrent aller à des mouvements de défaitisme et quelquefois de panique, ceux qui osèrent indiquer qu'on pourrait avoir une paix sans victoire, qui ignorant tout, semblant méconnaître les traditions de l'esprit militaire français, parlaient de l'inviolabilité des fronts, et ne craignaient pas de railler les vrais patriotes en les cinglant comme d'une injure du titre de « jusqu'aboutistes »...

Il faut reconnaître, après quatre années de carnage, que ceux qui ont le mieux soutenu

le moral de la nation par leur plume, par leur parole, par leur influence, sont ceux qui ont conservé la confiance dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Les autres, ceux qui avaient douté du succès final, ont pu avoir parfois de bonnes intentions, mais ils devraient avouer aujourd'hui qu'ils se sont complètement trompés. M. Maurice de Waleffe les console en ces termes.

« Pourquoi ne pas reconnaître franchement
 « qu'on a joué sur la noire et que c'est la rouge
 « qui est sortie, mais que, Français avant tout,
 « on est heureux d'avoir perdu ? Il arrive
 « tous les jours qu'un chirurgien et un mé-
 « decin, au chevet d'un malade, diffèrent
 « d'avis : le chirurgien professe qu'il faut
 « couper une jambe, le médecin opine que
 « le patient guérira fort bien sans amputa-
 « tion. Le jour où le malade se lève et marche
 « sur ses deux pieds, le chirurgien fait la
 « grimace. Cependant, admettez par hasard
 « que ce malade fut justement son fils ou sa
 « fille, est-ce qu'il n'ira pas embrasser le mé-
 « decin ? Eh bien ! c'est le cas de la France,
 « mes amis ! Rien ne doit égaler aujourd'hui
 « la joie de ceux qui avaient vu juste, sinon la
 « joie de ceux qui avaient désespéré. Reve-

« tant de plus loin que nous leur cœur doit
« bondir plus haut. Voilà l'instant où la no-
« blesse foncière de l'individu se révélera ! »

Elle a dû se révéler car le cœur des Français
a bondi à l'unisson dans toutes les poitrines
le jour où la Victoire vint en même temps
apporter la Paix.

CHAPITRE PREMIER

LES COMMENTATEURS DU COMMUNIQUÉ

Septembre-Octobre 1918.

Les communiqués, si on veut bien en analyser la substance, constitueront en somme des préliminaires à la future histoire de la guerre ; courtes lignes, où des noms de villages surgissent, hier inconnus, aujourd'hui glorieux, où, sèchement, brièvement, sont signalés, d'un mot, le dévouement, le courage anonymes.

Affiché aux portes des mairies, aux bureaux de poste des plus lointains villages, le Communiqué officiel permet d'attendre le journal plus lent à s'acheminer et qui renferme de plus abondantes nouvelles. Ce petit papier modeste, que les regards avides parcourent d'une traite, contient toutes les déceptions, ou tous les espoirs.

De la Somme aux Vosges, c'est la défaite : *la Marne*, c'est la victoire, souvenirs douloureux et éclatants. Puis, c'est la grisaille des *rien à signaler sur le reste du front* qui n'intéressent qu'un père, qu'une mère, qu'une épouse. Un

nom de localité évoque à l'instant le danger couru par l'absent : c'est le coup de main, l'attaque où il sera peut-être blessé, *gazé*, ou tué. Alors, c'est l'attente jusqu'à la lettre prochaine, qui apaisera le tourment ou, au contraire, fera du doute une terrible et douloureuse réalité.

Ce sont toutes ces angoisses, toutes ces joies, qu'on peut lire dans la collection des communiqués, qui deux fois chaque jour nous ont depuis le début des hostilités exactement, mais aussi, incomplètement, renseignés.

Ainsi, le premier élément nous était donné : avec le Communiqué, une carte, de petits drapeaux ou des épingles, que contourne un fil représentant les irrégularités du front, tout le monde, semble-t-il, peut être un critique militaire. Nombreux furent ceux qui versèrent dans ce travers. La stratégie en chambre a toujours eu ses défenseurs et ses admirateurs. Que le champ de bataille soit figuré par une table de café, les corps d'armées par des soucoupes, ou qu'un papier blanc soit crayonné de lignes bleues, rouges ou noires, la même maladie a atteint bien des gens. Vous rappelez-vous le dessin d'Abel Faivre, où ce Monsieur, courbé en deux, décrit sur le sol, du bout de sa canne, le dispositif d'un combat ? Il triomphe : « Là je les enfonce... » Mais il n'a pas regardé où il s'est installé. Son auditeur, moins distrait, le pousse du coude, le ramène à la réalité : « Faites

donc attention au tramway ! » Le champ de bataille est entre deux rails !

Nous sentions, en effet, le besoin d'ajouter à la sécheresse des quelques lignes du Communiqué. L'esprit ne se contente pas de ces nouvelles en style télégraphique. Le premier soin d'un journal était donc de donner à ses lecteurs les explications qu'ils essayaient eux-mêmes de se fournir d'une façon, souvent ridicule, en tous cas dangereuse, en créant un courant d'optimisme, aussi néfaste qu'un pessimisme sans raison.

Ainsi est né le Commentaire du Communiqué, qui devint le premier guide de l'opinion publique. Grande fut l'influence de ceux qui, dans les quotidiens, assumèrent cette tâche ingrate, d'essayer de renseigner les lecteurs sur les opérations en cours.

Leur rôle était difficile, pendant quatre années de guerre on put les railler parfois, d'avoir eu la vie moins pénible que les soldats du front, mais, pour être moins dangereuse, leur existence n'eut rien d'agréable. Que d'écueils ils ont eu à éviter. Si le chroniqueur en dit trop, il est impitoyablement *blanchi* par la censure ; s'il abrège, il ajoute simplement du vague à l'incertitude du Communiqué.

Plusieurs écrivains ont pourtant réussi à aborder ce genre avec talent, et à faire une utile besogne, en donnant à leurs lecteurs une confiance raisonnée, appuyée sur des faits. Si pai-

fois des erreurs ont pu se glisser dans ces renseignements, si des espoirs exagérés se sont faits jour et se sont exprimés en des formules peut-être trop définitives, il faut se montrer indulgent pour ces hommes dont le commentaire est attendu avidement chaque matin et chaque soir. Ce qu'il importe surtout de noter, c'est qu'ils ont aidé à soutenir le moral du pays, et que, s'ils ont vu trop vite, l'avenir leur a donné raison puisque la Victoire est là.

Les Commentateurs du Communiqué ne sont d'ailleurs pas les seuls qui aient commenté le Communiqué. Parmi les nombreux journalistes qui se sont adonnés à l'étude, à l'appréciation des événements militaires, beaucoup ont éprouvé le besoin d'exprimer leur avis et leur opinion, et on peut même le dire, presque la totalité des écrivains, pendant la longue période de guerre, s'y est essayée.

Si nous mettons plus spécialement en relief certains noms, que nous désignons comme Commentateurs du Communiqué, c'est qu'évidemment ce sont les Polybe, les Rousset, les Bidou, les Fabry, les Verraux, les Civrieux, les Hutin, les Lacroix qui ont plus particulièrement apporté leur pierre quotidienne à cet édifice des communiqués, sans parler des Givet, des Bainville, des Gerville Reache, des Pététain, des Miribel, des Pris.

LIEUTENANT-COLONEL ROUSSET

Le Petit Parisien, La Liberté.

Les deux guerres, celle de 1870, celle de 1914, étapes d'une même conception barbare et inhumaine de la conquête érigée en principe, pouvaient être rapprochées ; bien que la monstrueuse disproportion des combats d'aujourd'hui avec ceux d'hier, ne laissât subsister qu'une faible velléité de comparaison.

Il faut savoir gré à l'historien de la guerre de 1870, au lieutenant-colonel Rousset de n'avoir pas présenté ce facile parallèle qui eut semblé suranné. Il avait vécu l'autre guerre et il l'a racontée, il vit celle-ci et il la raconte.

Car il ne se borne pas à faire un sec commentaire à coups d'atlas, reproduisant des cours de l'École de guerre, il analyse la campagne, il en tire conclusion. Il ne peut évidemment manquer d'invoquer l'histoire, est-ce que Château-Thierry, Champaubert, Vauchamps, et Montmirail, demain Mars-la-Tour et Metz ne sont pas des noms qui évoquent des recommencements fameux. Nul ne peut manquer d'avoir le

cœur serré à ces souvenirs empreints de sanglante poésie. Dans les chroniques du lieutenant-colonel Rousset, ils sont comme l'appel métallique de clairons qui réveillent notre énergie, stimulent notre courage. D'ailleurs la guerre actuelle est elle-même déjà entrée dans l'Histoire et les noms de villages, combats des premiers mois, reparaissent pour la deuxième ou pour la troisième fois, avec un air d'ancienneté, qui leur donne une gloire toujours historique. Dès les premiers jours, le lieutenant-colonel Rousset connaissant le courage, le moral de ces troupes de France qu'il avait lui-même commandées, ne douta pas un seul instant de la résistance qu'elles allaient opposer à l'envahisseur ; il crut à l'arrêt du barbare devant la barrière formée par la poitrine de nos héros, et quand il en eut la certitude, tout l'espoir de la Revanche lui monta au cœur et, comme les chefs savent galvaniser le courage de leurs soldats, il fit passer toute sa foi dans l'esprit de ses lecteurs. Et, soutenant leur moral, il leur montra comme un espoir réalisé ce qui n'était que réalisable, analysant le danger couru au moment où plus rien n'était à craindre ; l'évocation rétrospective du péril ne pouvant qu'augmenter et raffermir l'espérance.

Relisez ces lignes écrites au lendemain de la terrible offensive par laquelle le Kronprinz essaya d'emporter Verdun. « Le danger que

« nous avons couru était donc grand, surtout
« si l'on considère la puissance extraordinaire
« des moyens mis en œuvre. Il est maintenant
« conjuré parce que, même en supposant, au
« pis-aller, que la première partie du plan se
« réalise, la force d'impulsion dont je parlais
« tout à l'heure n'existe plus. »

Pas un instant de défaillance, pas un jour de repos, l'écrivain militaire ne succombe pas à la tâche écrasante qu'il s'est fixée. *Le Petit Parisien*, *La Liberté* quotidiennement, *Le Gaulois* hebdomadairement, reçoivent ses chroniques ; combien de lecteurs lisent ainsi ses paroles réconfortantes. Grande est l'autorité du lieutenant-colonel Rousset auprès du public, auprès de ceux qui le coudoyent dans les salles de rédaction et qui savent apprécier sa bonhomie souriante. Il ne se borne pas, nous l'avons dit, à étudier le seul champ de bataille où se joue la destinée de la Nation, il regarde aussi à l'arrière où se meuvent les organes indispensables au sort des batailles. L'historien est un psychologue, le moral des civils ne lui est pas étranger, et il porte ses investigations jusque sur celui de l'ennemi. Aussi, applaudit-il de toutes ses forces à ce merveilleux support d'action qu'est l'unité de commandement. Foch, généralissime, c'est la victoire assurée. Mais sa reconnaissance ne va pas seulement au grand chef militaire dont l'énergie nous libère, elle va vers

ce vieillard, dont plus d'un jeune homme envierait la verdeur physique et intellectuelle, qui sut comprendre son devoir et forger l'instrument du succès. Voici ce que nous lisons au lendemain de l'impressionnante victoire de Saint-Mihiel. « Je pense qu'on voudra bien
« remercier de cette libération opportune le
« maréchal Foch, le général Pershing et.....
« même M. Clémenceau. »

COMMANDANT DE CIVRIEUX

Le Matin.

En 1912, le commandant Civrieux fit paraître une petite brochure intitulée *La Bataille du Champ des Bouleaux*. Elle s'inspirait de la célèbre prophétie de Strasbourg, annonçant qu'une génération et demie après sa fondation l'Empire allemand des Hohenzollern périrait avec son troisième et dernier Kaiser, au Champ des Bouleaux en Westphalie. Ceux qui lurent cette étrange étude, l'accueillirent avec un sourire sceptique ou avec étonnement. En sa forme précise, mettant au passé narratif ce qui n'était pas encore présent, elle ne pouvait manquer d'émouvoir. L'héroïque député de Nancy tombé glorieusement à l'ennemi, le colonel Driant, pouvait dire, dans la préface liminaire de ce petit volume. « Une génération et demie, cela fait
« quarante-cinq ans. Nous approchons donc du
« terme fixé par cette voix mystérieuse et trou-
« blante qui vient du fonds des siècles, et on
« a beau hausser les épaules, se redire à soi-
« même qu'il est absurde d'attacher créance à

« tout ce qui est prédiction de l'avenir, ceux que
« cette prédiction menace, sentent un frisson
« passer sur leur âme, à la pensée que la date
« fatidique approche, et ceux qu'elle venge,
« murmurent sans pouvoir s'en défendre : Si
« c'était vrai. »

C'était vrai. La déclaration de guerre que le commandant de Civrieux fixe au 16 août 191... n'est-elle pas du 4 août 1914 ? Quant à l'envahissement de la Belgique, à l'intervention anglaise, au rôle des aéroplanes qu'on sembla à l'époque traiter de chimères, tout cela ne s'est-il pas réalisé ? Mais la victoire qui se décide en quelques semaines, puisque le commandant de Civrieux date la bataille du Champ des Bouleaux du 25 octobre, a mis plus longtemps à venir.

Ce que le commandant de Civrieux avait fait en imagination, il le fit dans la réalité, et ses chroniques quotidiennes au *Matin* sont inspirées du même esprit de précision et de clarté. Il laisse peu de place à la littérature, sa forme est nette, sans phrases inutiles, son commentaire est uniquement militaire. Rapidement, succinctement, il indique les lieux du combat, la géographie ne l'intéressant qu'au seul point de vue de l'opération qu'il étudie. « Toute idée
« stratégique ne vaut que par les possibilités
« de sa réalisation sur le terrain tactique », dit-il lui-même, exprimant bien ainsi qu'il ne

laisse rien au hasard de la théorie, et fait, à tous moments, prévaloir la pratique. Le plus souvent son article voisine avec une carte claire, qui dispense le lecteur de recourir à un atlas où, bien souvent d'ailleurs, il ne trouve pas le détail cherché.

Esprit critique très sévère, le commandant de Civrieux essaye, sans jamais tourner au prophète, de voir clair dans les intentions de l'ennemi, de découvrir son but dans le moment même où il commence à agir. Il n'est pas de ceux qui ont cru à l'effondrement rapide de l'Allemagne, comprenant fort bien à quelle puissance brutale, mais disciplinée, nous étions contraints de tenir tête. Cela ne l'a pas empêché d'avoir confiance dans le courage, dans le moral de nos soldats, et il a toujours espéré dans notre définitif triomphe. Certes, il n'a jamais essayé de farder la vérité, et aux moments d'angoisse, il a laissé prévoir des lendemains terribles. A ce point de vue ses articles les plus caractéristiques datent de la grande offensive allemande de mars 1918, sous ces titres : *le plan de Ludendorff, la menace sur l'Oise, sentinelles, prenez garde à vous*, il pousse non pas des cris d'alarme, mais il lance des avertissements clairvoyants, au moment où la ruée allemande menace à nouveau de tout entraîner avec elle. Et il faut lui savoir gré de cette vision si loyalement exprimée. Sa joie

éclate sans réserve lorsqu'il voit enfin notre armée prendre l'offensive, manœuvrer, utiliser cette arme tactique dont il a craint les effets dans la main brutale de Ludendorff et que manie avec tant de maîtrise le maréchal Foch. Qui dit manœuvre, dit mouvement et recul d'un des adversaires. Et cette fois c'est l'Allemand qui a reculé vers sa bauge.

LIEUTENANT-COLONEL FABRY

Oui.

Sous la signature de *Bouchavesnes*, le jeune journal *Oui*, donnait anonymement des chroniques d'un jugement parfait, d'une bonne tenue littéraire. Les initiés savaient que ce nom de village, glorieusement célèbre, cachait un ancien officier d'ordonnance du maréchal Joffre, le public connaît depuis peu le lieutenant-colonel Fabry, qui n'a plus aucune raison de se retrancher derrière l'anonymat.

Est-ce d'Amérique, où il accompagna le maréchal Joffre lors de la mission qu'il fit Outre-mer, que le lieutenant-colonel Fabry rapporta le culte de la force et de la volonté qu'il témoigne à chaque page, on pourrait dire à chaque ligne ? C'est peu probable, car il lui est trop naturel. Mais il vit, là-bas, quel réservoir d'énergie est un grand peuple soutenu par une ténacité ininterrompue, tendue vers un même et unique but.

Sans optimisme et sans pessimisme, il constate nos causes de faiblesse, mais aussitôt il préconise un remède. L'unité de commandement est pour lui un véritable dogme, il sait

que, sans elle, notre coalition n'aurait jamais obtenu la plénitude de son effort. Ce que le Conseil interallié avait formulé se réalise : « Nous mettrons l'ennemi en échec, et, le temps venu, nous le battons. »

La venue des Américains a été le grand rayon d'espoir. Le lieutenant-colonel Fabry, qui les avait vus chez eux, était certain de la force qu'ils nous apportaient, mais il n'a pas voulu que nous nous laissions tromper par le mirage du nombre, « ce ne sont pas les chiffres qui « comptent aujourd'hui, c'est la volonté de s'en « servir ». Oui, la volonté, car cet officier, formé par Joffre, a su apprécier la volonté défensive du vainqueur de la Marne, il aime la volonté offensive de Foch qui agit et nous délivre. Lui non plus n'a pas craint de dire la vérité ; qu'on l'en critique, et voici ce qu'il répond : « Je pense qu'un homme qui n'a pas d'opinion « est un homme désarmé, une force perdue. « J'essaye de mettre mes lecteurs à même de « se faire une opinion exacte. En leur bour- « rant le crâne, on ne les trompe pas, mais on « les laisse désemparés et incapables d'agir.

« Cependant plus la situation est grave, plus « il importe d'y voir clair ; alors seulement « chacun agit ; s'il n'y voit goutte, il s'agite ; « ce n'est point la même chose. Pour qui doit- « on écrire ? pour les têtes solides ou pour les « esprits faibles ? faut-il à tout prix rassurer

« ceux-ci, ou vaut-il mieux donner aux cœurs
« bien accrochés le moyen de répandre autour
« d'eux la clarté d'où découle la résolution ? »

C'est de la vérité ainsi comprise, qu'est née la décision de laquelle dépendra la victoire et que nous devons au vieux chef qui en a compris la nécessité. « Le secret de la victoire est toujours resté le même, savoir ce qu'on veut et « le réaliser », dit encore le colonel Fabry.

GÉNÉRAL DE LACROIX

Le Temps.

Le lieutenant-colonel Fabry écrit avec fougue, d'autres ont adopté un ton plus didactique. Lorsqu'on lit un article du général de Lacroix, on a l'impression de lire une communication du Grand Quartier Général. Il est inutile de rappeler l'autorité presque mondiale du *Temps* et son caractère de haute pondération. De cette chaire, le général de Lacroix, un des rares signataires de la grande feuille du soir, fait un véritable cours de stratégie. Penché sur l'échiquier où se joue la partie vitale de l'humanité il explique le mouvement, les avances, les reculs avec une précision à laquelle n'atteint aucun autre critique militaire. Les profanes restent étonnés de son érudite clarté, et les spécialistes rapprochent ses développements du

cours jadis professé magistralement par le maréchal Foch à l'École de guerre, lorsqu'il faisait de la théorie avant d'être amené à faire de la pratique. Il faut « potasser » un article du général de Lacroix pour en comprendre toutes les savantes conceptions. *Le Temps* fait bien les choses, puisqu'il donne encore à ses lecteurs les feuillets militaires du général Malleterre, moins technicien peut-être, mais tout aussi savant et compétent. Il n'hésite pas à donner à de grandes revues ses considérations sur la bataille. Il enseigne et renseigne.

Le général Bonnal, le général Berthaut et le général Cherfils fouillant moins l'expérience des faits, présentèrent volontiers un visage souriant. L'autorité de leur grade, de leur situation, leur permit ainsi d'empêcher jamais le découragement et la lassitude de se glisser en venin dans l'esprit du public. On pourrait leur appliquer le vers de Chantecler :

« C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière. »

Nous n'avons jamais été dans la nuit, mais parfois dans un obscur crépuscule. Nous distinguions mal l'avenir, ces commentateurs ont courageusement aidé à relever notre entrain que les faits peu à peu ont définitivement affermi.

GÉNÉRAL VERRAUX

L'Œuvre.

Le général Verraux a tout autrement compris son rôle, pas du tout médecin tant mieux, il voit plutôt en noir la situation. Il se méfie de l'emballlement français, lorsqu'il enregistre dans *L'Œuvre* un succès incontestable, il a presque l'air de craindre que l'avenir ne vienne tout remettre en cause. Il a peur que l'apparence trompeuse de la victoire ne soit tenue, par certains, pour réelle, et que, se contentant de l'avantage acquis, on ne s'endorme un peu sans essayer d'obtenir mieux. Il fouette les bonnes volontés. Il illustre son commentaire d'un croquis schématique : ici des flèches indiquent la direction que prennent, ou vont prendre les armées en présence ; des traits noirs épais, ce sont les corps d'armées ; des hachures les collines, points d'appui ou de défense : clairement, on suit ainsi l'explication donnée et, si celle-ci nous semble un instant défavorable, le correctif est tout près pour raviver notre espoir. Quand le général Verraux insiste pour dire sa pleine satisfaction, eh bien, vous pouvez être sûr que cela marche admirablement, et vous pouvez avoir confiance.

Quel est donc le critique militaire de *L'Humanité* qui se cache sous l'anonymat? On dit que le commandant Gérard fut longtemps le collaborateur de Jaurès, et ne fut pas étranger à la rédaction de *L'Armée nouvelle*. Que ce soit lui ou un autre qui signe ces « papiers » ils sont bien pensés et d'un style net, empreints d'un patriotisme volontaire et puissant. Il désire la grandeur de la France, la veut par tous les moyens qui sont à notre disposition : victoire militaire et diplomatique, triomphe sur le sol de l'ennemi, triomphe sur ses institutions, sur ses chefs militaires et politiques.

Pourquoi d'ailleurs user ainsi de l'anonymat?

Le Gaulois lui aussi a un lieutenant-colonel, X^{***}. Que signifient des signes typographiques quand on parle de la France?

POLYBE

Le Figaro.

Le grade militaire confère-t-il la compétence exclusive pour parler des choses de la guerre ? Certainement non, car maints civils s'acquittent facilement de cette tâche.

Peut-être recherchera-t-on un jour quel fut ce Polybe qui écrivit sur nos opérations militaires ? La similitude de noms fera-t-elle faire un rapprochement avec l'historien qui vivait deux cents ans avant Jésus-Christ ? Ce Grec lettré et philosophe, fait prisonnier en même temps que Persée, qui connut Rome et son aristocratie, visita la Gaule, l'Espagne et la Libye. Ses cinq livres d'« *Histoires* » qui s'arrêtent à la bataille de Cannes, sont parvenus jusqu'à nous.

Le Polybe, qui envoie ses *Commentaires* chaque matin au *Figaro*, est trop connu, pour qu'une confusion se produise, même avec le recul des siècles. M. Joseph Reinach, en se revêtant d'un pseudonyme grec, en choisissant à ses chroniques un titre latin, qu'illustra si fameusement César, nous dévoile toutes ses affinités.

La culture de M. Reinach est presque universelle, elle ne se borne pas à la connaissance des événements en cours. Ecrivain érudit, il est un des plus grands liseurs de notre époque. Si son style, très narratif, manque parfois de couleur, il garde toujours une noble allure, et se distingue par une véritable élégance. Ayant tout lu, ou peu s'en faut, il a tout retenu. Sa mémoire, sans limite, tient de famille et ne peut guère être comparée qu'à celle de son frère Salomon. Au géographe, à l'historien, rien n'échappe. Il connaît par le menu sa carte d'Europe. Pas un nom de village ne lui est, ou ne lui semble étranger ; on dirait que quelque voyage de touriste, quelque opération de grandes manœuvres le conduisirent un jour précisément à l'endroit qu'il décrit. Il voit chaque repli du terrain, les plaines et les boqueteaux, et, dans le paysage ainsi planté il situe un combat, en étudie toutes les péripéties. Il a le respect de la géographie. « Il y a des « victoires, dit-il, qui ajoutent *l'éclat du nom*, « comme dit le poète, *au flamboiement des ailes*. « Affecter le dédain du nom, c'est du snobisme « stratégique. L'Empereur s'en préoccupait « pour baptiser ses batailles. Le nom est un « être vivant qui parle ». Le nom crée le rapprochement historique. Et Polybe affectionne ces rappels. Si les moyens dont disposent les combattants ont varié au cours des siècles, la

psychologie est restée la même. « Ni Bonaparte
« à Marengo, ni Wellington à Waterloo n'é-
« taient assurés que Desaix ou Blücher appa-
« traient sur le champ de bataille à la onzième
« heure, celle qui décide de la victoire ». Ins-
tant suprême qu'il appelle aussi « le quart
d'heure de Nogi ».

Continuellement le nom de Napoléon, l'Em-
pereur, revient dans ses chroniques à côté de
celui des grands capitaines. Annibal, Alexandre
César voisinent avec Joffre, Foch, Ludendorff,
Hindenburg. Des leçons puisées à l'Etat major
(ne fut-il pas attaché au général de Gallifet),
M. Reinach a conservé la compréhension de la
manœuvre, et sait en rendre compte avec une
netteté et parfois une concision à la Tacite.

Mais M. Reinach est également empreint de
souvenirs littéraires. *La bataille de la peau de
chagrin*, n'est-il pas un titre bien suggestif
du récit de l'offensive qui peu à peu fait perdre
à Ludendorff les résultats acquis. Ces réminis-
cences ne l'empêchent pas de bien analyser
« comment est tombée la grande espérance »
de Ludendorff voulant enlever Amiens et plus
loin Paris. « Dessein digne d'un grand capitaine,
« mais il fallait réussir, et vite. L'éternel di-
« lemme : être Richelieu, ou bien Olivarès. Le
« repli a lieu sur toute la ligne, c'est l'aveu
« public de la défaite, après la victoire finale
« solennellement promise : *Varus, Varus, rends-*

« moi mon espérance et ma foi ». Exactement au quatrième anniversaire de la Marne, M. Reinach note : « C'est sans doute la première année que l'Allemagne n'a point célébré sa *Sedan's Feier*, l'anniversaire de Sedan ». Il faudrait reproduire tous les articles de cette époque, pour bien montrer les préoccupations de M. Reinach, et la façon imagée dont il les transmet au public. *Le Vardar affluent de la Marne* n'exprime-t-il pas bien que toutes les opérations s'enchaînent et que toutes les victoires concourent à la victoire finale : la Marne deux fois lois libératrice, deux fois victorieuse, « Marne de Joffre, Marne de Foch, Marne sacrée » qui nous a permis d'enfoncer enfin cette ligne Hindenburg tenant du mythe avec ses embranchements aux noms de légende germanique ; la ligne Wotan, la ligne Alberich, la ligne Siegfried, la ligne Hunding. C'est le commencement de la fin, *la Tétralogie en retraite, le Crépuscule des Dieux*.

Ces comparaisons curieuses, ces rapprochements émanent d'une culture à la française, dilettante, qui s'étend à toutes les branches des connaissances humaines, en glane les fleurs pour en faire une gerbe étincelante. M. Reinach est un témoin de cette instruction digne des encyclopédistes, de ces fins lettrés du XVIII^e siècle, qui contribuèrent à la gloire de notre pays. Son labeur est immense et ses

écrits de guerre, qui remplissent plus de dix volumes, sont certainement ce qui a été publié de plus fouillé sur cette époque fertile en événements grandioses. Un jour viendra où à leur tour les *Commentaires de Polybe* trouveront un commentateur.

HENRY BIDOU

Le Journal, Les Débats.

Peut-être la carrière de critique théâtral aurait-elle pu sembler, avant la guerre, incompatible avec celle de critique militaire, les feux de la rampe n'ayant rien de guerrier. Pourtant, l'un de ceux dont le jugement était le plus écouté au lendemain d'une Première sensationnelle, garda, en commentant les événements militaires, toutes ses qualités. M. Henry Bidou se fait écouter même des Etats majors, qui le lisent avec un intérêt non dissimulé.

Ses longues explications, elles occupent parfois deux colonnes et demie des *Débats* ou du *Journal*, sont écrites dans un style qui laisse percevoir toute la finesse du lettré, et parmi les Commentateurs du Communiqué, M. Henry Bidou est celui qui sait le mieux, comme disait Théophile Gauthier, faire des métaphores qui se suivent.

On pourrait peut-être le comparer à Polybe pour l'étendue de ses connaissances. Il sait sans défaillance l'histoire et la géographie.

Pourtant, ses réminiscences restent plutôt dans le domaine de la littérature. Moins érudit que M. Reinach, il sait nous charmer davantage, sa forme est impeccable et imagée, sans rien enlever à l'exactitude des faits.

Peut-être un jour réunira-t-il en volume ses articles de guerre. On ne peut que le souhaiter. Les ayant lus avec l'intérêt immédiat que leur donnent les circonstances actuelles, nous aimerions à les relire, ou du moins à les voir relire, par ceux qui voudront assumer plus tard la tâche terrible d'écrire l'histoire de cette épouvantable tourmente. Ses articles ne sont pas des « papiers » composés sous le coup de l'événement quotidien, sa chronique n'est pas isolée, elle fait suite à celle d'hier, prépare celle de demain.

Il étudie les phases du combat, regarde se dérouler la campagne. Intentions du haut commandement français, désirs des généraux ennemis, sont matière à discussions, à rapprochements ; il tire des conclusions, prévoit les conséquences. Lui-même prend soin d'indiquer cette continuité, en numérotant une suite d'articles, sous un titre commun : *Les variations de l'ennemi, les étapes d'une victoire*, ces études, formant un ensemble, pourraient à elles seules composer une brochure. Grâce à elles, nous comprenons mieux les raisons de la défaite progressive de l'armée allemande, lente évolu-

tion dont les causes remontent à des jours lointains. De tous ces matériaux nos petits neveux se serviront pour édifier un temple à la gloire de ceux qui auront protégé notre sol et sauvé la France.

MARCEL HUTIN

L'Echo de Paris.

M. Marcel Hutin (*une heure trente du matin*) : Les dernières dépêches parviennent au bureau de ce reporter modèle et bien moderne. Toutes chaudes il les transmet à ses lecteurs. C'est le journaliste qui a donné les meilleures et plus justes nouvelles de la guerre. Bien dans la note du communiqué, rapide, renseigné, le « général Hutin » est très apprécié par les poilus du front. On dirait, qu'à l'américaine, l'oreille au téléphone, il attend le dernier tuyau avant de terminer son « papier. » Pas de phrases, pas de littérature, des faits, rien que des faits, des noms qu'on lit facilement, en caractères gras, une opinion exprimée en quelques lignes, qui ressort bien, et, neuf fois sur dix, se trouve le lendemain complétée par le communiqué suivant. N'est-ce pas un journal de midi qui intitule une rubrique *Dernière minute* : M. Marcel Hutin, c'est la dernière seconde (*Une heure trente !*)

Et ce journal auquel nous faisons allusion,

Paris-Midi, sous le titre : *Où nous en sommes ce matin*, nous donne bien des renseignements que l'on peut rapprocher du commentaire des communiqués. Il est vrai que, venu après les quotidiens du matin, et n'ayant souvent rien de nouveau à raconter, il ne peut que préciser quelques détails. M. Maurice de Waleffe a longtemps signé cette rubrique, il y savait blaguer le boche, à souhait, et, bien boulevardier, se moquer des offensives où gothas et berthas tenaient si joliment leur rôle en bombardant Paris. Alertement, brièvement, ses lignes renseignent souvent, distrayent toujours.

M. Albert Milhaud qui lui succède traite à présent des sujets plus généraux, d'un sens politique plus sûr et plus étudié.

A la même heure *L'Information*, sous la signature de Dusselle, publie un commentaire tantôt fâché, tantôt grondeur mais encourageant malgré tout, vigoureux et stimulant.

Midi, mauvaise heure, écrire avant le déjeuner, pour ceux qui vont déjeuner, quel ingrat métier, il faut un certain art pour s'en tirer. Il est difficile souvent de ne pas troubler l'appétit des lecteurs, et, tout de même, on ne peut pas leur servir uniquement des hors-d'œuvre.

Commentateur du communiqué, *Excelsior* l'est aussi, à sa façon, lui qui se réclame de la

parole de Napoléon. « Le plus court croquis m'en dit plus qu'un long rapport ». Sorte de magazine quotidien, à la façon anglo-américaine, cet illustré forme la collection de documents graphiques la plus curieuse de la guerre. Ah les belles images ! Quel vivant commentaire ! Canons pris, tranchées conquises et, chaque jour ou presque, les cartes où apparaît la ligne mouvante du front, qui oscille, ondoie, se redresse et avance. C'est le cinéma de la guerre, qui défile quotidiennement devant nous, films d'angoisse, films de gloire, films de victoire.

Il ne serait pas osé de rapprocher de ce quotidien illustré ses cousines-germaines, les publications hebdomadaires, dont nous ne citerons que deux, ne pouvant les nommer toutes : *L'Illustration*, dont la collection de la guerre est à conserver en entier, et *Les Annales Politiques et Littéraires*, dont plus de 500.000 lecteurs et lectrices suivent avec attention les directives de M. Adolphe Brisson et de M^{me} Yvonne Sarcey.

CHAPTIRE II

HOMMES DE LETTRES ET JOURNALISTES

GEORGES CLEMENCEAU

L'Homme Libre, L'Homme Enchaîné.

Novembre 1918,

M. Clemenceau fut un jacobin, dans la belle et haute acception du terme. Ennemi des luttes mesquines, il poursuivit pourtant, dans l'idée religieuse ce qui est contraire à la conception qu'il a, lui, de la liberté.

Le plus ample développement de la personnalité humaine est le critérium auquel il ramène tout.

Il étend cet esprit individualiste et lui donne d'extrêmes limites. Dans sa réponse récente à l'éminent Prélat catholique qui réclamait des prières publiques et officielles au moment de la dernière avance des Allemands sur Paris, il sut trouver la formule de liberté, qui ne déplut ni aux catholiques, ni aux non-catholiques.

Ses idées d'améliorations et de progrès so-

ciaux sont empreintes de cette conception ; aussi, loin de critiquer le groupement, la réunion, l'union des syndiqués ou autres, les préconise-t-il, comme la base d'une puissance qui affranchit l'individu, en lui donnant pour règles celles qu'il s'est consciemment choisies ; de là son admiration pour tout ce qui touche à la démocratique et libre Angleterre.

Le rôle joué par M. Clemenceau comme écrivain et comme journaliste est considérable, sa plume comme son action d'aujourd'hui resta toujours vouée à la défense nationale.

Nous avons un ami commun, qui le connaît depuis ~~quatre~~ ⁴⁰ années, qui siégea avec lui sur les bancs du Parlement, et qui, aux heures où l'opinion publique blâmait M. Clemenceau de certains gestes, de certains écrits, nous répétait tranquillement : « Laissez dire, toutefois ne craignez pas de protester, si vous le désirez ; Clemenceau a toujours été un bon Français, un ardent patriote ; vienne une occasion de le montrer, et vous jugerez de mon affirmation. »

Que de campagnes, menées par lui ! Et avec quel mordant ! Rien ne pouvait l'arrêter ; à la fois gouailleur, impétueux, spirituel, il savait d'un mot, comme un simple Ministère ou un vulgaire Czernin tomber son adversaire. Les deux carrières d'homme de lettres et d'homme politique se complètent et s'étaient. Comment foudre de telles qualités, qu'on a souvent re-

gardées comme des défauts, dans le creuset de l'Union sacrée ? L'individualisme de M. Clemenceau pouvait s'accorder à la rigueur du pacte tacite librement consenti par la Presse de ne pas dévoiler les événements touchant à la défense nationale. Mais il fallait se soumettre aux exigences fréquemment maladroites de la censure. M. Clemenceau passa outre bien souvent. « Si l'on saisit mon journal, s'écriait-il, « j'enverrai mon article par la poste à mes lecteurs, ou je le porterai moi-même. »

Il n'admet pas la loi du silence qui souvent est une loi de complicité ; n'ayant jamais fui les responsabilités, il estime que doivent les supporter ceux à qui elles incombent.

Homme de presse virulent, il pensait avant la guerre, que cette presse est un aiguillon puissant, qui, stimulant l'énergie, développe l'effort de volonté ; la critique est un adjuvant de force ; tout article de journal comporte en lui-même une parcelle de critique souvent sous la forme atténuée du conseil répété, de l'avertissement. C'est ce ferment qui, agissant sur la masse, engendre la poussée en avant de l'opinion, puis stimule le pouvoir, le gouvernement, qui peut toujours craindre une responsabilité terrible, parce qu'il redoute dans le contrôle de l'opinion publique le jugement du sentiment national. La guerre ne devait que confirmer cette idée chez le grand journaliste. De là sont

nées les apparentes ruptures de l'équilibre sacré par *L'Homme Enchaîné*, M. Clemenceau, ayant toujours agi et écrit dans un but patriotique, ne pouvait tolérer le silence devant ceux qui, détenant tout ou partie de la puissance publique, négligeaient leur devoir.

On a souvent répété que les critiques de M. Clemenceau visaient à renverser en pleine guerre les Ministères pour les remplacer. Aucune accusation ne fut plus imméritée; il n'a jamais sollicité le pouvoir et, lorsque M. Poincaré s'adressa à lui, nous vivions alors les heures les plus angoissantes de la guerre, celles où la prise en main des rênes du Gouvernement n'avait certes rien de spécialement attrayant. C'était l'époque où M. Daudet écrivait : « Qu'on le nomme Ministre, ou qu'on le « fasse passer en conseil de guerre. » M. Daudet, qui est un patriote, doit aujourd'hui préférer la première solution à la seconde. M. Clemenceau, Ministre, conserva toujours un réel respect pour la polémique, en acceptant allègrement les critiques qu'il n'avait pas ménagées aux autres.

La carrière de cet écrivain est vaste : *Le Grand Pan*, *Le Voile du Bonheur*, *La France devant l'Allemagne*, etc., etc., etc... ne furent pas sans lecteurs. Beaucoup d'académiciens, « d'immortels », envient ce bagage littéraire.

Nous ne pouvons exprimer ces quelques im-

pressions à propos de M. Clemenceau, sans nous rappeler l'exposition du Petit Palais en mai-juin 1917. La critique d'art, précédant le public, n'avait pas manqué de prêter une grande attention à deux bustes du Sénateur du Var. Ces bustes ont leur date et leur histoire.

Il y a une vingtaine d'années, revenant de Buenos-Ayres où il était allé donner une série de conférences, l'illustre publiciste, sollicité de laisser un souvenir de son passage à la République sud-américaine, avait commandé son buste à Rodin. Le buste fut fait une première fois et il déplut fort à son modèle.

Le sculpteur en fit alors un autre, mais qui déplut encore davantage.

On déclare même que M. Clemenceau les déteste souverainement l'un et l'autre et que, pour un peu, il n'aurait pas permis de les exposer.

De l'artiste et de l'homme politique qui eut tort ? Qui eut raison ?

Rodin est ce que les hommes du métier appellent un modeleur incomparable. S'il s'était agi de tirer du bronze une tête quelconque anonyme, en laissant les amateurs libres de conjecturer l'origine et le caractère du personnage, fictif ou non, imaginaire ou emprunté à quelque foule inconnue, le public n'eut pas marchandé son admiration. Mais, du moment où c'est l'homme d'Etat si connu de tous qu'il

s'agissait de caractériser, il est difficile de ne pas partager le désenchantement.

Il semble que Rodin ait voulu simplement matérialiser l'idée que le public — mais surtout le public des badauds — a dû se faire, sans pouvoir y regarder de près, de celui qu'on a appelé le « Tigre », ou encore « Le Dogue aux crocs puissants ».

Qu'on aille à l'un ou à l'autre des deux bustes, on y trouve toujours un bas de figure trop proéminent, des yeux au regard vague ou rempli d'un dédain ennuyé, rien qui reflète la pensée, rien qui annonce l'effort de décision, prêt à la parole et à l'action. Pour les admirateurs habituels de Rodin comme pour les lecteurs ou auditeurs de M. Clemenceau, c'est une double déception. Journaliste ou orateur, M. Clemenceau est, franchement, un homme d'action ; à *La Justice*, à *L'Aurore*, à *L'Homme Libre* ou à *L'Homme Enchaîné*, comme à la tribune de la Chambre des Députés ou à celle du Sénat, il a toujours été prêt au combat : à l'attaque ou à la riposte ; l'âge n'a pas eu de prise sur lui.

Un homme qui reste dans l'opposition y donne rarement toute sa mesure. Il voit trop le moment présent, il ne voit pas assez largement les nécessités de l'ensemble et de la suite, parce qu'il n'en a pas senti, dans sa personne même, toute la charge et tout le souci. Cette épreuve du pouvoir, M. Clemenceau l'a assu-

mée virilement et il s'y est donné tout entier, sans jamais s'embarrasser des réticences ou des ruses de l'ambitieux.

De bonne heure, tant dans la presse qu'à la tribune, il ne négligeait jamais de s'expliquer nettement et de conclure positivement, de prendre ainsi toute sa part de responsabilité dans les résolutions qu'il s'efforçait de déterminer. « Quelle illusion, avait-il le droit de « dire plus tard, de croire à la seule responsa- « bilité des gouvernements ! Dans une démo- « cratie, la responsablité est de tous les ci- « toyens. Le peuple français est responsable « de la majorité parlementaire. » A cette attitude il fut toujours fidèle, il y prit, tout au moins, le sentiment de l'unité indispensable à toute organisation qui veut durer.

C'est bien de cette unité qu'il se préoccupait lorsqu'il lança ce fameux mot « bloc », dont s'emparèrent alors des partis bien différents ; car un bloc est un boulet de canon, il s'en envoie dans les deux sens. Ce que M. Clemenceau entendait, quant à lui, c'est que dans un événement tel que la Révolution française, il se refusait à juger et à condamner isolément ceci ou cela : il acceptait finalement tout, comme formé d'éléments qui s'étaient entraînés les uns les autres. Il ne niait ni les déviations, ni les abus, il ne cachait pas son horreur pour la politique de l'échafaud ; mais, à tort ou à raison, il pen-

sait que, la Révolution une fois faite, il ne fallait pas laisser les partis la démembrer, les uns pour en affaiblir, les autres pour en exagérer encore telle ou telle partie.

Ici sans doute, il ne se flattait pas, lui, l'homme de discussion et de liberté, d'arrêter les controverses, il ne croyait pas que le bloc dut être abandonné, une fois lancé comme un boulet, à l'aveugle brutalité de sa course. Il tenait seulement, à l'égard de la Révolution, un langage analogue à celui des royalistes qui peuvent aussi très bien dire : la vieille monarchie française, nous la prenons en bloc, telle qu'elle a été, telle qu'elle s'est faite, avec l'assentiment du peuple séculaire, du peuple même.

M. Clemenceau saisit d'ailleurs, peu après, une occasion de préciser par un autre mot, à la fois plus clair et plus irréprochable le fond de sa pensée. Ce fut celui d'incohérence. Il lui servit à désigner ce pêle-mêle de groupes allant de l'opportunisme à l'anarchie, où s'improvisaient des coalitions sans principes et sans fidélité dans les alliances. A coup sûr, l'expression nouvelle n'eut pas, dans les milieux parlementaires, autant de succès que la précédente. La première avait plu à ceux qui n'y voyaient qu'un signe de ralliement momentané pour des actes de haine et de destruction, la seconde était une leçon. Elle rappelait à tous qu'il faut savoir non seulement ce qu'on ne

veut pas, mais ce qu'on veut réellement faire de suivi, de convergent, de manière à bien asseoir une œuvre utile.

Alors, dira-t-on, il aurait voulu constituer un nouveau bloc? Pourquoi non? On peut seulement se demander quels éléments il est prêt à exclure et quels sont ceux qu'il prétendrait y faire entrer. Que sa carrière se prolonge, n'ayez pas peur. Il ne vous prendra jamais en traître; il vous dira, il vous expliquera très clairement ce qu'il admet, ce qu'il désire, ce qu'il repousse; et lui, qui n'a pas craint de se déclarer instruit par l'expérience et n'a point reculé, récemment, devant le mot de « modéré » (1) s'il a changé sur un point ou sur un autre, il aura soin de ne pas vous le cacher.

Un bref coup d'œil rétrospectif et relisons quelques-unes des déclarations qu'il fit en juin 1906, alors que, Ministre de l'Intérieur, il était si violemment attaqué par les socialistes.

Parmi ces derniers, mettons à part Jaurès, qui, tout en cherchant à garder la tête de sa troupe, fut, ce jour-là, très visiblement embarrassé par les questions et les mises en demeure de son adversaire. La plupart des porte-paroles du parti, dans les journaux et les brochures, encore plus qu'à la tribune, le traitèrent

(1) « Je suis un homme modéré, un homme calme et prudent, un homme que le danger de son pays a rendu sage. »
(*Séance de la Chambre des Députés du 8 mars 1918*).

comme le dernier des « réactionnaires », comme un homme dont il ne reste plus — le mot y est — qu'à souhaiter la disparition.

Avant tout, M. Clemenceau tient à sauver l'intégrité de la Patrie. Tout jeune représentant de Paris à l'Assemblée nationale, il avait été, à la suite de Victor Hugo, de Louis Blanc, d'Edgar Quinet, l'un des signataires de la proclamation adressée aux représentants de l'Alsace-Lorraine : « Nous déclarons, y était-il dit, « l'Assemblée nationale et le peuple français « tout entier sans droit, pour faire d'un seul « de vos commettants le sujet de la Prusse. « Comme vous, nous tenons d'avance pour nul « et non avenu, tout acte ou traité, tout vote « ou plébiscite, par lequel serait fait cession « d'une fraction quelconque de l'Alsace ou de « la Lorraine. Quoi qu'il arrive, les citoyens de « ces deux contrées resteront nos compatriotes « et nos frères, et la République leur promet « une revendication éternelle. »

Revendication, non pas seulement — qu'on le remarque bien — en faveur de la collectivité nationale, mais en faveur du droit individuel. A cette idée, M. Clemenceau ne donne jamais de démenti, et l'on serait toujours en droit de lui rappeler cette parole : « Nous voulons en « tout et partout la liberté ». On sait comment, en un langage plus hardi encore, il ne craignit pas de faire hautement cette déclaration mémo-

rable : « S'il pouvait y avoir un conflit entre la « République et la Liberté, c'est la République « qui aurait tort, et c'est à la Liberté que je « donnerais raison. »

La liberté d'agir à sa fantaisie, pour son intérêt personnel ou ses ambitions de classe, sans souci de l'ordre et de la loi ? Non, à coup sûr, mais la liberté d'agir comme une personne voyant en chacun de ses semblables une autre personne également responsable, et d'elle-même, et de la prospérité générale.

La Révolution a beau être un bloc historique, ce qui est à souhaiter dans l'avenir, c'est une évolution devant laquelle il ne faut pas trop se hâter de conclure à l'avènement de ce qu'on désire. « Toute propriété, disait M. Clemenceau en son discours du 19 juin 1906, a évolué et évoluera encore ». Mais que l'évolution des Sociétés aille totalement à la détruire, il ne le semble pas. A ceux qui se réclamaient des révolutions agraires de la Russie contemporaine, M. Clemenceau répondait : « Ce qui « se passe, est le contraire de ce que vous dites, « c'est une propriété sociale qui est en train « de disparaître, et c'est une propriété indivi- « duelle qui est en train de se créer ». Dans ces soubresauts et ces remous de l'évolution, il condamnait formellement « le prétendu droit « à l'expropriation ».

Si l'individu a des droits que, ni vote du Par-

lement ni plébiscite ne peuvent lui enlever, les classes ont aussi leurs droits ; mais une classe, pas plus qu'un individu, ne peut se mettre en dehors des autres et ne considérer que son propre intérêt. En le rappelant, comme il le faisait, M. Clemenceau se refusait nettement à confondre la classe ouvrière avec les grévistes, si nombreux fussent-ils, qui prétendaient user de violence et ne voulaient même pas admettre qu'on s'y opposât. — « Vous avez promis, lui « criait-on, de ne pas envoyer de soldats au « milieu des grèves ». — « J'ai promis, répon- « dait-il, de ne pas en envoyer s'il n'y avait pas « de troubles. Or, il'y a eu des troubles, donc « j'ai envoyé des soldats ; et du moment où ils « sont attaqués, ils se sont défendus avec les « armes que l'autorité mettait entre leurs « mains ». Et dans le même discours : « A mes « yeux, ceux qui agissent contre la classe ou- « vrière sont ceux qui l'encouragent dans cette « idée folle, que partout où il y a un ouvrier « qui ne respecte ni la loi, ni le droit, il y a « la classe ouvrière. »

Cette prétention de ne voir que la classe ouvrière, cette manie de transformer en travailleurs sacrés des hommes qui érigent en principe la grève systématique ou le sabotage, lui déplaisent tout autant que les prétentions des socialistes de la chaire d'accaparer la direction du monde du travail. « La classe ouvrière n'est

« pas, Messieurs, votre propriété, disait-il, le
« 8 mars 1918. Les mains de M. Renaudel et de
« M. Albert Thomas ne sont pas plus calleuses
« que les miennes, j'en suis fâché pour eux,
« mais ce sont des bourgeois tout comme moi. »

L'homme d'Etat qui parlait ainsi, n'a certes jamais passé pour un mystique, ni pour un homme épris de spiritualité. Il n'en était pas moins attentif à conseiller, à diriger cette évolution toujours en marche. Il énonçait cette vérité qu'il formulait presque comme Le Play l'eût formulée lui-même. « Si vous réformez l'individu, si vous vous attachez, je ne dis pas
« uniquement, mais principalement à la ré-
« forme de la personnalité humaine, l'homme
« saura trouver de lui-même le cadre d'orga-
« nisation qui lui convient, sans s'inquiéter de
« vos prophéties. »

L'expérience et la foi en la liberté ont donc heureusement rectifié en M. Clemenceau l'esprit d'utopie si cher au socialisme. En ont-elles fait autant pour les vivacités de la lutte religieuse ? Certes, au temps où il jugeait, quant à lui, les idées de la Révolution française ébranlées, la liberté politique menacée, la République ruinée sourdement, sa verve de polémiste n'épargnait à l'Eglise catholique aucun sarcasme, et il croyait nécessaire de pousser toujours plus vivement à l'assaut de ces positions une majorité, toujours à son gré trop peu logique.

Mais ce n'est pas aujourd'hui le moment de revenir au souvenir de ces luttes passionnées. Rappelons de préférence comment les hommes ont toujours une peur salutaire de glisser, non seulement vers l'injustice, mais vers le ridicule,

C'est là un trait de sa physionomie qu'il faut bien se garder d'oublier. Lors des inventaires, quand la politique de M. Combes faillit tourner à l'émeute, M. Clemenceau fut d'avis de mettre fin à ces tracasseries procédurières et à cette mainmise sur ce qui devait appartenir aux catholiques et à eux seuls. Il ne fut pas de ceux qui se résignent, suivant ses propres expressions, « à faire tuer des gens pour des chan-
« deliers ». A cette même période appartient le décret plus personnel de M. Combes interdisant aux grands séminaires d'emprunter leurs professeurs à des communautés comme celles des Sulpiciens, des Lazaristes, des Eudistes. « Faut-il, s'écria M. Clemenceau, avoir été séminariste pour se passionner pour une question pareille ! Qu'est-ce que cela peut bien lui faire que la théologie soit enseignée au jeune clergé par celui-ci ou celui-là, puisque ce sera toujours la même théologie ? »

Pour bien connaître, ici, M. Clemenceau tel qu'il est, il ne faut sans doute pas chercher, avec l'indiscrétion habituelle à tant de critiques, les petits côtés prêtant à l'anecdote douteuse ; mais, quand on est sûr de son fait, il est vrai-

ment intéressant de retrouver sous le polémiste acerbe l'homme cordial qui ne dédaigne pas, loin de là, de s'abandonner et de se livrer quand il le faut. Voici une anecdote dont nous pouvons garantir l'authenticité. M. Clemenceau racontait un jour, fort gaiement, comment, à Montmartre, au lendemain du 4 septembre, étant Maire de l'arrondissement, il avait entendu réaliser *tout de suite* la séparation de l'Eglise et de l'Etat... dans Montmartre... « J'en-
« trai d'abord chez les Frères des Ecoles Chré-
« tiennes et leur enjoignis de cesser de faire le
« catéchisme, attendu que leur mission était de
« faire l'école et rien de plus. — Nous vous
« obéirons, me répondit aussitôt le Frère, Mes-
« sieurs les Ecclésiastiques sont d'abord là pour
« remplir leur charge. — Pareil début me sem-
« blant excellent, j'allai pour porter les mêmes
« ordres à une vieille demoiselle laïque de mon
« voisinage ; mais, à peine eut-elle compris ce
« que je venais exiger d'elle, qu'elle s'écria :
« Monsieur, vous me tueriez plutôt que de
« m'amener à ne pas faire ce que je considère
« comme mon devoir... — Et alors, continuait
« en riant l'ancien Maire, vous comprenez que
« cette pauvre fille eut raison de moi, je ren-
« trai sans plus songer à procéder moi-même
« dans Montmartre à la séparation de l'Eglise
« et de l'Etat. »

Ce joli petit récit fut reproduit, il y a déjà

bien des années, et un professeur connu par ses études sur la Révolution eut l'idée de demander, à qui de droit, s'il était bien authentique. « Parfaitement, lui répondit M. Clemenceau, et figurez-vous que, depuis ce jour-là, le bon frère des Ecoles Chrétiennes est devenu mon ami, jamais il ne manque, chaque année, de venir me faire visite. »

De pareilles anecdotes, les amis de M. Clemenceau en pourraient raconter beaucoup. Jamais il n'a rougi d'être soigné par des Sœurs. Jamais il n'a eu honte de recevoir un léger service de ses voisins, quitte à les en remercier de son mieux. Qu'un Père blanc vienne l'entretenir de questions africaines, il dira très ouvertement : « Voilà un homme qui, en trois-quarts d'heure, m'en a appris sur les indigènes d'Afrique plus que m'en avait fait savoir toute une carrière parlementaire ».

Et ainsi de suite, sans compter les croix d'honneur qu'il est heureux de porter lui-même, soit à des Sœurs hospitalières, soit à des religieux comme l'héroïque capucin Martin.

Etait-ce là chez lui prétexte à rire de bon cœur, ou empressement à s'instruire auprès de ceux qui savent ? Croyons qu'il y avait encore autre chose : une émotion sincère à la vue de ces religieux qui, ayant quitté la France avec tant de regret dans les circonstances que chacun sait, avaient accouru si vite pour se mettre

entièrement à son service. Et se retournant vers l'Allemagne, M. Clemenceau lui disait : « Apprenez par là ce que c'est que notre nation, « notre nation tout entière, et demandez-vous « si vous pourrez jamais venir à bout d'elle. » Paroles prophétiques...

Au début de la guerre, M. Clemenceau avait écrit cette belle parole : « Il n'y a plus un seul Français que je déteste ». Avant la guerre, il avait déjà prouvé qu'il n'hésite jamais à placer la Patrie au-dessus des partis. Lorsque le général Bonnal quitta la direction de l'École de guerre, les avis autorisés étaient unanimes à désigner pour ce poste éminent un général de brigade, dont l'avancement avait été un peu retardé par la politique et les animosités confessionnelles. M. Clemenceau le fait appeler et lui dit : « Je vous offre le commandement de « l'École de guerre. — Je vous remercie, Mon- « sieur le Président, répond le général Foch, « mais vous ignorez sans doute que l'un de mes « frères est Jésuite ?. — Je le sais parfaite- « ment, réplique le Président et je m'en f... « Vous ferez de bons officiers, c'est la seule « chose qui compte. »

Ce que M. Clémenceau avait été devant les menaces de guerre civile fomentées par la fausse conception de la lutte des classes, à plus forte raison devait-il l'être avec méthode et résolution, devant l'ouragan de la guerre étrangère.

La tâche était évidemment malaisée. Homme de discussion libre et d'un tempérament peu patient, M. Clemenceau devait bientôt comprendre, mieux que personne, la difficulté de laisser une minorité incapable et tapageuse livrer à la discussion — et quelle discussion — ce qui exige par dessus tout la prudence et l'art de surprendre l'ennemi. On aurait voulu que le Président du Conseil vint périodiquement confier à la Chambre le secret des opérations projetées et surtout qu'on la laissât libre de discuter les opérations en cours. Sans doute, on prétendait tout concilier en demandant le Comité secret.

Le Président du Conseil sut démasquer un autre aspect de cette tactique étourdie. Il le fit en termes très modérés, mais qui n'en fixent que plus solidement un point de première importance dans notre histoire parlementaire.

Le 4 juin 1918, après avoir déclaré qu'il n'accepterait jamais d'interpellation sur une affaire militaire en cours, il ajoutait : « Je ne pourrais
« pas davantage admettre le Comité secret. Le
« Comité secret a eu beaucoup de faveur au
« commencement de la guerre, je crois pouvoir
« dire qu'il en a perdu la meilleure partie. D'a-
« bord, il n'y a pas de contrôle. Toutes les affir-
« mations peuvent se produire hors de la publi-
« cité. Puis, elles sont le plus souvent infidèle-
« ment rapportées dans la Presse nationale et

« dans la Presse étrangère. Des contradictions
 « s'ensuivent et des affirmations mensongères
 « qui ne peuvent pas être démenties. Or, je
 « prétends que le pays a le droit de savoir tout
 « ce qui se dit à la Chambre. La Chambre con-
 « trôle le Gouvernement et le pays contrôle la
 « Chambre. Le Comité secret a le grand défaut
 « de soustraire à la connaissance du pays des
 « faits qui demeurent l'apanage d'une petite
 « élite, et dont celle-ci pourrait éventuellement
 « se servir pour tel ou tel dessein politique que
 « je n'ai pas à juger. »

Le problème ainsi posé est donc bien net, et la solution qui en est dégagée ne l'est pas moins. Qu'on ne dise pas, qu'infidèle à ses principes, M. Clemenceau oppose l'autorité à la liberté. Il oppose la liberté d'action des responsables à la fantaisie et à la passion des gens qui veulent tout critiquer, avant de tout savoir, et qui prétendent ne relever que d'eux-mêmes. Il oppose la liberté intégrale du pays souverain à la liberté partielle et partielle de ceux qui, à ce même 4 juin, l'accueillaient par cette cynique apostrophe : « Il n'y a pas que le pays qui nous
 « intéresse », et qui l'obligeaient à descendre... momentanément de la tribune.

C'est à ce spectacle d'une impatience ayant peine à se contenir, et néanmoins se contenant quand il le faut, que purent rendre justice le Gouvernement britannique et le Gouvernement

des Etats-Unis. Avant le Ministère Clemenceau, toute la presse réclamait, avec plus ou moins d'insistance, l'unité de direction des forces alliées. Sous le Ministère Clemenceau et alors seulement, cette unité est assurée. Le général Foch voyait non seulement s'étendre l'immensité de sa tâche, mais, il voyait aussi s'en affermir dans ses mains l'instrument nécessaire.

Toutes les forces de M. Clemenceau à cette heure tendent à un but unique ; la *guerre*. Il ne faut penser qu'à la guerre et tout sacrifier pour le triomphe de la France. On dit : « Il nous
« faut la paix le plus tôt possible. Ah ! moi
« aussi, s'écrie M. Clemenceau, j'ai le désir de
« la paix le plus tôt possible et tout le monde
« la désire. Il serait un grand criminel celui
« qui aurait une autre pensée, mais il faut sa-
« voir ce qu'on veut. Ce n'est pas en bêlant la
« paix qu'on fait taire le militarisme prussien.
« Ma politique étrangère et ma politique inté-
« rieure, c'est tout un. Politique intérieure, je
« fais la *guerre*. Politique étrangère, je fais la
« *guerre*. La malheureuse Roumanie est obligée
« de capituler ; je continue de faire la *guerre*
« et je continuerai jusqu'au dernier quart
« d'heure, car c'est nous qui aurons le dernier
« quart d'heure. »

Qu'avant la guerre des superidéalistes français aient pu espérer qu'en refusant les crédits de guerre, leur exemple serait suivi de l'autre

côté du Rhin, et qu'ainsi ils amèneraient le désarmement universel et la cessation de la guerre dans l'humanité, c'était là une illusion dangereuse, qui trouvait une excuse dans la générosité de l'intention. On sait comment il y fut répondu de l'autre côté du Rhin. Mais aujourd'hui, dit M. Clemenceau, à ceux des socialistes encore opposés aux crédits militaires, où est votre excuse? Vous avez fait l'expérience de votre idéalisme! « La faute serait aujourd'hui de vouloir reprendre une tentative qui est cruellement démentie par l'évidence des faits. La tentative d'une paix démocratique par l'effet de la persuasion sur les révolutionnaires allemands, eh bien! elle a été faite; elle a été faite par la Russie : vous voyez ce qu'elle est devenue! Et quand vous continuez par habitude à nous demander nos buts de guerre, alors que nous les avons ressasés à l'infini, alors que les discours de MM. Pichon, Lloyd George et du Président Wilson sont identiques sur tous les points, demandez donc aux Allemands quels sont leurs buts de guerre? Ils ne vous les diront pas. Ils n'ont pas besoin de vous les dire, les faits parlent assez haut : l'Ukraine, l'Esthonie, la Courlande, la Livonie, la Lituanie, la Finlande, la Russie en morceaux sous le talon du vainqueur! »

Que, malgré cette situation, on l'interroge

sur les procès de trahison, M. Clemenceau ne songe ni à s'en plaindre, ni même à s'en étonner « parce que c'est une partie de la guerre ». « Si je fais des procès, je l'ai dit dès le premier jour, j'ai déclaré que la Justice passerait. Elle passe aujourd'hui. Dans cette tâche presque aussi dure que celle que nos braves soldats sont en train d'accomplir, nous irons jusqu'au bout dans la répression de la trahison, jusqu'au bout dans la voie de l'action militaire. Rien ne nous arrêtera ni ne nous fera fléchir ». — Mais qu'on ne vienne pas lui demander des actes contraires aux libertés, car il estime que son devoir « est de faire la guerre en maintenant les droits du citoyen, en sauvegardant toutes les libertés ».

Aux socialistes qui lui reprochent de tolérer des campagnes de presse, M. Clemenceau oppose sa doctrine inflexible de la liberté. « Ah ! dit-il, vous êtes de grands libertaires, mais pendant trois ans, vous avez vraiment pris un peu trop facilement l'habitude d'être protégés par la censure, tandis que vos adversaires ne l'étaient pas. J'ai connu un temps où il ne m'était pas permis de rappeler, sans être immédiatement échoppé, qu'avant la guerre et quelques jours même avant la guerre vous votiez contre les crédits militaires... On fait des campagnes contre tel ou tel d'entre vous et vous vous étonnez ! Messieurs, voilà cin-

« quante ans qu'on en fait contre moi. Quand
« m'a-t-on entendu m'en plaindre, de quelque
« manière que ce soit ? Aujourd'hui vous me
« demandez sérieusement d'arrêter des cam-
« pagnes contre telle ou telle personnalité. Je
« vous ai avertis dès le premier jour. Je vous ai
« dit que j'allais supprimer la censure, je l'ai
« fait, vous y avez applaudi, et si les événements
« nous séparent, vous avez bien attendu pour
« reculer. Je n'arrêterai pas les campagnes.
« M. Renaudel se plaignait tout à l'heure que je
« laissasse donner la plus grande publicité aux
« affaires judiciaires. Mais quelle idée se fait-il
« de moi ? Comment ? Il y aurait des poursuites
« et je ne les laisserais pas arriver jusqu'aux
« oreilles du public ! Mais de quoi m'accuserait-
« on ? Les mêmes hommes qui me reprochent
« de permettre une publicité excessive me re-
« procheraient de cacher des faits de trahison,
« ou tout au moins des affaires de trahison dont
« est saisie la justice... Je dis que les républi-
« cains ne doivent pas avoir peur de la liberté
« de la Presse. N'avoir pas peur de la liberté
« de la Presse, c'est savoir qu'elle comporte
« des excès. C'est pour cela qu'il y a des lois
« contre la diffamation dans tous les pays de
« liberté, qui protègent les citoyens contre les
« excès de cette liberté. Je ne vous empêche
« pas d'en user. Il y a mieux, il y a des lois de li-
« berté dont vous pouvez user contre vos adver-

« saires, rien ne s'y oppose, les voies de la liberté
« sont ouvertes, vous pouvez écrire, d'autres
« ont la liberté de cette tribune. De quoi vous
« plaignez-vous? Il faut savoir supporter les cam-
« pagnes, il faut savoir défendre la République
« autrement que par des gesticulations, par des
« vociférations et par des cris inarticulés. »

Un véritable homme d'Etat a moins le droit de tout faire et de tout défaire par lui-même que de choisir ceux auxquels il distribue leurs rôles respectifs, et de les mettre à même de remplir leurs missions. Contre les ennemis de l'intérieur et contre les ennemis du dehors, le souci de M. Clemenceau est de faire en sorte que chacun puisse accomplir son œuvre propre. Une partie de la Chambre n'eut pas mieux demandé que d'intervenir à chaque instant au cours des procès, comme elle eut voulu intervenir contre les généraux au cours des actions engagées sur le front. Le vrai défenseur de la Liberté, comme de l'ordre, a été celui qui a pu dire : « Je n'ai voulu laisser inactif aucun
« rouage, je n'ai voulu en enrayer ni en fausser
« aucun. Lorsque le travail sera accompli, vous
« en jugerez les résultats, vous aurez alors le
« droit de tout connaître, et je vous promets
« que vous connaîtrez tout. »

Dans une des dernières interpellations, un député crut faire une belle découverte en criant avec indignation :

« Voilà comment être de l'opposition ou être du « gouvernement sont deux choses différentes. »

Ce parlementaire est, paraît-il, du département du Nord. On aurait plutôt cru qu'il représentait la circonscription de La Palisse.

En effet, l'esprit d'opposition a son rôle, l'esprit de gouvernement a le sien, et tous les deux sont nécessaires.

Si le premier — l'esprit d'opposition — intervient surtout à l'âge où une imagination ardente veut devancer les progrès de l'avenir, et n'admet pas qu'on retarde ceux dont la vision le séduit, et si le second — l'esprit de gouvernement — sent qu'il ne doit rien laisser d'inactif dans ce que le passé lui lègue de vivant encore et de fécond ; si le premier agit avec son parti, et si le second veut travailler au bien commun de tous les partis, sans exclusion passionnée ; si le premier est plus impatient et d'une indignation plus facile, et si le second apprend tous les jours à élargir la sphère de ses sympathies et de ses alliances, si sa raillerie cinglante d'autrefois s'adoucit d'une bonhomie accessible aux bonnes volontés, ne voulant rien laisser proscrire que le désarroi et la trahison, tout cela est dans la logique de la vie, comme le sont les diversités des professions, les diversités des charges et des devoirs. Le public tient toutefois à ce que nul, en évoluant, ne creuse en lui-même une brisure faisant d'un

seul homme deux personnages en contradiction violente l'un avec l'autre. Il tient à ce que l'homme d'opposition fasse déjà pressentir en lui un homme d'action et d'union, et que l'homme de gouvernement conserve encore la générosité, le franc élan, la verve jaillissante de sa jeunesse.

Que M. Georges Clemenceau doive trouver là le couronnement d'une carrière brillante, et que la gloire lui en soit réservée au prix des plus terribles difficultés, enfin surmontées et vaincues, tous les véritables Français le comprennent et s'en applaudissent.

D'autres plus autorisés que nous célébreront la volonté indomptable, malgré les ans, de ce tempérament exceptionnel, qui voulut gagner la guerre et la gagna ; le cadre modeste de notre travail ne permet pas d'en écrire davantage aujourd'hui. Ce que nous constatons, c'est que celui, qui, à certaines heures, connut les affres de l'impopularité de Salerne à Paris, est aujourd'hui, avec le maréchal Foch et les chefs d'armées, l'homme le plus populaire de France. Il est entré vivant, comme dit Rostand, dans le soleil de l'Histoire, aussi les générations les plus reculées répéteront ce nom avec orgueil et fierté.

GEORGES MANDEL

Novembre 1918.

On ne peut exprimer quelques idées sur M. Georges Clemenceau sans parler de M. Georges Mandel, le plus intime de ses collaborateurs.

A *L'Aurore*, on vit un jour arriver un jeune homme de dix-sept ans (le chef du cabinet du Président du Conseil n'en a aujourd'hui que trente-deux), à la figure mince, en lame de couteau, correct et élégant, d'une particulière éloquence et qui *parlait* tous les articles, qui devaient paraître le lendemain. Il s'appelait Georges Rothschild, son père était tailleur rue de Trévisse; son nom lui paraissant un peu lourd à porter, il prit le pseudonyme de Georges Mandel. A force de persévérance, d'assiduité et de dévouement, il sut bientôt se rendre indispensable à son Directeur, auquel il ne cessa de montrer, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, une inaltérable fidélité. De *L'Aurore*, il le suivit au Ministère, du Ministère à *L'Homme* d'abord *Libre*, puis *Enchaîné* et de *L'Homme Enchaîné* à la Présidence du Conseil.

Journaliste, il a pris en main toutes les questions qui, dans cette guerre, concernent le jour-

nalisme : sursis, informations, censure, etc, etc... Il est l'éminence grise de M. Clemenceau. Installé rue Saint-Dominique, dictant avec autorité les volontés présidentielles — et même ses volontés particulières — aux ministres, députés, voire généraux de l'intérieur ; sachant tout, surveillant tout. Courtois, mais précis, volontaire et passionné sous son frêle masque impassible, ne redoutant ni les responsabilités ni l'impopularité, ayant acquis l'expérience de la vie politique, connaissant les hommes et ne professant pour son semblable qu'une estime mesurée, il réalise, dans le drame que nous vivons, une prodigieuse et bien curieuse carrière.

MAURICE BARRÈS

L'Echo de Paris.

Octobre-Novembre 1918,

Les débuts littéraires de M. Maurice Barrès — réminiscence du Quartier-Latin — semblaient montrer chez cet homme jeune un insurmontable éloignement pour tout ce qui touchait à la vie active. Mais, dans sa philosophie dédaigneuse d'égotisme intellectuel, sommeillaient des qualités qui peu à peu évoluèrent. Il a essayé de retracer lui-même, d'expliquer, au cours de ses différentes études, uniquement consacrées à son moi, les étapes de cette évolution, qui, de l'égoïsme personnel, le conduisirent à un égoïsme national, patriotique, finissant chez lui par tout dominer.

Curiosité, dilettantisme ! cet écrivain hostile à l'effort s'était tout d'abord intéressé à considérer les rouages de la politique, et en avait montré le jeu. Lui-même, pris au piège, s'était lancé dans l'arène et, tout jeune encore, ne s'était pas cru indigne de jouer un rôle dans une carrière accessible à toutes les bonnes volontés. Et le voilà séduit, enchanté, par cette nou-

velle conception de l'existence. Le nationalisme, qui l'a conduit à la populaire tribune de la Chambre, ne le quittera plus. Le dilettante est devenu un ardent polémiste, et l'affaire Dreyfus lui révèle toute la force que la conviction, jointe au talent, peut conférer à un homme dont les seules armes sont sa parole et sa plume.

Il semble que seul le raisonnement l'a amené à ce point. Brunetière parti d'Auguste Comte arrive à la foi catholique. M. Barrès, disciple du scèptique Renan, finit par croire à l'utilité de l'action. Mais il faut rechercher une cause sentimentale à cet aboutissement. M. Barrès dès son enfance est profondément attaché au sol et à la race, la poétique empreinte de la nature est demeurée gravée dans son esprit. Il concrétise cette idée sur le petit coin de terre où il a vu le jour, à Charmes, sur cette Lorraine dont sa mère est originaire et où son grand-père, venu d'Auvergne, s'est établi un jour pour se reposer des Campagnes Napoléoniennes. Enraciné dans ce village des Vosges, M. Barrès, au cours de sa vie, a étendu les limites de l'amour qu'il lui porte, jusqu'à y englober l'ensemble contenant cette partie. Par la Lorraine il apprend la France. il conçoit la Patrie. Le voisinage du vainqueur d'hier, de l'Allemand redouté et redoutable, a énervé sa sensibilité, jusqu'à faire de lui un combattif. Et les premiers sursauts

d'action qui s'étaient traduits par les romans de *l'Énergie Nationale*, récits de quarante années de lutte intérieure, allaient prendre une forme nouvelle. Il élargissait le débat jusqu'aux limites du pays, jusqu'aux frontières que seule la Revanche victorieuse pouvait rendre invulnérables, et qui, jusque-là auraient tout à redouter de la brutalité d'un voisin sans scrupule. Cette haine pour les Allemands, envahisseurs éventuels, s'exprime d'une façon saisissante dans le cruel cas de conscience que pose *Au service de l'Allemagne*, ou *Colette Baudoche*.

Pendant que ce sentiment grandit, s'exaspère, ses soucis d'artiste et de lettré se traduisent sous une autre forme. *La grande pitié des Eglises de France* est le plaidoyer en faveur de notre patrimoine religieux, artistique et historique, menacé par ceux-là même qui ont charge de le défendre, et, qui, créant à l'intérieur la lutte et la haine, semblent oublier le grand assaut qui se prépare là-bas entre deux civilisations.

Ainsi, les deux préoccupations se complètent, formant un même idéal, nationalisme intérieur et extérieur, admiration orgueilleuse de la France dans ses manifestations les plus grandioses. Et ces deux courants, au moment où la guerre éclate, vont se trouver encore vivifiés.

Dès le début des hostilités M. Barrès comprend que la tribune est interdite, que la pa-

role est maintenant au canon. Mais il reste une tâche à l'écrivain. Notre Déroulède, le barde du patriotisme, est mort, M. Barrès lui succède comme Président de la Ligue des Patriotes, fondée avec comme programme : la restitution de l'Alsace-Lorraine. La propagande qu'elle fit en faveur des provinces perdues avait créé un courant d'opinion et, dépassant les bornes du célèbre : « Pensez-y toujours et n'en parlez jamais », se traduisit durant trente-cinq années en paroles et en actes, qui maintinrent l'esprit de Revanche. N'est-ce pas sur cette base que s'établit la popularité du général Boulanger, qu'on appela le général « Revanche » et qui eut son heure de célébrité. Ainsi qu'on le répéta : « La France avait pour lui les yeux de Chimène. »

Les appels que l'auteur des *Chants du soldat* avait lancés au pays pendant trente-cinq ans, comme des coups de clairon, continueront à résonner. M. Maurice Barrès a repris cette tradition, tel le flambeau sacré transmis de main en main.

Mais à chacun ses moyens, les siens ne sont pas moins puissants que ceux du poète guerrier, puisque l'académicien s'est astreint à la besogne quotidienne du journaliste.

L'homme de lettres a su faire abstraction de son style personnel et parfois recherché, bien que jamais apprêté, il l'a clarifié, simplifié, et ce sacrifice ne nuira pas, bien au contraire, à

sa gloire. Peut-on refuser d'écrire pour la masse quand on a pour prédécesseur Châteaubriand et Lamartine.

Il a d'ailleurs continué à « écrire », son langage est noble par l'élévation du sujet et la grandeur de la pensée. L'écrivain va faire suite à lui-même : à *Colette Baudoche* correspond *l'Appel aux armes* ; à *la grande pitié des églises de France, l'Union sacrée*.

Malgré ses doutes du temps de paix sur le ressort de la France, malgré la crainte de la veulerie, à laquelle il a réussi à échapper par un chemin long et détourné, il comprend qu'une minute a suffi pour réveiller toute l'énergie de la race, tout son courage.

« L'avouerai-je ?, écrit-il le 18 août 1914, « je craignais que nos grands chefs ne man-
« quassent de caractère. Le caractère, bien
« plus que l'intelligence, est le propre des con-
« ducteurs d'homme... J'ai craint parfois que
« là ne fut notre danger, mais l'événement nous
« rassure. » Ce merveilleux élan, il faut l'attribuer à l'union sans laquelle cet effort eût été impossible. « D'où vient ce prodige, cette trans-
« figuration de la France ? comment sommes-
« nous tous debout, unis, purifiés, enflammés ?
« La France a toujours été la terre des réveils
« et des recommencements. Ses ennemis la
« croient mourante, ils accourent haineux et
« joyeux, elle se dresse au bord de sa couche,

« et dit, en saisissant l'épée : Me voilà, me
« me voilà, je suis la jeunesse, l'espérance, le
« droit invincible. Je suis jeune comme Jeanne
« d'Arc, comme le grand Condé à Rocroi,
« comme Marceau le républicain, comme le
« général Bonaparte. »

Dans l'apaisement de la lutte des partis, M. Barrès entrevoit le plus sûr gage de succès, il oublie ses antipathies, veut ignorer ses anciennes querelles, pour ne plus voir que le front où se jouent les destinées de notre pays.
« Au jour le jour, nous cherchons à être la voix
« de la bonne volonté française, le cœur des
« patriotes est rempli d'amour pour l'Armée,
« pour cette noble jeunesse qui prodigue le
« sang le plus innocent, le plus chaud, le plus
« pur, la fleur de notre race. Nous n'aurons pas
« un mot, pas une pensée, pas un mouvement
« de notre âme qui ne s'accorde avec les chefs
« politiques et militaires. »

Mais il ne tolérera pas que, contre ces braves, on ourdisse à l'intérieur des intrigues politiques, et que peut-être même on y forge des armes destinées à nous conduire à la trahison. Sur la brèche il veille à les défendre.

Voilà comment M. Barrès a compris dès le début son devoir d'écrivain de la Guerre, chaque jour, ou presque, pliant sa plume aux obligations du journalisme, il écrit à *L'Echo de Paris*, pour clamer au monde son émerveille-

ment, son espoir, pour dire sa gratitude envers nos soldats, et interpréter l'*Ame de la France*. Cette âme qui bat à l'unisson de la sienne et dont depuis des années il cherche à percevoir les manifestations. Député, il a connu les émotions de la foule houleuse et diverse ; écrivain, il a essayé de la retrouver vivace jusqu'aux lointains pays brûlés du soleil. Ce désir d'investigations nationales prend chez lui toute la force d'un paradoxe. En Grèce, sans souci de l'antiquité classique, il ne veut voir que les vestiges de notre Moyen-Age. En Palestine, où, tel le poète des *Contemplations*, tel aussi l'auteur des *Martyrs*, il accomplit un pèlerinage, c'est l'influence ardente de la France qu'il retrouve encore.

Lorsqu'à la veille du grand conflit, l'académicien est à Beyrouth, il visite les écoles religieuses qui maintiennent sur ces rivages l'influence de la France. Le gouvernement, dans son désir de laïcisation, n'a pu méconnaître l'importance que, depuis saint Louis, tous ceux qui dirigent la France ont attribuée à la question des Lieux Saints. M. Barrès reçoit, là-bas, les mêmes hommages qu'un ambassadeur, et il recueille tous les désirs, toutes les aspirations nées dans ces âmes de France qu'un dévouement patriotique a transplantées.

Les premiers indices du conflit mondial soufflent, tel un sirocco brûlant ; M. Barrès re-

gagne la France et il y retrouve l'âme impérissable de la race, prête au suprême sacrifice.

Il assiste alors, en spectateur actif, et agissant à la formation d'un alliage splendide, coulé au brasier de la guerre de métaux différents, devenu une matière de beauté et de force.

Il faut lire et relire les volumes déjà nombreux consacrés par M. Barrès à l'étude de *l'Ame française pendant la guerre*, où il a réuni ses principaux articles de guerre. C'est l'évocation d'une épopée grandiose. *Les familles intellectuelles de la France* sont les familles confessionnelles, que leurs opinions religieuses, plus encore que politiques, séparaient avant la guerre, et que le bouleversement terrible vient de rapprocher. Sur le radeau battu par les flots de l'Océan, les haines s'apaisent tant que le port n'a pas été atteint, et souvent, le danger passé, elles restent oubliées à jamais. La mort envisagée en commun forme un lien entre les êtres humains qui parfois devient indissoluble. La guerre semble avoir accompli ce miracle. Catholiques, protestants, israélites, libres-penseurs, ont compris que l'union seule leur donnerait le triomphe. Devant l'envahisseur les querelles ont cessé.

C'est ce souffle épique qui, sans étonner M. Barrès, le passionné, dont il recherche les causes et les résultats parmi les épisodes de la grande lutte.

Toute cette beauté lui fait oublier le cloaque dans lequel il nous voyait embourbés avant la guerre.

L'analyste a su dégager tous les héroïsmes, tous les dévouements ; les exprimer en des pages dont la grandeur atteint presque celle des événements. La victoire dont il n'a jamais douté, il la salue dans ceux qui l'ont acquise, dans ceux qui l'ont organisée, permettant aux vrais triomphateurs, aux soldats, de se couvrir de gloire. La Lorraine lui révéla la France, la France lui rend les chères provinces auxquelles son cœur demeurerait attaché. Le soleil de la victoire éclaire d'un reflet doré les *Bastions de l'Est*.

LÉON DAUDET

L'Action Française.

Octobre 1918.

M. Barrès, dont il est assez difficile de définir l'idéal constitutionnel, bien qu'il semble plutôt orienté vers un républicanisme modéré et athénien, se trouve sur un terrain d'entente avec tous les partisans de la grandeur de la France, qui, sans aller jusqu'à la conception allemande de la Patrie au-dessus de tout, ne veulent, en aucune circonstance, la voir abaissée ou amoindrie. Rien ne sépare donc foncièrement le député nationaliste, ancien membre de la Patrie Française, de ceux, qui, dans leur organe chaque jour plus répandu, s'intitulent les défenseurs du nationalisme intégral, zéloteurs de l'action énergiquement patriotique, de *L'Action Française*.

Au moment de sa fondation par Vaugois, ce journal, qui prenait pour vocable la parole du duc d'Orléans : « Tout ce qui est national est nôtre », était uniquement destiné à la polémique. Chargé de mener le combat en faveur

de la royauté, il faisait tout pour saper le régime républicain, et, l'entraînant dans une chute retentissante, trouver matière à rétablir la monarchie traditionnelle en France.

M. Léon Daudet fut parmi les convaincus de la première heure, des « ralliés » de la royauté. Chef écouté des « Camelots du roi », il préconisait, avant la guerre, l'action directe, allant jusqu'à concevoir la révolution comme moyen de salut. Pourtant, rien dans son éducation toute républicaine, laïque même, ne semblait le préparer à jouer un pareil rôle bien que, sans conteste, il y excellât tout d'abord.

Ce polémiste violent possède un talent de plume, qui lui permet, malgré une certaine trivialité, de demeurer un véritable écrivain.

Il y a loin, bien loin, du professeur à l'élève ; des *Lettres de mon Moulin* aux campagnes d'*Action Française*. Quel étrange aboutissement que celui de ce jeune homme, destiné à la médecine, qui, dès les premiers temps prend figure de censeur et de révolté. Ses *Morticoles* expriment toute la rancœur et tout le doute du jeune carabin, qui n'a voulu voir que les défauts du métier auquel il renonce, sans en voir la grandeur et les dévouements ; satire violente qui n'épargne personne et fustige un corps respecté. Peut-être a-t-il puisé ce don de la critique, dans cet autre roman contemporain,

l'Immortel, qui a fermé à son père, Alphonse Daudet, les portes de l'Académie.

Il avait reçu une éducation qui le menait en ligne directe à la carrière des lettres, élevé dans un milieu où tout le monde écrivait. Il fut aussi amené à regarder autour de lui le salon dans lequel, tout jeune enfant, il évoluait, et qui groupait autour de son père des amitiés, des relations, tout ce que Paris comptait de célébrités artistiques, littéraires et scientifiques. C'est ce milieu qu'il a décrit, d'une façon peu indulgente, mais si vivante et parfois si juste, dans ses volumes de souvenirs, qui tiennent de l'histoire et de la chronique.

Il a scruté les causes de la guerre de 1870, qu'il a entrevues dans leur résultante même. Ceux qu'il coudoie sont de la génération qui a précédé la guerre, il est lui, de celle de l'*Entre-deux guerres*. Il a vu se former les embryons d'une étape, vers une nouvelle invasion allemande. Il en est arrivé à craindre pour l'avenir du pays dont il voit la destinée aux mains de ceux qu'il juge indignes de la diriger. Apercevant les tares des personnes, il en rend le régime responsable. Un changement lui semble indispensable, et il espère dans un renouveau monarchique, pour réveiller l'énergie française. Ayant accepté l'idée d'un roi, sa conviction devient une foi, foi agissante. En Polyeucte moderne, il lutte pour imposer sa croyance. Le

goût de l'investigation, qu'il a, tout jeune, puisé dans le milieu qui l'entoure, s'étend et déborde le cadre, malgré tout restreint, du salon familial.

Romancier et curieux, il a contracté l'habitude de percer à jour ceux qui lui passent sous les yeux, d'étudier leurs qualités, leurs défauts et leurs tares. Il a acquis ses qualités de la méthode paternelle. On dit qu'Alphonse Daudet consignait chaque jour sur des carnets spéciaux les dialogues entendus, les particularités physiques ou morales qui le frappaient. Reproduites dans ses romans, elles les rendaient vivants, en y introduisant la vie même.

Balzac, dans ses *Comédies de la vie humaine*, avait su créer une véritable société factice. Alphonse Daudet fut le peintre des mœurs parisiennes de la fin du Second Empire. Quant à M. Léon Daudet, il nous présente un monde vivant réellement, dont les noms se retrouvent au Bottin, tableaux complets des dessous politiques de la Troisième République. Bon limier, il suit pas à pas les pistes qu'il a découvertes. Ses campagnes semblent exagérées, empreintes de parti-pris, mais on est obligé d'avouer qu'il y a une partie prophétique dans son œuvre, et qu'il est suggestif de relire son volume sur *l'Avant-guerre* en songeant qu'il a été écrit en 1912, au moment où les railleries n'étaient pas épargnées à l'auteur qu'on accusait d'« espionnite ».

Cassandre mal écouté, on n'ajoutait pas foi à ce qu'il disait sur ces étrangers mal décrassés de leur originelle nationalité, et qui occupant peu à peu les meilleures situations de la finance, de la politique et du commerce, évinçaient les vrais Français.

Rien n'avait pu rebuter son zèle. M. Léon Daudet accumulait les renseignements et les dossiers. Il faut lui être reconnaissant de sa persistance à dénoncer, car il a permis d'entrevoir le jeu de notre ennemi, qui sourdement, doucement avait envahi toutes nos organisations, tous les rouages du pays. Cette conquête se faisait à l'aide de certaines complaisances, de certaines complicités que M. Daudet attribuait toutes, avant la guerre, au Régime même, alors qu'il aurait peut-être mieux valu se contenter simplement de les attribuer à une certaine camaraderie inhérente à tout régime, et qui s'était développée, dans un certain laisser-aller, à la veille des jours terribles qui venaient bouleverser notre quiétude. M. Daudet, d'ailleurs, semblait oublier que, jadis, on put, sous des gouvernements monarchiques, plus chers à ses conceptions politiques, trouver des fautes et des défaillances qui menacèrent de ruiner notre infortuné pays.

Il serait dangereux d'entrer dans cette polémique ; il suffit de reconnaître que, si M. Daudet commit quelques erreurs, il eut bien sou-

vent raison. On peut aussi convenir qu'il eut le triomphe relativement modeste, car ses conceptions politiques auraient pu le pousser à profiter du trouble apporté par la guerre pour devenir un agitateur essayant de faire triompher des convictions qu'il préconisait avant la guerre.

Il s'est soumis à l'Union sacrée, il l'a respectée, tout en menant campagne contre ceux qui toléraient trop facilement certaines compromissions coupables. Non pas que nous voulions dire, ou même avoir l'air de penser que M. Daudet renonçât à ses idées et à ses convictions, mais il tenait à ne pas troubler le recueillement nécessaire à l'immense effort réclamé de la Patrie, en réveillant dans son sein des discussions et des querelles tout juste bonnes au temps de paix.

Alors, tout l'effort du grand polémiste se porta vers la question de l'espionnage et de la trahison. Au jour le jour, pas à pas, morceau par morceau, il essaie de reconstituer la vaste toile d'araignée dans laquelle l'Allemagne veut prendre les mouches alliées. D'ailleurs, ces personnages louches, ces naturalisés douteux, sont de vieilles connaissances, déjà nommées dans l'*Avant-Guerre*. La guerre actuelle a permis de les voir agir à travers les articles de M. Daudet; ce qui était supposition, ce que nous regardions comme du roman, est devenu fréquemment réalité.

« J'avais exposé dans l'*Avant-Guerre*, pages
« 236 à 243, les sournois efforts faits par les
« Allemands pour transformer Creil en ville
« allemande. Cet envahissement correspondait
« à leur plan d'invasion par le nord, et il eût
« dû suffire à lui seul, pour nous renseigner
« sur leurs projets. Ils avaient multiplié là les
« forteresses industrielles, les contre-mâîtres
« allemands, les ouvriers allemands. Les vil-
« lages avoisinants, eux-mêmes, étaient infes-
« tés d'espions. A ma demande, un de nos amis
« les plus dévoués, est allé récemment faire à
« Creil une enquête sur place. Il a rapporté
« un certain nombre de renseignements qui
« prouvent que nos prévisions étaient, là comme
« ailleurs, fort au-dessous de la réalité. Je les
« livre à la méditation des crétins et des em-
« bochés qui osent encore parler d'espionnite,
« cependant que les préparatifs de l'espionnage
« allemand en temps de paix permettent à nos
« ennemis, sept mois et demi après l'éclatante
« victoire de la Marne, d'occuper dix de nos
« départements ! Non seulement on ignorait
« tout de ces préparatifs d'avant-guerre, mais
« encore on redoutait, en inquiétant des gail-
« lards comme les deux Mumm, Thurnauer,
« Soutter, Richard Heller, von Pflugk et com-
« bien d'autres, de s'attirer la colère et la vin-
« dicte des influents protecteurs de ces mes-
« sieurs. J'ai, là-dessus un monceau de docu-

« ments dont la publication après la guerre ne
« manquera pas de produire un certain effet ».

Les dossiers de M. Daudet sont complets non seulement contre les Allemands, mais contre ceux qui les approchent de trop près :

« J'appelle *embochés*, ceux qui faisaient, ou
« dont les parents faisaient avant la guerre des
« affaires avec les Allemands et qui, comme
« tels, haussaient les épaules quand on leur
« parlait de l'espionnage, ou insinuaient que les
« dénonciateurs dudit espionnage pouvaient
« bien avoir, pour mener cette campagne,
« d'autres raisons que le patriotisme. Quand
« on les pressait sur ce point, quand on leur
« demandait de spécifier ces raisons, ces gens
« prudents, demi-paires, demi-truqueurs, dit
« un de nos amis, avaient soin de s'évader par
« la tangente. La guerre a jeté un grand dé-
« sarroi dans l'âme de ces beaux messieurs,
« en gênant leur commerce et en les empê-
« chant de *francisier* leurs associés allemands,
« c'est-à-dire de livrer à ces Allemands notre
« sous-sol minier, ou des ports en eau profonde,
« ou des chemins de fer prétendus miniers.
« Leur imprévoyance, leur funeste stupidité,
« éclatent maintenant aux yeux de tous. Néan-
« moins ils continuent à croire qu'ils avaient
« raison, et ils manifestent, de-ci de-là, leur
« mauvaise humeur comme ils peuvent, par
« des crépitements incongrus ».

Il passe en revue tous les personnages louches, les Thurnauer, les Garfunkel, les Jelineck, les Marguliès, les Guilbeaux ; c'est lui qui dénonce le premier Alméreya et le *Bonnet Rouge*.

Il s'occupe en plusieurs articles de « faire la chasse » aux maisons allemandes : alors défilent les Thyssen, les Mannesmann.

Il ne recueillit souvent que des injures. Traité de diffamateur et de calomniateur, il ne manque d'ailleurs pas de répondre : « Si je suis calomniateur, je ne suis pas le seul » et il en cite d'autres... les juges Bouchardon et Mornet sont-ils donc des calomniateurs ? Ses accusateurs allèrent même jusqu'à prétendre qu'il complotait contre la sûreté de l'Etat. On se souvient de la descente de police effectuée aux bureaux de *L'Action Française*, et qui donna, comme butin, des armes surannées et quelques casse-têtes, objets de panoplies. M. Léon Daudet dut pendant quelques jours garder une sorte d'arrêt de rigueur dans son domicile.

Heureusement, les principaux de ses articles sont ou seront réunis en volumes et serviront à l'étude si compliquée de l'espionnage allemand en France. Et l'on pourra voir que beaucoup de ses campagnes ont abouti à des résultats.

« Bien avant août 1914, M. Léon Daudet eut « la perception très nette de la sauvage agres-

« sion allemande en France il pressentit, dé-
 « couvrit, suivit pas à pas et dénonça publi-
 « quement, avec des détails et des précisions
 « dont les événements ont en maintes circons-
 « tances justifié l'absolue vérité, les multiples
 « agissements, et entreprises de l'espionnage
 « boche, chez nous, tâche qu'il a quotidienne-
 « ment et inlassablement poursuivie avec un
 « entier succès. » Cet éloge, paru dans *Le Parti*
français sous le titre « *Ceux à qui nous devons*
la victoire », associe le nom de Clemenceau à
 celui de Daudet.

Pourtant, des divergences d'opinion fon-
 damentales semblaient à jamais séparer ces deux
 écrivains. Les critiques acérées du Tigre contre
 le gouvernement, et parues dans *L'Homme En-*
chainé, avaient fait naître dès les premiers
 jours de la guerre une violente polémique entre
 eux, et M. Daudet formulait sa pensée en de-
 mandant que l'on fit passer M. Clemenceau en
 conseil de Guerre ou..... qu'on le fasse Ministre.
 L'événement se produisit, et le nouveau Prési-
 dent du Conseil n'a pas de plus chaud défenseur
 que M. Léon Daudet. Tout les sépare, non,
 une chose les unit : la France.

Ce que Clemenceau a formulé en disant qu'il
 faisait la guerre, et rien que la guerre, M. Dau-
 det l'exprime dans le titre de son volume : *La*
Guerre totale. Par des moyens différents, ces
 deux écrivains, ces deux journalistes, venus de

l'opposition, travaillent au même but. L'Union sacrée qui a amoindri la force de polémique de M. Daudet coûtait à sa nature ardente, mais cette fois il peut librement exprimer sa satisfaction, car, malgré les différences de vue, il se sent en famille. Et il peut, à l'annonce d'une victoire, exprimer toute sa pensée : « De Montfaucon à la Santé, ou le synchronisme continue », le grand nettoyage est commencé, il se poursuit jusqu'au déblaiement total.

En passant en revue l'activité considérable déployée par M. Léon Daudet, nous ne pouvons pas ne pas regretter une certaine précipitation, et disons-le un fougueux emballement qui l'obligent parfois, dans la suite, à réformer son jugement et le font ainsi choir dans la contradiction. L'unité dans la vie est une si belle chose. Ses attaques contre M. Clemenceau sont remplacées aujourd'hui par une admirable laudative ; c'est justice. N'est-il pas revenu sur le compte de M. Briand ? Que peut-il reprocher à M. Arthur Meyer, à M. Joseph Reinach, à combien d'autres, qui ont comme lui, apporté toutes leurs énergies à la défense de la Patrie ?

CHARLES MAURRAS

L'Action Française.

Octobre 1918.

M. Daudet est donc un homme d'action, un *Partisan* dans le sens absolu du mot, mais à côté de lui il y a place pour la raison pure, et c'est M. Charles Maurras qui, dans le même journal, remplit le rôle de doctrinaire.

M. Maurras est proprement un penseur, tout lui est matière à philosopher, à raisonner.

Est-ce de ses origines provençales, ou hellènes, car Maurras est bien un nom qui rappelle Marseille et sa fondation par une colonie venue de Grèce, que l'écrivain tient sa subtilité toute particulière. Cela est possible. Ce qui est plus sûr, c'est que, imprégné du plus pur classicisme, il est l'écrivain journalier le plus complètement instruit de notre époque. Et, s'il était permis de faire un parallèle avec un autre écrivain, qui disserte des choses de la guerre, qu'il nous soit permis d'écrire ici le nom de Polybe. Non que nous veuillions plaisanter sur l'hellénisme du pseudonyme et du nom propre, non que nous veuillions montrer les différences de

races véritables qui mettent tout un monde entre ces deux écrivains. Mais nous ne pouvons nous empêcher de songer à l'érudition de ces deux grands liseurs. M. Maurras est le contraire d'un pédant, il n'a pas besoin, comme tant d'autres, de faire des citations intégrales, empruntées aux classiques, pour prouver qu'il les connaît, qu'il les a étudiés. Il en extrait toute la substance, et c'est en écrivant lui-même qu'il prouve qu'il les a lus, il en est le disciple et s'apparente à ce que la littérature grecque, latine, française possèdent de meilleur. Sa langue belle, nette, qui lui est particulière, permet à l'enchevêtrement des idées de se faire jour, de ne jamais arrêter, plus d'un instant, de retarder plus d'une seconde chez le lecteur la compréhension de la pensée même qu'il exprime, tandis qu'il l'exprime toute entière.

M. Maurras est un grand démonstrateur, il prend son lecteur par le bouton de son veston, et ne le lâche pas qu'il ne lui ait dit tout ce qu'il a en tête, et, lorsqu'il discute, il ne quitte pas son adversaire, avant d'avoir tout tenté pour le convaincre.

Il semble que les deux idées de monarchie et d'athéisme soient incompatibles ; croire presque au droit divin quand on ne croit pas en Dieu, c'est peut-être un contre-sens, un non-sens. Eh bien, M. Maurras, par ses raisonnements, peut-être sans réplique, est arrivé à con-

cevoir une telle alliance et sa conception n'a rien d'une boutade.

La thèse monarchique de M. Maurras est logique et séduisante. Pourtant nous nous sommes souvent demandé, écoutant ses arguments, et d'autres l'ont fait avec nous, si le représentant de l'idée monarchique en France, si M. le Duc d'Orléans était aussi désireux de monter sur le trône de France que M. Maurras de l'y voir. Et en cela le duc d'Orléans prouverait une fois de plus qu'il est un bon Français, en reprenant à son compte une opinion chère à son oncle le duc d'Aumale. Ce prince dilettante déclarait ouvertement, qu'à son avis, la République était la forme constitutionnelle qui nous divisait le moins.

Intellectuel, M. Maurras peut seul convertir à l'excellence de sa cause des intellectuels. Il écrit pour une minorité qui est en même temps une élite et qui le lit. Il le dit lui-même, ses adversaires sont parmi ses plus fidèles lecteurs ; il les y oblige par une dialectique serrée qui discute, dissèque l'argument opposé. Il l'ameuse, jusqu'à en faire un fil prêt à casser au moindre choc.

Qui se pique de lancer une idée originale, en veut voir l'écho dans M. Maurras, et cet écrivain, qu'on voudrait étouffer par le silence, ne clame pas dans le désert.

Miroir des idées qu'il réfléchit et renvoie à

l'infini, il est consulté par ceux-là mêmes qui s'en défendent et qui recherchent, dans les objections de l'écrivain, matière à objection nouvelle. Singulier jeu de raquette où M. Maurras finit toujours par avoir raison.

« J'ai dit hier à M. Paul-Meunier que je ré-
« pondrais aujourd'hui à son article de la veille.
« Il en profite pour écrire un nouvel article qui
« célèbre mon embarras. Je m'en vais le lui
« faire voir..... Malgré l'embarras où il se flatte
« de nous avoir jetés, nous y reviendrons, il
« peut en être sûr. » Ceux qui ont suivi ses ar-
ticles en sont sûrs en effet. Vous connaissez
ces papiers englués, où la mouche, dès qu'elle a
posé ses pattes, se trouve retenue, elle essaye
de toutes ses forces de se dégager, et plus elle
s'agite, plus elle s'enlise, et, après des coups
d'ailes violents, finit par demeurer immobile à
jamais. Ainsi l'adversaire de M. Maurras s'en-
ferme dans une discussion. Son argument se
retourne contre lui, habilement manié par le
souple dialecticien et définitivement « collé »,
il en est réduit à s'en tirer par une invective,
et M. Maurras de rire.

Voulant tout ramener à sa logique, il est par-
fois obligé de faire de véritables tours de force.
Sa soumission aux exigences de l'Union sacrée
est de ce nombre, il n'a rien changé à ses an-
ciennes théories, mais il veut faire confiance
aux chefs auxquels incombe la direction des

affaires. Malgré le souvenir des luttes précédentes, il n'hésite pas à soutenir le Ministère Millerand... le premier qui se présente. « Notre « lien le plus fort est celui de la France, écrit-
« il le 3 août 1914, notre intérêt le plus pres-
« sant est de rester Français. Le problème à
« résoudre est de laisser à l'opinion toutes ses
« forces d'adhésion et d'enthousiasme en s'ef-
« forçant d'apaiser, d'anesthésier, d'amortir
« ses prurits de critique et de jugement; non
« qu'il soit mauvais de juger, non que le si-
« lence de la critique soit une approbation
« aveugle de tout ce qui est tenté ou fait; mais,
« pour juger, il faut connaître, et il est convenu
« que les connaissances, les renseignements
« manquent au public et devront lui manquer.
« Comment public ou publicistes porteraient-
« ils dès lors un jugement précieux?... Au nom
« de la France, évitons par-dessus tout les pres-
« sions sur le Gouvernement, afin que ce gou-
« vernement ne soit pas entraîné à exercer
« une pression sur l'autorité militaire; que
« l'armée soit laissée purement autonome par
« un gouvernement lui-même respecté dans
« son libre jeu. Il faut le défendre de toute in-
« fluence de l'opinion. Etant de sa nature igno-
« rante, passionnée et frivole, l'opinion est
« capable de provoquer tous les malheurs...
« Le Gouvernement ne pourra laisser à l'ar-
« mée la liberté dont elle a besoin qu'à la con-

« dition d'être lui-même libéré des murmures
« et des censures de l'opinion ; la Défense Na-
« tionale exige l'entière liberté du devoir poli-
« tique. Le silence imposé aux politiciens
« comme aux nouvellistes est devenu la condi-
« tion du salut public. »

Cette loi du silence, M. Maurras a su se l'imposer et la respecter, bien que son esprit critique trouve à s'exercer, mais tout ceci est peu de chose au moment où une lutte gigantesque met aux prises deux civilisations, deux mondes !

C'était bon *Quand les Français ne s'aimaient pas*, et c'est tout un livre que M. Maurras nous donne sous ce titre. Maintenant ils s'entendent et la discussion est remise à plus tard.

« Sommes-nous en République ou en Monar-
« chie ? Je n'en sais rien, il n'y a qu'une chose
« que je n'ignore pas : l'existence d'un gouver-
« nement quel que soit son nom et ma volonté
« énergique d'être avec lui..... C'est la France
« qui passe la première. Dans les difficultés
« françaises nous tenons tout d'abord au salut
« du pays, voilà pourquoi toute idée de chan-
« gement devant l'ennemi nous a toujours causé
« une horreur profonde ». Ceci est écrit le
5 janvier 1915, et voici ce que M. Maurras ré-
pète le 10 octobre 1918. « Nous persistons à
« juger qu'une nouvelle révolution devant l'en-
« nemi serait aussi fâcheuse pour la France
« que jadis l'ont été le 10 août, le 4 septembre

« et le 18 mars. Sans nous attarder à recher-
« cher si nous aurions le droit ou pas le droit
« de les imiter, cette vue du résultat nous suf-
« fit. Tant qu'il y aura un gouvernement régu-
« lier en France, nous le seconderons pour
« éviter à la France un nouveau traité de Fran-
« fort, un nouveau Trafalgar, un nouveau Leip-
« zig, un nouveau Waterloo ». Et voilà M. Maur-
ras soutenant la République contre sa logique
même, un peu à la façon dont il s'est fait le
champion du catholicisme sans avoir été tou-
ché par la grâce. Mais, s'il croit à la victoire,
malgré les avertissements donnés avant la
guerre, et malgré la conservation de ces mêmes
personnes qu'il attaquait alors, c'est qu'il a
confiance dans les destinées mêmes, les desti-
nées historiques de la France. Est-ce qu'un de
ses volumes n'est pas intitulé *La France se sauve
elle-même*. Dans cette série qui porte le titre gé-
néral *Des conditions de la victoire*, comme dans
ses articles journaliers, le silence qu'il s'est
imposé par respect de l'Union nationale, n'est
pas complet, comme nous l'avons vu, il porte
seul sur la conduite de la guerre.

Il se reconnaît le droit de trier le bon grain
de l'ivraie, d'oublier l'indulgence pour ceux
qui font passer un parti sinon avant la France,
du moins au même plan qu'elle, sans com-
prendre le mal qu'ils peuvent ainsi lui faire.

Il s'indigne des reproches que *La Bataille*

sous la signature de M. Alfred Dominique lui adresse ainsi qu'à M. Daudet, les accusant d'exploiter « *La fierté et l'allégresse nationales* » « *comme naguère ils spéculaient sur les angoisses* » « *patriotiques de l'ennemi. Or la troisième Ré-* » « *publique, qui a su repousser l'envahisseur, est* » « *désarmée contre les factions intérieures qui* » « *préparent la guerre civile en présence même* » « *de l'ennemi.* »

« Bref, M. Dominique nous reproche de vou- » « loir faire un quatre-septembre, au moment » « où un autre reproche de n'en avoir pas » « fait. L'avocat prolétaire nous connaît mal, » « nous ne sommes ni des Gambetta, ni des » « Jules Favre, et encore moins des bolcheviks. » « Si quelqu'un trouble l'opinion, c'est lui et » « ses pareils. *L'Action Française*; en temps » « de guerre, ne combat que les traîtres, non » « le régime : elle est pour la stabilité du pou- » « voir. »

Il rétorque, avec un énergie inlassable, ces arguments d'évidente mauvaise foi, qui émanent de ceux qui semblent redouter le succès.

Cette minorité est haïssable pour M. Maurras, la paix réclamée sur tous les tons n'étant qu'une lâcheté inutile, et il invoque le jugement de l'avenir, comparant le rôle qu'il a joué, à celui de ceux qui, suivant l'expression du *Temps*, « heurtent systématiquement le sentiment national ».

« Notre réponse, dit M. Maurras, ne va-
« riera pas. Nous avons le malheur de ne pou-
« voir servir le pays avec une épée. Nous le
« servirons avec notre plume, avec notre cer-
« veau, avec nos yeux qui sont bons et clairs,
« l'histoire de la guerre le montre. Comme la
« jeune fille du roi de Bohême à la veille de la
« bataille, nous disons, non à notre père, mais
« à la France notre mère : — Frappe ici, frappe
« là, garde-toi de là et d'ici ; et nous ajoute-
« rons à l'adresse des ennemis publics de l'es-
« pèce de ce Brotteaux s'ils affectent quelque
« souci de la vie des hommes français, que les
« mesures qu'ils proposent, soit faiblesse du
« cœur, soit trahison de l'esprit, aboutissent
« tout simplement à dévouer quelques nouveaux
« millions de jeunes existences françaises à
« un nouveau massacre plus épouvantable que
« celui-ci. »

JOSEPH DENAIS

La Libre Parole.

Ecrire pour écrire n'est pas le fait de M. Joseph Denais ; il est l'homme de son mandat avant d'être un écrivain de parti. Son titre de député lui donne des responsabilités auxquelles il ne veut pas échapper. Il sent souffrir ceux qu'il connut intimement, comme conseiller municipi-

pal ; il continue à écouter, comme député, à ausculter le cœur de la nation, il en perçoit les battements, les recueille et les fait siens. Écouté, car il ne fait que de justes revendications, il a compris bien des misères, s'est penché sur elles, et a essayé d'amener jusqu'à leur chevet le médecin qui peut souvent les guérir d'un mot, d'un geste, le Parlement.

Le journal d'opposition qu'a fondé Drumont, et aux destinées duquel préside Joseph Denais, *La Libre Parole*, a fait l'accord sur les questions intérieures pour ne voir que l'ennemi à bouter hors de France. Il réclame l'appui de la nation entière, sans intrigues, sans malveillances.

Assumant des besognes ingrates, M. Denais sut souvent leur donner le relief qu'elles méritent, au moment où la violence des faits rend bien des choses incolores et ternes, quand il ne s'agit pas du front. Le combat se livre aussi à l'arrière.

Femmes, enfants, ont fait la guerre, supportant de durs labeurs, subissant parfois de terribles privations. Le lit d'hôpital où meurt une fillette, un gamin, atteints par quelque bombardement inhumain, est aussi méritant sans doute que le revers de la tranchée, où se débat dans les affres de la mort le guerrier qui a fait le sacrifice de sa vie.

M. Joseph Denais a fait, dit, écrit, tout ce

qu'il pouvait pour soulager ceux dont la voix se perdait bien souvent dans les bruits retentissants de la mêlée.

La Libre Parole a su arrêter sa polémique au seuil du gouvernement, amoindrir ses critiques par souci de l'Union sacrée, en ne voyant que la France à défendre. Le journal catholique **La Croix** put également prendre une belle place au front de bataille, comme les prêtres soldats qui faisaient leur devoir sous l'habit bleu horizon, remplaçant leur noire soutane.

Déjà avant la guerre le Christ martyr, enveloppé des plis tricolores du drapeau de France, était le symbole de ce journal. Les vandales modernes en mutilant les croix et les calvaires, en bombardant les cathédrales et les églises, ont rendu l'Union plus sacrée et plus belle entre la figure de Dieu et celle de la France. Le crucifix et le drapeau ont reçu ensemble les mutilations dont les venge la victoire.

ARTHUR MEYER

Le Gaulois.

Septembre-Octobre 1918.

Reportons-nous en 1914, aux sombres journées de la fin août et de la première semaine de septembre, après de longues heures passées sans nouvelles précises concernant la douloureuse retraite de Charleroi. Le communiqué, devenu fameux, vient d'éclater comme un coup de foudre, qui apprend aux Parisiens le recul jusqu'à la Somme de la ligne de bataille. Et dès lors les événements vont se précipiter : voici les Allemands à Amiens, à Saint-Quentin, à Compiègne, à Senlis. Que va-t-il advenir de Paris ? La question a de quoi troubler les âmes les mieux trempées ; et, sur la ville déjà bombardée par les taubes, passe une vague de pessimisme. Les départs se font précipités et nombreux ; chez ceux qui demeurent au logis, l'angoisse est à son comble, et beaucoup s'efforcent de faire bonne contenance, cachant au fond du cœur un cruel désespoir. M. Arthur Meyer ne connut pas ces défaillances. C'était le moment

où les restaurants de Paris n'étaient qu'entr'ouverts où l'on avait peine à trouver une table pour déjeuner. Il nous souvient qu'un jour, chez Larue, M. Arthur Meyer nous accueillit et voulut bien nous offrir une place. Comment parler d'autre chose que des événements. « Nous n'étions pas prêts à la guerre, nous dit-il : Poincaré et Viviani auraient dû tout faire pour la retarder..... Néanmoins, j'ai confiance dans le génie de la race, les Français ne se laisseront pas abattre. »

Cette confiance, *Le Gaulois* sut la communiquer à ses lecteurs, et M. Arthur Meyer l'imposa à tous ceux qui l'approchèrent. Le jour où, à la suite du Gouvernement, nombre de journaux transportèrent à Bordeaux leur installation, M. Arthur Meyer, d'accord avec lui-même, n'hésita pas, avec le concours d'un petit noyau de collaborateurs dévoués, à continuer à Paris la publication du *Gaulois*. Résolu pour sa part à ne pas quitter la rue Drouot, il se dit qu'il serait bon cependant de faciliter le départ de ceux de ses confrères que rien ne retenait à Paris et de donner à d'autres la facilité de faire partir leur famille. Appelé, comme doyen d'âge, à présider la réunion des directeurs de journaux, c'est lui qui obtint que des démarches fussent faites auprès des Compagnies de chemin de fer en vue d'une évacuation dans des conditions aussi confortables que pourraient le permettre

les circonstances. Grâce à lui, beaucoup de femmes et d'enfants de journalistes purent quitter Paris sans trop avoir à souffrir de l'effroyable cohue qui remplissait les gares.

Ainsi l'activité de M. Arthur Meyer déborde le cadre de son journal. Elève d'Emile de Girardin, comme il aime à le rappeler, il a beaucoup d'idées, souvent heureuses, toujours originales. C'est lui qui avec le Petit Drapeau belge inaugura les « Journées ».

Quant au *Gaulois*, la guerre n'a pas été sans modifier un peu sa physionomie. Sans doute, il est resté l'organe monarchiste, catholique et mondain dont les adversaires sont, d'ailleurs, accoutumés à proclamer le bon ton et l'impeccable courtoisie, mais avec ce détail en plus, qu'on trouverait difficilement, sans doute, un autre journal, dans aucun parti, pour s'être, en toutes circonstances, incliné avec autant de bonne grâce devant les exigences de l'union sacrée.

Habitué à combattre, d'instinct et — pourquoi ne pas le dire ? — de parti-pris, tous les ministères, *Le Gaulois*, depuis quatre ans passés, n'a pas cessé — de parti-pris également — d'être ministériel.

Les cabinets Viviani, Briand, Ribot, dont si souvent il avait, dans le passé, attaqué les chefs, ont trouvé chez lui le concours le plus désintéressé. Il est allé jusqu'à défendre, oh ! sans

enthousiasme, il faut le reconnaître, le cabinet Painlevé. « Si je suis ministériel, expliquait par-
« fois M. Arthur Meyer à des amis, c'est que j'ai
« toujours la crainte qu'une crise nouvelle, au
« milieu des événements où nous vivons, n'ap-
« porte à mon pays de nouveaux malheurs. »
Avec le Cabinet Clemenceau ce ne fut plus tout à fait la même note, et le ministérialisme du *Gaulois* se fit alors intransigeant. Or de tous les hommes qui, depuis la guerre, se sont succédé à la tête du gouvernement, il n'en est pas un, dont la politique ait jadis été combattue par M. Arthur Meyer avec autant d'âpreté que celle de M. Clemenceau. Un abîme d'idées sépare ces deux hommes, et, depuis de longues années, les ardeurs de la lutte en avaient fait d'irréductibles adversaires.

Mais voici qu'éclate la tragédie, vers la fin de laquelle s'impose à tout esprit impartial cette évidente vérité que M. Clemenceau incarne en lui, avec l'esprit de la Défense Nationale, l'âme de la France qui veut vaincre. Alors, sans hésitation, M. Arthur Meyer se met à l'œuvre et entreprend de démontrer que le même Clemenceau, qu'il a jadis si violemment combattu, apparaît aujourd'hui comme l'homme marqué par la Providence pour sauver la France, et qu'il faut lui donner aide et confiance. Insoucieux des résistances qu'il peut rencontrer, il poursuit sa campagne disant, sans fausse honte, ses

regrets de ne plus être depuis longtemps l'ami de celui dont il admire et célèbre actuellement l'infatigable labeur. Il exprime toute son admiration pour ce chef dans un article intitulé *La chaîne glorieuse*. Il montre la succession de nos hommes d'Etat dignes de ce nom, voici ce qu'il écrit :

« Que M. Clemenceau appartienne à la lignée
« de nos grands citoyens, cela ne peut être mis
« en doute. Et je suis fier, pour ma part, d'ap-
« partenir à sa génération. M. Clemenceau est
« certainement une force de la nature : il en a
« jusqu'à la brutalité. Mais à certaines heures,
« quand la patrie est en danger, les formules
« ordinaires, les méthodes brevetées, tout ce
« qui est expédient et compromis doit être re-
« jeté. La hardiesse des expressions convient à
« la gravité des circonstances. Avant de re-
« coudre, il faut trancher. »

M. Arthur Meyer est un maître journaliste qui parle toujours avec autorité. N'est-il pas le doyen des Directeurs de Journaux ? Tous ses articles *portent*, ce qu'il dit de la politique étrangère est toujours à retenir. N'a-t-il pas, presque seul, au moment de la Révolution Russe, laissé prévoir l'abîme où courait le grand Etat ?

Il aime passionnément son journal et rien pour lui ne saurait troubler la vie, ni le fonctionnement normal du *Gaulois*. Le 9 mars 1918 un avion allemand laissait tomber une torpille

rue Drouot, sous ses fenêtres dont les vitres volaient en éclats. Le lendemain, le journal paraissait quand même, portant en tête quelques lignes de son directeur sous ce titre, *Leur nouveau crime*.

« Oh ! l'inexprimable angoisse, écrit-il, savoir que tout près de l'endroit où vient de se produire la terrible explosion, dont j'ai encore le fracas dans l'oreille, on a les siens, les êtres qui vous sont plus chers que vous-même ; apercevoir devant soi le spectacle de dévastation que j'ai eu avant hier, oh ! vision ineffaçable !... Mais ce n'est pas de moi et de mon émotion qu'il s'agit. »

C'est de la France en effet qu'il s'agit ce jour-là. Comme les autres M. Meyer l'a bien compris.

ALFRED CAPUS

Le Figaro.

Octobre-Novembre 1918.

M. Henry Bidou nous a prouvé qu'un critique théâtral pouvait devenir un habile critique militaire, sans que son talent souffrît de cette nouvelle « affectation ». La guerre trouva un autre homme de théâtre, auteur apprécié du public à la direction du *Figaro*. Après la mort fameuse et terrible de Calmette, M. Alfred Capus était en compagnie de M. Robert de Flers, devenu rédacteur en chef de l'organe fondé par Ville-messant.

Certes, *Le Figaro* n'est pas un des journaux à gros tirage, mais la qualité de ses plusieurs dizaines de mille de lecteurs représente une force réelle, assure une influence incontestable.

En plantant ses personnages, l'auteur de *La Veine* s'était acquis, sous des dehors faciles, une réputation de philosophe, à psychologie pénétrante. Sachant percevoir, il sut exprimer le détail de ses observations.

Ses courtes chroniques de guerre, cinquante

à soixante lignes, sont d'un bon sens, d'une justesse de vue, d'une délicatesse vraie et bien française. Il s'est classé du premier coup parmi les écrivains les plus consultés de la guerre. Ami, en dehors même de l'Académie Française, des grands conducteurs du pays, il donne une note juste. Sans être nettement inspiré, il reflète bien les tendances, les directives du gouvernement. Il est, lui aussi, et avant tout, national. Optimiste par tendance, il garde cependant tout son esprit critique. Relevant le moral de ses lecteurs aux moments les plus pénibles, il ne veut pas qu'on les mette en état de faiblesse. Il est difficile parfois de remonter un malade qui se laisse abattre. La France doit profiter de sa victoire, pour cela elle doit conserver toute sa force. Ouvertement, sans arrière-pensée, il montre les contradictions, les maladresses, plus encore, d'un parti qui voulant être uni n'est même plus unifié, tournant nettement le dos à l'union sacrée. Était-il besoin de semer le doute au moment des terribles heures que nous vivons. « Rappelons-nous que le Kaiser « a déclaré la guerre pour frapper la France au « cœur pendant cinquante ans. » Oublier cela serait impardonnable car c'eût été aider nos ennemis dans l'horrible tâche de destruction qu'ils avaient entreprise. M. Capus s'indigne, certains Français n'ont pas compris toute l'horreur de la guerre. On pourrait rééditer pour

eux le mot célèbre prononcé au moment de la Restauration, alors que les émigrés revenaient d'exil. Il y aura des Français qui n'auront rien appris. « La crainte de pousser l'Allemagne à « bout est une folie, s'écrie-il ; un peuple sou- « mis à des maîtres ne se traite pas comme « un peuple libre et n'a pas les mêmes réac- « tions. Il est fantastique que ce soit précisé- « ment des socialistes qui ne le comprennent « pas. » Grand admirateur de la Révolution, dans ce qu'elle eut de noble, de généreux, d'humanitaire, M. Capus essaye d'en dresser le parallèle avec les heures historiques que nous vivons. Il montre et démontre l'excellence de la force, de l'autorité. Il approuverait même une puissance dictatoriale utile à de certaines heures.

Stimulant l'enthousiasme, soutenant l'énergie, la discipline morale a sauvé jadis la *Patrie en danger*. L'invasion est revenue plus terrible encore, mais nous avons aussi trouvé un *Organisateur de la victoire*. Sans comprendre les fins de la guerre, certains Français se sont mis « hors du plan national ». Le mot est de M. Capus. « Ce n'est pas — hors la Loi — comme « aux journées révolutionnaires, mais voilà ces « égarés en pleine révolte aujourd'hui contre « le sentiment profond de l'unanimité de leur « pays : bourgeois, paysans, ouvriers. »

Il emploie, pour désigner ces dissidents, non

d'un parti, mais de la France le mot de soviets, de bolcheviks. Empruntés au vocabulaire de la Révolution russe dont les premiers symptômes furent la Terreur, ces termes conviennent à ceux qui, semblant redouter la victoire, font tout pour amoindrir le triomphe de leur pays.

« Malheur au peuple qui dépose les armes
« cinq minutes trop tôt, s'est écrié un journal
« allemand. » Malheur à ceux qui essayent de
faire déposer nos armes au jour de gloire enfin
arrivé.

« Il n'était plus au pouvoir de personne de
« refaire politiquement un parti qui, dans les
« temps où nous sommes, a vu sa majorité se
« rallier, ne fut-ce qu'une heure à l'idée de la
« paix sans victoire.

« Cette abominable formule restera. Elle ap-
« porte, une fois de plus, la preuve que l'esprit
« socialiste moderne est tout chargé d'effluves
« allemandes, et que, né en Allemagne, il con-
« serve la préoccupation secrète de son pays
« d'origine. Des socialistes français, patriotes,
« et dont il ne faut pas oublier la bonne volonté
« et le courage, ont essayé d'échapper à l'em-
« prise allemande, ils n'y ont réussi que pour
« leur conscience : ils y ont échoué pour leur
« parti. »

Ce parti, certains de ses membres en sont
les propres « fossoyeurs ».

M. Capus revient fréquemment sur cette idée.

« C'est seulement en sa forme parlementaire
« et politique que nous croyons le parti socia-
« liste blessé à mort. Nous ne voulons point
« parler du mouvement social et ouvrier, à qui
« les questions soulevées par la guerre aujour-
« d'hui et par la paix demain vont apporter, au
« contraire, une accélération nouvelle. Mais on
« peut croire qu'il en recevra aussi une direc-
« tion différente, laquelle, dans son ensemble,
« échappera aux politiciens, pour être confiée
« à des représentants plus directs et mieux in-
« formés, de la classe ouvrière. »

« C'est le grand reproche, le reproche his-
« torique et national, que l'on doit faire aux
« socialistes français. Si le patriotisme de
« quelques-uns d'entre eux a été incontestable,
« la foi patriotique profonde leur a souvent
« manquée. Ils ont transigé avec elle pour con-
« server une unité artificielle et une position
« politique. Par là, ils sont sortis du large sil-
« lage de la démocratie française et de la Con-
« vention. »

M. Capus, qui est porté à faire de la veine un principe de vie courante, l'étend à la vie nationale. Aide-toi, le ciel t'aidera, dit le proverbe. La veine ne vient qu'à celui qui sait la faire naître et en profiter. Il faut y croire, mais surtout ne négliger aucune des occasions de l'inviter. La fortune ne doit pas s'attendre sous l'orme, il faut aller au-devant d'elle, avec un

visage accueillant. Une fois qu'on la possède il ne faut commettre ni maladresse, ni imprudence, dans la crainte de la voir échapper à jamais. Notre veine militaire est revenue du jour où un homme autoritaire et habile a su changer la face des choses en notre faveur. Toute l'admiration de M. Capus va vers Clemenceau, et il a honte de sentir gronder contre cet homme certaines jalousies qui, traduites en menées coupables, auraient pu compromettre l'effort de la France au moment du triomphe.

Le Figaro a conservé une tenue toute particulière ; journal d'élite, il groupe autour du nom de Capus des vedettes, comme Polybe, Gignoux, Grison, Hanotaux, Grosclaude, etc.. Quelques mots sur ces deux derniers. L'ancien ministre des Affaires Etrangères, l'historien de Richelieu semble se trouver à l'aise dans l'imbroglie européen et mondial. Il connaît les chancelleries, il sait tirer les conclusions des faits les plus obscurs et nous inviter à l'espoir, pièces en mains. Les origines de la guerre furent par lui scrutées, les pourparlers qui en marqueront la fin permettront encore à sa sagacité de s'exercer.

Grosclaude, dans une cordialité de bon aloi, sur un ton de conversation entre amis bien choisis, un peu isolé, distant, parle. Le style est châtié, bien français, rappelant l'esprit fin et délié du XVIII^e siècle, sans philosophie gro-

gnonne, moqueur, cinglant ; il ne se laisse pas prendre aux airs doucereux de l'ennemi ; d'un coup de fine cravache sèchement donné il remet à sa place l'impudent. Lavez-vous d'abord les mains pleines de sang, pense-t-il, avant de les tendre... Mais, comme la clef de Barbe-Bleue, il est mal aisé d'en effacer les souillures. Il estime qu'il y a peu de sujets de conversations entre nous et les barbares d'Outre-Rhin ; et il s'amuse grandement du geste de Clemenceau envoyant, en guise de réponse diplomatique à Burian, un numéro de *L'Officiel* contenant son discours. Jadis, Dupuy et Cottonnet n'auraient pas trouvé mieux.

Grosclaude serait un peu comme ce poète du temps de Louis XIII, visitant un arrogant gentilhomme. Celui-ci ayant prétendu que ses vassaux n'oseraient jamais se couvrir ni s'asseoir devant lui. « Ah ça, s'écria la rimeur en enfonçant son chapeau sur sa tête et se calant dans un fauteuil, ils n'ont donc ni c... ni tête. » Car il y a chez Grosclaude mieux que des mots et des attitudes, une indépendance complète procédant de convictions profondes, traditionnelles et sûres. Rien ne l'en a fait démordre jamais. La guerre les a rendues plus fortes, et plus douces à la fois. Pour gens de son tempérament, la défaillance est une honte.

Mais nous tenons aussi à saluer sa perspicacité et à associer son nom à celui de nos jeunes

et glorieux alliés. Ne nous avait-il pas confié, il y a deux ans, la certitude qu'il avait de l'intervention américaine. Connaissant l'âme vibrante de ceux qu'il avait visités et étudiés sur place, il croyait à leur dévouement efficace et put en quelque sorte prophétiser leur venue à nos côtés.

HENRY BÉRENGER

L'Action, Paris-Midi.

~~Revue~~ ~~Octobre 1919.~~

Certains députés et sénateurs eurent pendant la guerre un rôle effacé ; d'autres attachèrent leur nom à de fâcheuses affaires, contribuant à quelque désaffection des Français pour le Parlement. Mais de belles figures ressortent sur ce tableau en grisaille. Sacrifiant leur ambition personnelle, par une sorte d'abnégation patriotique, des députés, des sénateurs qui auraient pu, grâce à leur influence et leur savoir, briguer quelque fauteuil ministériel, renoncèrent délibérément à cet espoir et consacrèrent, malgré tout, leur temps à servir le pays par tous les moyens à leur disposition.

Le sénateur Henry Bérenger est de ceux-là, nul mieux que lui n'a compris sa véritable tâche.

L'esprit ouvert, le cœur large, laborieux avec indépendance, le Sénateur de la Guadeloupe comprit que les honneurs créent des devoirs ;

il les remplit sans souci de son intérêt particulier, ayant seul en vue celui de la France. La Commission de l'armée connut son zèle et son souci d'organisation. Mais il n'oublie pas ses administrés de couleur : les voisins du journal *L'Action*, longtemps situé rue des Petits-Champs, connaissent bien ces figures d'ébène coiffées du képi horizon ou de la chéchia kaki. Les blessures glorieuses, que ces grands diables de nègres portent allègrement, rappellent les victorieux combats où se sont illustrés ces Français d'adoption. M. Henry Bérenger sait les secourir et les aider. Dans ses articles il exalte leur courage, comme celui des Gouraud ou des Mangin, chefs d'élite qui ont conduit à l'assaut ces héros bazanés. Il les cite à l'ordre de son journal, ou plutôt des journaux où il écrit principalement pendant la guerre, *Paris-Midi* et *L'Action*. Toutes les questions générales de la guerre l'ont également passionné. Il a dit ses espoirs, ses inquiétudes, réclamant des mesures d'énergie à l'intérieur, pour favoriser, avec la reprise du travail, la guerre économique, allant jusqu'à s'intéresser à l'apparente futilité du luxe de Paris, facteur puissant de notre force commerciale.

Il a prévu la guerre, prévu les problèmes qui se poseraient quand elle éclaterait, tant au point de vue militaire qu'international.

Son livre, *Les Résurrections italiennes*, date

de 1911 ; il y étudie le désagrègement possible de la triplice, il y montre l'effort que doivent poursuivre les peuples latins sortis d'une même civilisation, pour s'unir contre les barbares envahisseurs et accapareurs. Il a continué ce travail à travers les vicissitudes de la lutte, les intérêts italiens n'ont pas eu de plus intelligent et de plus chaud défenseur que lui.

Réclamant l'organisation et l'action, il ne craint pas de faire de violentes critiques à certaines fautes. Le ton qu'il emploie ne peut être taxé d'autoritarisme, il a la sévérité qui convient à un censeur voulant éviter des erreurs regrettables et briser à jamais la puissance allemande. Il affirme la responsabilité parlementaire. Les Représentants du Peuple, ayant reçu de leurs électeurs un mandat, se doivent de le remplir complètement, sans négligence et sans faiblesse.

Pendant cette guerre le rôle véritable du Parlement est le contrôle, meilleur moyen d'action dont il dispose par la force même des choses, mais contrôle raisonnable, sans ingérence directe, surtout sans malveillance, sans idée de parti.

Inutiles les Comités secrets, qui atteignent si mal leur but ; indispensables au contraire les Commissions qui font, au repos, une besogne sérieuse et réfléchie. Le Parlement doit être

un régulateur. La Presse en est un autre. M. Henry Bérenger est un parlementaire et un journaliste. Il se sert ainsi de deux puissants éléments pour aider à conduire la France dans sa voie victorieuse.

L'organisation est sa préoccupation constante : armement, censure, questions postales, ouvrières, problèmes posés par la naturalisation des étrangers, le blocus, la défense de Paris, nos buts de guerre (le Rhin d'abord), il passe tout en revue. Avec une grande autorité, avec une grande modération, il donne des indications précises et claires.

Fréquentant la ligne de feu, il connut les besoins de l'avant comme il a étudié ceux de l'arrière. Aussi est-il un des plus ardents défenseurs du ministère que préside le Premier Poilu de France, comme il fut, de son aveu même, le Premier des Flics.

M. Bérenger a prêché la patience et l'effort. « Attention aux frontières », s'écriait-il en décembre 1917, la moindre défaillance pouvant nous perdre. Seule la force agissante devait nous sauver. Elle nous sauve, grâce à la volonté de ce vieux parlementaire qui l'avait éguisée sans l'amoinrir dans des luttes politiques où il avait, au contraire, développé sa force et son initiative. Ainsi pense M. Henry Bérenger. Nous lui devons une belle place dans cette galerie d'écrivains et de journalistes. Ses

Heures de guerre, heures sombres ou heures glorieuses, seront un témoignage qui dira à l'avenir que le Parlement français descendant des Assemblées Nationales, tint une fois de plus sa place dans l'effort de la France victorieuse.

ALBERT MILHAUD

Paris-Midi.

Octobre 1918.

Le professeur Albert Milhaud appartient à cette race brillante d'universitaires auxquels nous devons quelques-uns des meilleurs journalistes de ce temps ; comme Gustave Téry, comme Gustave Hervé, il est de ceux qui considèrent que, pour exécuter chaque jour un article, pour guider le public et pour le bien renseigner, il n'est pas absolument nécessaire d'être tout-à-fait ignorant et de n'avoir que ce vernis superficiel, dont tant de publicistes paraissent satisfaits et qui constitue pour leur carrière — et pour leurs ambitions — un suffisant viatique.

M. Albert Milhaud est un écrivain lettré, d'une culture étendue. Très indépendant, sachant mal se plier à la rude discipline des groupes, des partis, voire des programmes, il n'a pas de plus grande ambition que celle de

dire ce qu'il pense et de penser sainement. Républicain fervent et passionné, il n'a rien d'un sectaire et son jacobinisme est infiniment libéral.

Depuis la guerre, au *Rappel* d'abord, à *Paris-Midi* ensuite où il vient de succéder comme *leader* à M. Henry Bérenger, il s'est spécialisé dans les questions de politique étrangère. *Où en sommes-nous ce matin* est quotidiennement dévoré par les déjeuneurs de tous les restaurants parisiens.

Ses articles clairvoyants, profonds, qu'on sent nourris de l'expérience de l'histoire et de la connaissance de l'esprit humain, sont si remarquables, que M. Albert Milhaud est, de tous les journalistes contemporains, un des plus cités et commentés par ses confrères.

Animé de l'esprit patriotique des Français de la Convention, n'ayant jamais, même dans les heures les plus sombres, désespéré de la victoire, il fut le promoteur de cette grande idée de la « Rive Gauche du Rhin », pour laquelle il n'a cessé de lutter avec une inlassable persévérance.

Il apporte à ses commentaires quotidiens des événements de la politique extérieure, un esprit réaliste qui n'est ni celui de la carrière, ni celui de l'école. Il se dit que tous les peuples, n'étant que des agglomérations d'hommes, sont poussés et animés par les mêmes sentiments

et les mêmes intérêts que les simples humains ; il sait que la vie se répète, que l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement et il lui suffit de regarder clairement dans le passé, pour comprendre les événements d'aujourd'hui et prévoir ceux de demain.

Cet historien est un philosophe et ce philosophe est un artiste. Son style est riche, souple, généreux ; une flamme ardente l'inspire et l'illumine. On sent chez M. Albert Milhaud une admirable foi et une rare conscience. Il est de ceux qui, par le talent comme par le caractère, honorent la profession.

LÉON CHAVENON

L'Information.

Novembre 1918.

La conception exacte des événements, le désir d'information vraie domine chez M. Léon Chavenon. Pas d'espoir prématuré et démesuré, pas de désirs pris pour des réalités, causes de déceptions amères et déprimantes. Des précisions, des faits, dont le public attend la révélation et dont il peut lui-même contrôler l'exactitude. Il écrit surtout pour les élites qui s'intéressent aux questions économiques, sociales et financières. De tendances politiques assez

peu accusées, il exprime librement sa volonté d'organisation qui se traduit souvent en d'après critiques.

Méthodes de travail industriel ou autre, établissement du crédit, sont ses sujets préférés. L'après-guerre préoccupe ce journaliste qui envisage l'avenir sans crainte comme sans optimisme ; il souhaite des réformes qu'il juge indispensables, mais il sait qu'il est difficile de résoudre rapidement toute la question sociale.

Du domaine économique, il passe facilement aux sujets militaires ; il sut, aux moments graves, envisager les périls sans pessimisme, de même il comprend, en présence de la victoire, le parti qu'on peut tirer d'elle. Les pillards et les voleurs devront rendre gorge ; c'est-à-dire restituer et réparer ; n'écoutons pas les fallacieuses paroles d'un ennemi sans scrupules, c'est là une idée souvent répétée par M. Chavenon.

M. Albert Thomas, en lui apportant son concours, est venu nuancer le journal. Spécialiste des problèmes d'armement, l'ancien ministre, tout en étudiant les questions sociales, ne craint pas d'exposer ses vues sur la politique étrangère.

Fidèle aux traditions de son fondateur Emile de Girardin, *La France*, dont le titre si simple

devait à lui seul être pendant la guerre tout un programme, n'a vu que la grandeur de notre beau pays. Les sages réflexions, les conseils modérés dont elle est remplie lui seront un nouveau titre de gloire. Qu'il suffise de citer ces mots écrits le 7 novembre 1918 au lendemain du discours du Président du Conseil.

« C'est dans l'ordre du triomphe que l'esclave
« rappelle au triomphateur qu'il est homme et
« qu'il vit parmi les hommes, mais franchement
« avec M. Clemenceau dont l'orgueil est cor-
« rigé par la plus anère des philosophies pes-
« simistes, cette précaution était bien super-
« flue. Il ne s'exagère pas son rôle qui a été
« cependant si considérable. Si aux pires mo-
« ments que nous avons vécus il n'a pas cédé
« au découragement, c'est que son âge le dis-
« pensait d'être « épargniste ». Il a joué la par-
« tie de la France comme la sienne propre dans
« le plus parfait désintéressement, et c'est par
« là qu'il nous a sauvés. Les récriminations,
« les injures des socialistes qui boudent la
« victoire, ne font que rehausser encore son
« immense prestige et l'incomparable gloire
« qui l'accompagne. »

Un journaliste comme M. Buré doit être classé parmi les bons écrivains de la guerre.

Il en est de même pour *La Petite République* qui sous la direction avisée de M. Mau-

rice Dejean perpétue bien les traditions nettement républicaines de son premier fondateur, d'il y a quarante ans, Léon Gambetta, dont le culte reste pieusement conservé par un cénacle d'amis qui se clairsème de jour en jour davantage.

EDMOND DU MESNIL

Le Rappel.

Octobre 1918.

M. Edmond du Mesnil, qui dirige *Le Rappel*, est l'enfant terrible du parti républicain. N'appartenant à aucune coterie, ne faisant partie d'aucune loge, ni d'aucune chapelle, indépendant, irrespectueux des puissances établies, il va, suivant son chemin en publiant chaque jour une prose malicieuse, narquoise, où il dit en plaisant les choses les plus sérieuses et où il donne la preuve que le patriotisme le plus ardent, l'amour le plus passionné de son pays peuvent se manifester par de la belle humeur et de la bonne grâce.

Quand vint la guerre, bien qu'il fût par son âge dégagé de toute obligation militaire, il suivit l'exemple des directeurs de *Gil Blas*, de *L'Autorité* et de *L'Aurore*; il ferma sa maison et partit s'engager. Chef de mission près de l'armée britannique, ayant les fonctions — et

presque l'uniforme — d'un général de division, il fit bravement son devoir sous les obus, ce qui lui valut la cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur.

Une réforme administrative le ramena à Paris. Il reprit sa plume. Avant la guerre, *Le Rappel* avait toujours bataillé pour toutes les questions de la défense nationale et notamment en faveur de la loi de trois ans ; pendant la guerre *Le Rappel*, journal radical, se fit le promoteur du programme dit de la Rive Gauche du Rhin.

Les journalistes de gauche trouvent M. du Mesnil trop réactionnaire, ceux de droite le jugent trop avancé. C'est le sort des esprits libres d'être en marge de tous les partis. Le seul pourtant auquel il puisse se rattacher sans inconvénient est celui des bons Français et des bons écrivains.

J. PERCHOT

Le Radical.

Octobre 1918.

On nous a conté qu'au sortir de l'École Normale Supérieure, M. J. Perchot, docteur ès-sciences, s'était tourné vers l'astronomie. Mais sans doute la contemplation des astres ne suffisait-elle pas à son activité : bientôt il renonçait à la carrière qui s'ouvrait pour lui à l'Ob-

servatoire, afin de se consacrer à l'industrie des travaux publics, vers laquelle l'attiraient d'importants intérêts. Plus tard, le journalisme le tenta... et la politique : en 1909, il prenait la direction du *Radical*, et peu après il entrait au Parlement.

Du jour de la déclaration de guerre, M. Perchot s'est rallié avec ferveur à l'Union Sacrée. Il a voulu que le journal dont il avait la direction, laissant de côté les mesquines querelles de partis, s'attachât avant tout à l'étude des questions qui intéressent la résistance morale et matérielle du pays, le développement de ses forces en vue de la victoire, son relèvement économique au lendemain de la paix. C'est dans cet esprit et avec cette constante préoccupation qu'ont été suivis et appréciés, dans *Le Radical*, les événements politiques des années de guerre depuis août 1914. A l'égard des gouvernements et des Ministres qui se sont succédé, nul parti-pris d'hostilité ni de complaisance, une critique impartiale qui décerne tour à tour, suivant le cas, le blâme ou l'approbation.

Tant comme journaliste que comme législateur, M. Perchot s'est spécialisé avec succès dans l'étude des questions économiques et financières. Connaissant à fond la théorie, mais ayant acquis par la pratique des affaires le sens des réalités, et de la relativité, il ne se laisse pas aller au dogmatisme et à l'intransigeance du

doctrinaire. Ce qui domine dans son labeur, c'est l'effort pour concilier les principes économiques avec les nécessités de l'évolution et du progrès social. Profondément convaincu de la supériorité de l'initiative privée, il reconnaît que dans certains cas, particulièrement en temps de guerre, son action serait insuffisante si elle n'était complétée ou modifiée par l'intervention de l'Etat, mais il veut que cette intervention soit contenue dans des limites raisonnables, et il lutte contre tout empiétement inutile, défenseur vigilant des deniers publics.

C'est à propos de la politique fiscale qu'il s'est mis en vedette, au moment où, au début de 1914, le Sénat discutait l'impôt sur le revenu. La pierre d'achoppement de la réforme était l'imposition des bénéfices commerciaux. M. Perchot esquissa les grandes lignes d'un système qui permettrait, sans obliger les commerçants à dévoiler le détail de leurs opérations, d'atteindre cette catégorie de revenus, en calculant le bénéfice probable d'après le chiffre d'affaires. Deux ans plus tard, lorsque la question revint devant le Sénat, il fut nommé Rapporteur de la Commission de l'impôt sur le revenu, et réussit à faire prévaloir sa thèse.

Clarté de conception, sûreté de raisonnement, basée sur l'étude objective des faits se retrouvent dans tous les rapports, discours, interpellations, articles de M. Perchot — et ils

sont nombreux. Aucune question touchant à l'économie nationale ne le laisse indifférent, qu'il s'agisse du budget, des impôts nouveaux, de l'organisation du crédit, du ravitaillement, du charbon, du régime minier, de la main-d'œuvre, de la marine marchande, de l'union économique des alliés, dont il a été l'un des plus ardents protagonistes, et toujours prêt à lutter par les paroles ou par la plume pour les idées qu'il croit justes, il les expose en un langage sobre, d'une concision parfois un peu sèche, avec une vivacité que tempère le sens de la mesure.

A cet astronome, à cet industriel, à ce législateur, à cet économiste, à ce journaliste, le hasard des événements réservait encore d'autres fonctions. Comme Membre-juge de la Haute-Cour, il fut, un jour, appelé à se prononcer dans un procès retentissant. Juge, il a estimé qu'il devait juger en son âme et conscience, sans considération de personnes et d'opinion politique ; d'où grand émoi chez certains membres du parti radical dont il est vice-président. Menacé d'exclusion, M. Perchot ne semble pas s'en porter plus mal ; devant cette tempête... qui s'apaisera, il peut, philosophiquement, n'ayant point oublié ses humanités, réciter le *suave mari magno*.....

GEORGES BERTHOULAT

La Liberté.

Octobre-Novembre 1918.

M. Georges Berthoulat est un journaliste — un vrai — non que ses articles soient toujours quotidiens, mais il possède les qualités de netteté, de mordant qui sont l'apanage des écrivains de la presse journalière. Il faut reconnaître à ses « leaders » vespéraux une autorité certaine ; ils s'adressent à ce qu'il y a de meilleur dans ses lecteurs : le cœur et la raison. Gros bon sens, non, mieux, incisive clarté dans l'exposition, pensée nette, réflexion saine. Dès le début des hostilités, M. Berthoulat se montra farouchement Français, pas d'optimisme criard, pas de fausses exhortations, mais un certain ton qui donne confiance, quelque chose de paternel, jusque dans sa blâmeuse sévérité.

Georges, comme notre Premier, directeur de *La Liberté*, comme M. Clemenceau le fut de *L'Homme Libre*, M. Berthoulat sait lui aussi manier la plume comme une épée, et piquer en pleine poitrine les ennemis de la France. Il ne

faudrait pas établir un parallèle entre ces deux hommes, il risquerait d'être inexact, plein de dissemblances, mais tous deux sont Français et à fonds. Alors ! M. Berthoulat n'a rien du tigre ; on pourrait plutôt lui donner le dogue comme attribut. Brusque, parfois brutal, il ne redoute pas le mot juste qu'il lance droit, sans crainte, comme sans arrière-pensée. Jamais de méchanceté, car il est bon, sans fausse bonhomie ; mais polémiste ardent, il emporte souvent le morceau comme ces bons chiens de garde, que nous aimons.

Sa franchise est sans bornes, et il n'admet pas les compromissions. Certes il redoute la puissance militaire allemande, mais il craint davantage la fausseté, les insidieuses campagnes sur le moral de notre pays. Il a confiance dans les soldats, qui eux, sauront se battre jusqu'au bout, même si ce bout, comme « tipperary », est encore lointain. Mais les civils, c'est autre chose ; leur dépression est à redouter et c'est là qu'intervient le rôle du rédacteur du journal, dont le premier devoir est de maintenir l'étiage moral à un niveau élevé. A aucun moment il ne faut laisser capituler ceux de l'arrière devant des misérables qui sont un danger national.

L'ennemi le plus à craindre, car c'est celui qui se cache le mieux, c'est l'ennemi de l'intérieur.

« Taisez-vous, méfiez-vous... », a dit M. Mille-

rand, et M. Berthoulat répète après lui : « Les oreilles ennemies vous écoutent. » Il s'indigne contre les fuites politiques et parlementaires. A quoi servent ces parlottes où tout se dit, se redit, se colporte : les mauvaises nouvelles surtout.

Conjointement, il ne peut admettre le souterrain travail de certains Français, qui, sans avoir été peut-être jusqu'à tramer la trahison, se sont par des amitiés coupables, par des compromissions sans nombre, par des propos inconsidérés faits les tristes collaborateurs de nos ennemis, véhicules conscients et inconscients de leur poison, de leur venin.

A la manière des grands justiciers de la Révolution, il les tient pour coupables, l'imprudence devant l'ennemi valant le crime. La guerre est sans merci, et celui qui n'aura pas remporté la définitive victoire devra s'avouer vaincu. La grandeur d'âme française nous donne droit à la victoire, mais il faut faire valoir son droit sans hésitation et sans défaillance.

Donc, pas de désaccord à l'intérieur, les vrais patriotes ont su accepter l'union sacrée, tous doivent en faire autant, et M. Berthoulat ne peut admettre que des Français, qu'il regarde comme indignes de ce nom, puissent se faire un titre de gloire en manquant au pacte tacite fait devant l'autel de la Patrie. C'est par l'impression faite sur nos ennemis mêmes par cer-

taines opinions que notre jugement s'éclaire.

« Les radios de propagande allemande, dits
 « de Nauen (ce célèbre poste de télégraphie
 « sans fil auquel on ne peut comparer que notre
 « Tour Eiffel), sont parfois intéressants à ana-
 « lyser, non point par l'exactitude des rensei-
 « gnements y contenus, tous étant camouflés,
 « mais parce que les Boches y dévoilent leurs
 « désirs. Ainsi, quand Nauen présente à sa
 « manière tel ou tel fait de notre politique in-
 « térieure, il nous apprend par là quelle est
 « l'orientation rêvée en Allemagne pour nos
 « affaires, c'est-à-dire qu'il convient de ne pas
 « leur donner. »

« Il signale avec complaisance, dans le radio
 « du 23 septembre, *la position prise par un*
 « *groupe d'importants journaux français pour*
 « *combattre en commun la censure et la calom-*
 « *nie. Cette attitude de la presse française est*
 « *caractéristique de la politique intérieure fran-*
 « *çaise.* L'attitude dont on parle ainsi se ré-
 « fère à un manifeste publié par quelques con-
 « frères d'extrême-gauche, desquels on peut
 « dire assurément, sans les désobliger, qu'ils
 « sont très loin de former la majorité de la
 « presse de ce pays. Et même on est très per-
 « suadé ici que quelques-uns d'entre-eux, qui
 « ne sont pas bolcheviks, seront plutôt marris
 « d'avoir réjoui Nauen... »

Cette attitude est en effet inadmissible. Que

la Haute Cour rende un arrêt contre celui qui a lui-même choisi cette juridiction, et voilà le Parti (avec un grand P) en émoi : pour un peu on rééditerait la formule célèbre : « Périssent la France plutôt qu'un principe ». Au diable tous les principes du monde quand la France est en jeu. Jamais le *primum vivere* n'a valu avec autant de force. Notre auteur craint par-dessus toutes les « fausses colombes boches et leurs dupes » ; il n'a pas confiance dans leurs travaux d'approche pacifique, ni dans ceux qui en sont les défenseurs.

Timeo Danaos.....

Et il écrit avec le socialiste américain Gompers : « Tous debout, contre les empires allemands, où les socialistes sont les complices des empereurs de proie et de tyrannie », et avec Wilson : « Je n'ai aucune objection contre le sentiment des pacifistes, je n'ai d'objection que contre leur stupidité ». Peut-on lui donner tort, dans son refus de présenter comme exemple au pays, aux enfants des jeunes générations, à tout l'avenir, des citoyens suffisamment malhonnêtes ou inintelligents pour s'être compromis dans de sales affaires ? Et au moment où « les Grands Jours commencent »... « Quels peuples, quelle démocratie, quels socialistes même ne se rallieraient à ces buts communs de l'humanité, à moins, ce mot si

« grave est encore du Président Wilson, de les
« vouloir trahir ! »

Car on trahit en étant lâche, en étant incomplet, malhabile, indifférent.

Dans le *Bilan de vingt mois*, M. Berthoulat expose toute sa pensée à l'approche de la victoire.

« Quel forgeron que notre Foch. Comme
« cette haute intelligence de soldat et la claire
« et forte vision de Clemenceau ont formé un
« superbe alliage au profit des Alliés associés
« tous dans la même gloire ! Aussi, la certitude
« invincible soulève-t-elle tous les peuples de
« la Croisade. Parmi chacun d'eux, il n'est
« qu'une toute petite minorité qui se tienne à
« l'écart de la fédération mondiale des grandes
« espérances. Ce sont ceux qui craignent que
« la victoire de leur pays soit trop belle et trop
« profitable. Car trop de gloire et de prospérité
« tueraient la lutte des classes. Ceux de chez
« nous qui sont atteints de cette vilaine mala-
« die mentale, se sont réunis hier et M. Lou-
« guet — non plus Quart-de-Boche, mais Tout-
« Boche — l'emporte enfin. Négligable disso-
« nance dans l'immense concert national....

« La France, qui sent ses nobles blessures
« pansées par le dictame divin de la Victoire,
« n'a plus d'oreilles pour ces relaps de la pire
« hérésie, celle qui se dresse contre la patrie.
« Elle sait ceux qui l'ont bien ou mal servie. »

Etre pessimiste à certains moments de défaillance générale peut être excusable, mais manquer d'élan, d'optimisme au moment où la victoire claironne à nos oreilles est une faute impardonnable.

« Renoncer à la Victoire, alors qu'après tant
« d'âpres luttes nous la tenons enfin ; dire que
« la fédération socialiste de la Seine s'est ral-
« liée à une telle formule encore plus stupide
« qu'odieuse : n'est-ce pas le pot-au-feu sans
« viande, la fortune sans argent, la vie sans la
« santé ? »

Mais la punition vient d'elle-même à ceux qui ont conçu et essayé de propager de semblables hérésies, le désaccord est né parmi ces douteurs professionnels, la lutte se fait plus âpre entre minoritaires et majoritaires, les uns essayant de supplanter les autres.

« Eternelle histoire des opportunistes de la
« démagogie : voilà donc nos Kérénsky sup-
« plantés par nos Lénine... C'était couru. Ce
« qui reste du parti unifié prend désormais
« pour modèle et pour but cette chose innom-
« mable, mixture chaotique de vénalité et de
« terrorisme, d'imbécillité et de stupre qu'est
« devenue la Révolution russe...

« Prétendre que sur le chemin de la paix
« sans victoire, le parti Longuet représente les
« ouvriers français, c'est les insulter... C'est
« aussi, et par un contre-coup heureux, les pro-

« voquer à un divorce nécessaire, dont la con-
« séquence doit être la création d'un socialisme
« national qui ne sera, lui, ni traître, ni insensé.
« Mais à quoi bon insister ? On ne contemple
« pas longtemps un panier de crabes.... »

M. Berthoulat s'élève contre la veulerie de certains chefs politiques venant déclarer, par exemple, à la tribune, que nos armées sont incapables de prendre l'offensive, déclaration qui nous valut de si terribles lendemains. Ce n'est pas par un faux humanitarisme, que l'on écourte la guerre, c'est la force bien comprise, bien dirigée, mais sans défaillance qui, en hâtant la victoire, économise nécessairement les précieuses vies humaines.

« Il fallait la magnifique énergie de Clemen-
« ceau, appliquée farouchement à l'intérieur
« comme à l'extérieur, pour tout réparer. La
« Foi et la Volonté étaient enfin au pouvoir.
« Depuis Charles VII, la France n'avait pas
« connu de plus grands périls. Jamais non plus
« depuis sa face nouvelle, et grâce à son vieux
« Chef, elle ne sera mieû apparue au Monde
« comme l'Eternel porte-flambeau, encore san-
« glant mais sublime, de la plus grande huma-
« nité. » M. Berthoulat regarde ce vieillard viril
qui dans sa soixante dix-huitième année a trouvé la force d'organiser non seulement la résistance à l'ennemi, mais la victoire, comme un descendant direct des grands Républicains de

jadis. Il lui redonne l'épique surnom popularisé par la chanson et illustré par le grand Carnot : *Le Père de la Victoire*.

Paulus l'a chanté à l'Eldorado il y a vingt ans :

Quand je vois nos soldats
 Passer joyeux, musique en tête
 Ah !
 Je dis, marquant le pas,
 Comme jadis, la France est prête ;
 Comme autrefois,
 Soldats, je revois
 Carnot décrétant la victoire.
 Marchez à la gloire,
 Mes chers enfants,
 Revenez triomphants.

Ce qu'il y a de mousquetaire dans M. Berthoulat frémit à ce vent, qui, parti du « terrain même illustré déjà par les grenadiers de Sambre et Meuse », souffle de nouveau la *Marseillaise* française aux quatre coins du monde.

Dans cette tâche laborieuse d'écrivain, il a pu se reposer parfois sur d'éminents collaborateurs. Le lieutenant-colonel Rousset donnait la note technique ; mais dans le même sens d'assainissement national, nul mieux que M. Louis Latapie n'a réussi à le suppléer.

Saluons ici ce vrai professionnel dont la guerre a si profondément meurtri le cœur de père. Il a le droit de s'étonner que des Français puissent

soutenir la cause des bolchéviks russes et n'hésite pas à les appeler « nos boches », à montrer la tâche funeste qu'ils ont essayé d'accomplir dans notre sein. En vain ! puisque la France se dresse glorieuse et que nous assistons à « la fin d'un Rêve », le Rêve allemand, « Comparons », s'écrit-il. C'est que de la comparaison naît tout notre orgueil de pouvoir dire que c'est la volonté qui a eu raison de la force brutale.

« Nous n'allons pas ici répondre une centième « fois aux allégations du Kaiser sur les res-
« ponsabilités et sur les atrocités de la guerre.
« Tout a été dit. Il n'est plus un homme libre
« dans le monde qui n'ait là-dessus sa convic-
« tion faite. Il n'est pas de paroles écrites ou
« parlées qui puissent détruire ces responsa-
« bilités ni faire oublier ces crimes. Cela est
« dans l'histoire à jamais.

« Et déjà vient l'heure de la Justice.

« Oui, la Justice déjà se révèle dans l'humi-
« lité bélante de ce discours. Et nous sentons
« déjà le goût de la revanche au spectacle de
« cet empereur tremblant pour sa couronne et
« balbutiant des excuses devant son peuple en
« méfiance. »

C'est du bon Latapie ; dans la plupart de ses articles brille la flamme du méridional pur-sang français.

LÉON BAILBY

L'Intransigeant.

Octobre 1918.

A la même heure où paraissent les articles de M. Berthoulat dans *La Liberté*, M. Bailby fait imprimer les siens.

Ce sont positivement et précisément des *Notes de Guerre* que les articles quotidiens de M. Léon Bailby, ainsi qu'il les intitule lui-même.

Au jour le jour, il y étudie prestement les événements, les faits ; voyant juste, il écrit net.

Dès le début des hostilités, esprit clairvoyant, il indiqua le chemin à suivre, l'organisation à créer, les organisations à modifier. Admirateur passionné de l'action, lui aussi, ennemi de tout ce qui est faiblesse et manque de décision, il indique avec un grand souci d'équité et d'union sacrée les défauts de l'administration, empêchant par des retards souvent enfantins, par d'inutiles paperasseries, la réussite d'entreprises vitales.

Notre armement sur lequel il n'a pas de connaissances techniques complètes lui ayant sem-

blé insuffisant, il le dit, préconisant certaines compétences jusque-là négligées. Comme tous les Français, l'aviation le passionne, et il insiste, avec raison, sur l'utilité de l'accroître tous les jours. Que d'impédimenta variés ont rencontrés les inventeurs les plus divers. Certes, la guerre devait faire germer en des cerveaux mal équilibrés des conceptions bizarres, inutilisables, mais il aurait dû exister un contrôle sûr, capable de vérifier, à l'étude, l'efficacité de ces propositions. Le rejet pur et simple sans examen est une faute, ou peut en être une.

M. Léon Bailby agite, sans souci des mécontentements, la question parlementaire dans laquelle il voit une partie du mal. Suivant lui, le rôle du Parlement de guerre, qui aurait pu être grand, n'a été que médiocre. Ce grand réservoir d'énergie n'a pas accompli sa tâche, il s'est lui-même réduit à des besognes mesquines, inutiles souvent, parfois même nuisibles. La critique de M. Bailby est d'ailleurs toute pleine de modération. S'il blâme le Parlement, il n'est pas pour cela anti-parlementaire. Il est républicain traditionnel et admire les grands jours de la Révolution. Il est un des premiers à avoir adopté la pensée de Lazare Carnot, disant qu'il fallait faire la guerre absolue ou rentrer chez soi.

Les hésitations des premières années de guerre nous ont été funestes. M. Bailby l'a dit

et répété. Les Allemands eurent d'autant plus confiance dans leur force que nous leur donnions matière, par une crainte apparente à exacerber leur cruelle arrogance.

Nos prisonniers étaient maltraités, que faisons-nous pour faire respecter les accords auxquels nous nous soumettions de bonne grâce ? Promesses bilatérales, unilatéralement tenues. Peut-être M. Bailby excusera-t-il ce style un peu basochien qu'il doit connaître lui-même. Il réclame des représailles, la censure l'arrête, il s'en étonne. Le sort de ces infortunés détenus le révolte, mais ne lui fait pas oublier les dangers du front, les difficultés de l'arrière. Ce délicat se préoccupe de tous les modestes. Soldats, auxiliaires, évacués et rapatriés, femmes et enfants occupent sa sollicitude.

Il pense aux difficultés de la vie, à la vie chère. On l'a blagué, dans des revues de fin d'année, pour sa Marmite Norvégienne et ses démonstrations publiques et pratiques, on a eu tort, car il a rendu service en préconisant un mode économique de cuisson. Les petites recettes de *L'Intransigeant*, n'ont-elles point été le point de départ d'une littérature de cuisine spéciale adaptée aux exigences de la vie nouvelle créée par la guerre ?

Ce qu'il faut voir dans tous ses articles variés, vivants, tous dissemblables, c'est qu'ils émanent d'une même directive, le souci d'une organisa-

tion active et efficace. Nous l'avons dit, M. Léon Bailby préconise l'action, la guerre est une action perpétuelle à laquelle il faut songer nuit et jour dans les plus grands comme dans les plus infimes détails. Un instant de repos dans cette volonté pourrait amener la défaillance décisive. Quelle est donc cette marquise du XVIII^e siècle qui, usée par l'âge, vivait encore par la volonté même de vivre, son dernier jour arriva pourtant et l'on prétendit que c'était un oubli qui avait causé son trépas.

L'admiration de M. Léon Bailby alla donc tout naturellement à l'organisation anglaise qui réussit, d'une poignée d'hommes, à lever une armée. Et parallèlement, il conçut une sorte de respect pour l'effort américain. Ses articles sont pleins d'allusions à ces méthodes nouvelles, qui laissent derrière elles celles que nous employons. Mais son amour demeure intact pour la France glorieuse « dont le sacrifice initial, atroce, a permis au monde de se
« lever pour nous assister et pour venir à bout
« du monstre. Ce n'est en rien diminuer le
« mérite et l'admirable dévouement de nos
« fidèles alliés que de se rappeler le début de
« cette guerre, la France envahie, l'inquiétude
« des premiers mois, le fabuleux effort imposé
« au cœur des chefs, au bras des combattants.
« Il fallait jeter alors contre l'invasion un sol-
« dat sacrifié d'avance. La France a été ce sol-

« dat-là. Nos amis sont les premiers à lui
« rendre hommage. Nous pouvons nous joindre
« à eux. Il n'y a là qu'un acte de simple justice
« qui est bien dû au soldat de France. »

Tous les efforts enfin coordonnés ont eu raison de la brutalité germanique. Le commandement unique que M. Bailby, comme tant d'autres, avait réclamé, a sauvé la France. Le drapeau de la victoire, qui peu à peu s'était détaché de sa hampe, flotte maintenant largement étendu et claque au vent.

L'allégresse et la joie ont remplacé la tristesse. Mais trop longtemps la France a souffert, il lui faut une revanche complète, son esprit d'humanité ne doit pas la dominer, en faire ce que M. Berthoulat appelle une « poire glorieuse », c'est ce qu'exprime le Directeur de *L'Intransigeant* en ces termes : « Nous aurons
« à nous prémunir en ces heures décisives,
« contre les faiblesses de notre cœur. La vic-
« toire nous rendra trop séduisant le pardon
« des injures et nous pourrions en oublier de
« venger nos morts et de nous garantir contre
« la rancune éternelle que la brute allemande
« conservera de son écrasement. Le piège est
« là. Il n'est que là. Par bonheur M. Clemen-
« ceau n'est pas, là-dessus, d'un autre avis que
« la majorité des Français qui l'acclament et
« font confiance à sa fermeté. »

C'est qu'en effet l'unanimité, ou presque, s'est

faite autour de ce nom, M. Bailby oublie les critiques qu'il a pu adresser au gouvernement pour ne plus voir que l'effort admirable que couronne le succès.

Ainsi, successeur d'Henri Rochefort à la direction de *L'Intransigeant*, à la tête duquel le grand journaliste garda sa place presque jusqu'à sa mort, M. Léon Bailby n'est pas écrasé par ce souvenir, et son rôle fut peut-être aussi important, avec des procédés différents, que celui du grand journaliste républicain qui, pendant plus de trente années, connut la ferveur du public après la proscription et l'exil.

Deux journaux du soir qui paraissent quelques instants après *L'Heure*, premier quotidien de l'après-midi au point de vue chronologique, *La Patrie*, et *La Presse* sous une forme populaire à larges manchettes et à gros titres, font en quelque sorte sauter aux yeux les bonnes nouvelles. M. Emile Massard, qui préside aux destinées de ces deux feuilles par une louable idée d'économie, voulut que l'une d'elle au moins restât le journal à un sou. Il réduisit son format jusqu'à l'exiguïté et *La Patrie* devint le plus petit journal de guerre, malgré le titre qui le faisait si grand et si glorieux.

GUSTAVE HERVÉ

*La Victoire.**Octobre 1918.*

Nous prononçons à propos de *L'Intransigeant* le nom de Rochefort. Peut-être serait-il plus exact d'en parler au sujet de M. Gustave Hervé. Non pour comparer ces deux écrivains, mais pour situer M. Gustave Hervé dans la catégorie de ces journalistes dont l'originalité brutale et populaire est le plus sûr moyen de réussite.

Il est évidemment difficile de rattacher à un genre connu les articles journaliers de M. Gustave Hervé.

Il se classe tout à fait à part parmi ses confrères.

Déjà, avant la guerre, il y avait quelque chose d'irrégulier dans ce professeur qui était devenu, d'un seul coup, d'un seul mot, l'antimilitariste-type pour la plupart de ses contemporains.

On attendait le directeur de *La Guerre Sociale*, à l'entrée de la Guerre tout court ; on voulait voir ce qu'allait dire celui qui avait insulté les trois couleurs. Au premier article, au premier mot même de cet article, ce fut de la stupeur, de l'étonnement, du sourire : M. Hervé était devenu patriote, une seule nuit avait suffi pour lui rendre l'amour du drapeau qu'il avait profané.

Il est vrai que celui qu'il détestait ainsi était celui de Wagram, et qu'il avait toujours voulu excepter celui de Valmy.

Eh bien ! c'était celui de Valmy ressuscité entre les mains de ceux qui volaient à la défense des frontières menacées, que M. Hervé allait honorer, auquel il allait porter ses hommages, pareil à ces mauvaises têtes, à ces cerveaux brûlés qu'un mot, qu'un geste fait glorieux, et même victorieux.

L'appel du clairon d'alarme venait de faire vibrer en lui ce sentiment endormi, et non pas mort, du patriotisme qui ne voit que la France à défendre, le sol à sauver de la ruine et de la honte. Il faut lire, pour bien comprendre ce sentiment, la déposition de M. Hervé au procès Malvy, le 30 juillet 1918. Toute sa biographie, tout son rôle d'internationaliste militant que la guerre a guéri, y est décrit sans omission. Et, en somme, c'est une profession de foi patriotique qu'il est venu, publiquement et oralement, donner à la barre même du tribunal politique et judiciaire qui siégeait pour juger un ministre.

Le talent d'écrivain de M. Gustave Hervé est incontestable, mais il est essentiellement personnel. M. Hervé parle à son lecteur. De Mun fut un orateur d'une tenue impeccable, M. Hervé converse sur un ton un peu vulgaire, un peu commun.

M. Hervé est Parisien dans l'acception gavroche du mot ; il fait de l'esprit ; d'un mot il colle son interlocuteur, mot juste, d'ailleurs, presque toujours.

Moins juste, moins réfléchi est souvent sa pensée. Il est vrai que journaliste, complètement, Hervé sort son papier au moment où la nouvelle lui arrive ; il écrit alors sans réfléchir, sans rien préméditer ; il vous donne la nouveauté toute fraîche et la réflexion qu'elle lui suggère, telle qu'elle est venue.

Interrompant son article pour constater : « Tiens les gothas », puis continuant sans se préoccuper du reste et terminant son papier quand sonne la Breloque.

D'ailleurs, il a un grand talent pour pallier et masquer les mauvaises nouvelles, pour les entourer de phrases bon enfant qui laissent entrevoir, mais sous son jour le plus favorable, le cataclysme qui se prépare. Il annonce l'événement qui pourrait arriver et surtout il le laisse prévoir à son lecteur, il insiste sur ses conséquences, puis immédiatement montre la forme heureuse que pourrait, au contraire, prendre le problème. Ce procédé de douche écossaise est assez singulier et tout à fait personnel à M. Gustave Hervé.

Et ainsi, il aborde toutes les questions, les plus ardues, les plus sérieuses, comme les plus bouffonnes, de son ton bon enfant de collégien

mal élevé, mais qui sait beaucoup ; il parle à tort et à travers, et en fin de compte, on s'aperçoit qu'il a tout de même raison, avec un gros bon sens bourgeois qui s'accorde assez bien, par un paradoxe étrange, avec ses idées profondément socialistes. Parfois, il consent même à reprendre le ton doctrinal de l'ancien professeur, à propos d'événements solennels : pour la mort de Jaurès, pour celle du comte de Mun.

On ne peut pas en vouloir à M. Gustave Hervé, il est vraiment si *bon garçon*, si familier ; il parle de tout ce qui le touche, de son frère l'officier, de sa mère à laquelle il écrit presque une lettre ouverte aux premiers mois de la guerre.

« Quelle est la maman, quelle est l'épouse
« qui, en ce moment où se joue la vie de la
« France, n'est pas prête à accepter le suprême
« sacrifice ? Crois-tu, maman, que les hommes
« qui meurent en un tel jour meurent réelle-
« ment ? Crois-tu que ceux qui meurent pour
« un grand idéal ne vivent pas éternellement ?
« Toi qui as vu la dernière guerre, ne sais-tu
« pas que ceux des nôtres qui sont tombés, il
« y a quarante-quatre ans, sont parmi nous au-
« jourd'hui vivants, plus vivants que jamais et
« qu'ils assistent triomphants à la revanche du
« droit éternel ? »

Et c'est presque sur le même ton qu'il parle

aux socialistes allemands, familièrement, mais avec un petit ton badin et moqueur... « Vous
« demandez à Sembat, mon cher ennemi, vous
« demandez au parti socialiste de France de
« mettre fin au conflit actuel, de lui trouver
« une solution qui serait un bonheur pour la
« France et pour l'humanité. Cette solution,
« nous l'avons, mon frère, en Saint-Paul Marx :
« 1° Nous démolissons l'armée prussienne
« et nous la pourchassons jusqu'à Berlin.

2° Nous vous disons après ce coup de balai
hygiénique :

« Chers frères et amis, quand vous avez dé-
« moli l'armée de Napoléon III, il y a quarante-
« trois ans, à Sedan, vous savez ce que nous
« avons fait : nous avons pris entre le pouce et
« l'index le régime qui nous avait conduits à
« la catastrophe et nous avons proclamé la Ré-
« publique. Vous voulez une solution qui fasse
« le bonheur de la France et de l'Humanité, d'ac-
« cord ! Embrassons-nous, vive la République ;
« mon cher Haase, que pensent les 4 mil-
« lions 1/2 de socialistes allemands de notre so-
« lution ? » Voilà ce qu'il disait en octobre 1914
et ce qu'il redit encore quatre ans après.

Ainsi, blaguant, tapant sur le ventre de tout
le monde, amuseur, mais sérieux tout de même,
M. Hervé séduit et enchante. Il s'est acquis,
pendant la guerre, une popularité ~~sans borne~~.
L'ancienne *Guerre Sociale*, devenue *La Victoire*

est dans toutes les mains, et le bourgeois conservateur n'a pas peur de se montrer en public avec un journal aussi français. Le bon sens de M. Hervé plaît à ces gens de sens rassis ; certains lecteurs s'amuse de voir défendre, par l'ancien internationaliste, des idées d'un patriotisme sans mélange. Sur ce sujet il est devenu intraitable. Les critiques qu'il adresse à ceux de ses anciens compagnons de lutte dont le « pacifisme bêlant » lui déplait, sont souvent violentes. Ceux-ci trouvent qu'il est allé un peu loin. Et, un beau matin, il se réveille honni par ceux avec lesquels il mena jadis de *bons combats* dans *La Guerre Sociale*. Excommunié, telle est la nouvelle situation de M. Gustave Hervé.

« Je suis excommunié par l'église socialiste.,
« Je ne ferai pas appel de cette sentence... Je
« leur dois, à mes anciennes ouailles cette der-
« nière leçon de dignité morale. J'attendrai
« qu'un parti socialiste national se constitue,
« épuré de toutes les dangereuses niaiseries
« de notre évangile d'avant guerre, pour re-
« prendre ma place dans un parti, à moins que
« je ne me contente de défendre par la parole,
« et par la plume, le bloc national qui, à la Paix,
« se constituera entre tous les honnêtes gens
« de tous les anciens partis, pour refaire la
« France épuisée, et lui redonner le rang qu'elle
« avait perdu à la tête des grandes nations dé-
« mocratiques. »

Ce bloc, il l'a déjà reconstitué en partie en associant sa voix à celle de ceux qui admirent sans réserve les merveilleuses victoires de la France, et, qui, sans souci de leurs idées sociales, réclament avant tout le triomphe et bénissent le nom de Foch, le plus grand des pacifistes.

M. Hervé a beaucoup changé, mais il ne faudrait pas croire qu'il est converti aux idées bourgeoises. S'il n'autorise pas ses anciens compagnons de lutte à mal parler des choses touchant à la défense nationale, il ne peut tout de même se défendre de souvenirs émus à leur endroit. Ainsi blâmant l'un, blâmant l'autre un peu à mi-chemin entre les uns et les autres, M. Hervé se prépare de mauvais jours après la guerre. Les modérés qui ont suivi sa campagne ne l'auront pas avec eux, les socialistes n'en veulent plus dans leur parti. Après tout, M. Hervé gagne peut-être à ne tenir à aucun groupe et son autorité restera la même sur ses lecteurs.

GUSTAVE TÉRY

L'Œuvre.

Octobre 1918.

Comme beaucoup de journalistes, M. Gustave Téry vient de l'Université. Comme M. Gustave Hervé, il a pris le chemin des écoliers, pour arriver comme lui à diriger un grand quotidien. Là se bornera la comparaison car, s'il est relativement facile de connaître M. Gustave Hervé, il est certainement moins aisé de pénétrer M. Gustave Téry.

L'Œuvre hebdomadaire ayant cessé de paraître au seuil de la guerre, l'écrivain était passé au *Journal* où *Les jours se suivent...*, chroniques railleuses et mordantes égratignant d'une plume acérée le pouvoir et les pouvoirs, dévoilaient chaque matin les mille défauts de notre organisation, de notre administration.

Mais, préférant voler de ses propres ailes, il quitta la rue Richelieu et créa de nouveau une *Œuvre*, cette fois quotidienne. Il sut mettre sur pied un organe d'une véritable nouveauté, d'un type original et qui ne manqua pas d'attirer rapi.

dement les lecteurs. Groupant autour de lui des compétences, professeurs au collège de France, députés, économistes, il laissa écrire ces collaborateurs sur des sujets qu'ils connaissaient à fond et sur lesquels ils étaient pleinement renseignés.

M. Gustave Téry signe chaque matin, ou à peu près, des articles généralement courts, empreints d'un désabusement et d'un scepticisme tout particulier. Très lettré, très fin, mais ondoyant et divers, il est parfois difficile à suivre dans sa gymnastique intellectuelle. Ses campagnes sont nombreuses, lancées d'une main vive, d'une plume preste et malicieuse. Un certain nombre d'articles se succèdent sur le même sujet, puis vient le silence, on attend la suite mais en vain. On trouve difficilement une conclusion à ses campagnes et il y a peu d'exemples qu'elles aient abouti à un véritable résultat. Mais quelles sont donc les idées directrices de M. Gustave Téry, quelles sont ses opinions politiques et confessionnelles ? Est-il pour M. Caillaux que *L'Œuvre* hebdomadaire vilipendait jadis et pour lequel *L'Œuvre* quotidienne semble témoigner quelque indulgence ? Est-il pour l'arrêt de la Haute Cour condamnant M. Malvy, ou désapprouve-t-il cette décision de justice ? Mystère. Est-il des amis de M. Clemenceau ou parmi ses adversaires ? Autre mystère.

Toujours il a raillé ou critiqué la censure,

l'impitoyable fée carabosse, aux vacillants ciseaux, mais pourquoi a-t-il signé contre elle le Manifeste de la Presse Démocratique en compagnie du *Populaire*, de *La Bataille*, de *La Vérité*, du *Journal du Peuple*, au moment où dame Anasthasie s'est montrée plus clémente, et plus tolérante.

Sa souplesse, son habileté se traduisent par des articles dans le genre de ceux que lui inspirent le fameux envoi de *L'Officiel* par Clemenceau au comte Czernin. Le ton de raillerie, de persiflage, garde quelque amertume. Préférerait-il certaines solutions un peu faibles et craint-il la fermeté de l'énergie. Moins l'élocution et la longueur, il a quelque chose de l'avocat ; il retourne merveilleusement les arguments ; quand on l'a lu, on ne peut manquer d'accepter sa fine dialectique, de lui donner raison, mais... sans savoir exactement sur quoi. Il joue sur les mots et avec les mots « Porte paroles de l'Entente, « le Président Wilson n'a pas *proposé* à nos « ennemis des conditions de paix, il les *pose*, il « les *impose* ». M. Gustave Téry s'amuse de ces rapprochements ; c'est bien, lorsqu'il ne s'agit que des mots ; n'y a-t-il pas quelque gravité à le faire quand il s'agit d'idées ?

Pessimiste ? Non. — L'esprit un peu chagrin seulement ; une foi à la saint Thomas, tel se présente M. Gustave Téry. Apparenté à Voltaire, esprit critique, il doute et ne veut pas

avoir l'air d'un dupe. Son scepticisme arrive pourtant à l'empêcher de voir absolument juste. Ce qu'il craint par-dessus tout, c'est l'emballément, l'esprit grégaire. Comme chez Voltaire, et comme chez les femmes, il y a quelque chose d'instable chez M. Gustave Téry, qui plaît aux uns, et gêne les autres.

Certains sujets pourtant semblent lui tenir à cœur qui ont fait d'ailleurs en grande partie le succès de son journal. La situation des humbles, des modestes l'intéresse et il leur consacre volontiers des articles entiers. Cheminots, employés du Métro, de la couture, des grands magasins trouvent en lui un protecteur avisé. Pour lui, pour ses confrères il se préoccupe de la crise du papier, de la réduction du format des journaux qu'il est un des premiers à adopter, de l'augmentation du prix des quotidiens. Il essaye de trouver le moyen de diminuer les bouillons.

Puis M. Gustave Téry est un débusqueur ; il ne peut souffrir ceux qui se sont installés dans la guerre, il n'y a pas que dans l'armée qu'il découvre des embusqués, il y en a aussi dans les affaires, dans la finance. Les nouveaux riches lui sont peu sympathiques ; il met d'ailleurs certaine justice à reconnaître que l'ajusteur qui peut se payer un poulet de 25 ou 30 francs est un peu nouveau riche. M. Gustave Téry ajoutera d'ailleurs, tout de suite, que le marchand de volailles exagère lui aussi.

M. Jean Hennessy, l'un des plus puissants collaborateurs de *L'Œuvre*, étudie à côté de lui les problèmes d'après guerre. Quelle République nos poilus feront-ils en rentrant, quelle sera la vie des nations, la Société des Nations ?

M. Gustave Téry le dit lui-même ; son journal est vivant, agréable. *Les imbéciles ne lisent pas L'Œuvre !* espérons-le !! Mais il faut bien, même en temps de guerre, prendre un peu parti. M. Gustave Téry n'a pas de parti pris.

Qu'il ait compris l'emprise allemande, nul n'en peut douter en lisant son livre *Les Allemands chez nous* et qui parut avant la guerre. Alors pourquoi persifle-t-il, d'un petit air suffisant, ceux de ses confrères qui parlent d'espionnage. N'est-ce pas son ancien collaborateur, Robert de Jouvenel, qui écrivit avant guerre *La République des Camarades* ? Il semblerait ne plus comprendre ce qu'elle peut avoir de néfaste.

Excès d'indépendance d'esprit, peut-être, mais en guerre la discipline a quelque valeur. Les ciseaux d'Anasthasie ont parfois des indulgences ou des sévérités regrettables, *Le Temps* lui-même, journal officieux pourtant, eut à se plaindre de la vieille dame. Est-ce une raison pour oublier un peu la mesure et faire cause commune avec quelques dissidents. Des nuages dans un ciel d'azur, M. Gustave Téry est néanmoins un de nos plus spirituels maîtres-journalistes.

JACQUES DHUR

*L'Eveil.**Octobre 1918.*

Le genre de M. Gustave Téry ou plutôt le genre de *L'Œuvre* eut un imitateur dans la personne de M. Jacques Dhur et de *L'Eveil*. Même format de papier, même présentation typographique. M. Gustave Téry avait créé la manchette, *L'Eveil* mit des manchettes.

Le ton est assez élevé, et même relevé chez M. Jacques Dhur, ses campagnes sont plus violentes, les humbles aussi ont large place dans les colonnes de *L'Eveil*, les infortunés de l'armée, les auxiliaires y ont une rubrique. — A. X. — Gamin de Paris, un peu fort en... bouche M. Jacques Dhur connut les dessous de la vie de baigne, des bas-fonds de la société et, de là, il rapporte un dégoût assez particulier de l'humanité et de tous ceux, riches ou pauvres, qu'il apparente à la basse pègre. M. Dhur tape fort, tape dur. Il remplit à lui seul, ou presque, son journal, mais c'est contre les ennemis de la France à l'intérieur et à l'extérieur qu'il donne tout son effort. Les procès en cours, ou déjà jugés, éveillent en lui l'indignation contre ceux qui auraient pu coupablement enrayer les rouages de la machine à faire la guerre, à la finir. Il n'aime pas les boches, et il ne leur envoie pas

dire son indignation pour leur sale façon de faire la guerre aux femmes, aux enfants, à tous les faibles, à la nature, aux monuments. Et il bafoue M. Lebureau qui ne comprend pas les exigences de la guerre, qui laisse sans secours bien des infortunés, ces évacués, ces émigrés, qui sont dans la misère sans foyer, tandis que des mercantis sans scrupule exploitent nos soldats. Avec indignation il pense à ceux qui ont « deux domiciles et à ceux qui n'en ont pas ».

Les titres de ses articles sont suggestifs, *Jean Hiroux, banquier — La foire d'empoigne, Ceux-là ne s'en font pas*. C'est un peu vulgaire mais c'est tout de même tapé.

ALFRED OULMAN

Le Petit Bleu.

Novembre 1918.

Le Petit Bleu du matin que signe M. Oulman correspond bien dans sa brièveté et dans son exactitude au titre même de son journal. « Pour les gens pressés » et qui ne lisent pas, les faits importants sont brièvement classés dans le haut de la première colonne. Mais à ceux qui consentent à raisonner quelques peu des choses, l'article de M. Oulman fournit en quelques lignes la pensée juste qui convient à

l'événement principal de la veille ou du jour. Résumé ? Non... Analyse ! Exacte vue d'ensemble d'un homme qui a le sens du Gouvernement, qui admire l'énergique action, raille les paroles inutiles, les gestes inopérants.

Plume acérée, qui pique juste au bon endroit les deux ou trois touches qui présentent le tableau ; il aime d'ailleurs les arts plastiques et en a pris la prestesse et la précision. Des bluettes ; souvent, jamais de contes bleus. Pas de fausses notes, un optimisme qui se tient et qui se suit, qui logiquement aboutit à la joie du triomphe volontiers incarné dans la personne de notre Premier : « La gloire de M. Clemenceau, c'est d'avoir compris que, pour gagner la guerre, il fallait d'abord l'organiser et la faire, sans autre préoccupation, sans autre volonté que la bien faire... Des conquérants nous ont fait une France glorieuse, M. Clemenceau a fait mieux, il a sauvé la Patrie, il a empêché la France de disparaître. Libérateur du territoire par la Victoire, il restera le plus grand d'entre les Français. »

S'appuyant sur l'autorité de Rochefort, dont il met ces mots en exergue de son journal : « Tant que les choses me paraîtront marcher systématiquement mal, je répéterai systématiquement qu'elles vont mal ».

M. Oulman l'a répété bien souvent, mais aujourd'hui il ne peut dire qu'une chose, c'est

qu'elles vont bien. Pour un peu, il voudrait que dans *Ruy Blas* Théophraste Renaudeur change le titre de son *Carnet d'un Grincheux* ; Théophraste Renaudeur, n'ayant rien à refuser à M. Alfred Oulman, finira par ne plus grincher du tout.

DES HOMMES D'EXTRÊME-GAUCHE. DES AVANCÉS

Juin 1918.

On pourrait dire du pouvoir ce qu'un philosophe a dit de l'amour... « Il élève les grandes âmes, il abaisse les petites... » Quand, après la crise du charbon, M. Marcel Sembat quitta le Ministère des Travaux Publics et quand, cédant à des scrupules de discipline politique, M. Albert Thomas abandonna le Ministère de l'Armement qu'il avait créé, développé et animé d'une belle flamme patriotique et d'un esprit socialiste acceptable, l'un et l'autre décidèrent naturellement de retourner au journalisme. On l'a suffisamment répété : le journalisme mène à tout à condition qu'on en sorte — et qu'on y revienne ! M. Clemenceau nous l'a depuis longtemps démontré.

M. Marcel Sembat. — Lorsque M. Georges Clemenceau était journaliste et lorsque M. Marcel Sembat était Ministre, M. Clemenceau attaquait M. Sembat ; lorsque, par un caprice du destin, les rôles furent intervertis, c'est M. Sem-

bat qui attaqua M. Clemenceau et avec une ardeur si violente que trois journaux ne suffirent pas à la contenir. Elle s'exprime à *L'Humanité*, à *L'Heure*, à *La Lanterne* dans une prose nerveuse et spirituelle, où les mots crus viennent s'entasser avec art dans une phrase assez élégamment classique. Le prix des Belles-Lettres, au concours général, obtenu jadis par l'élève de « Stanislas », fut mérité.

Si les articles de M. Sembat enchantent bien des lettrés, il faut reconnaître qu'au point de vue politique, ils ne satisfont à peu près personne, surtout dans son propre parti. C'est d'ailleurs, en général, la destinée de tous les esprits indépendants. Pour les uns, M. Marcel Sembat est trop avancé ; pour les autres trop réactionnaire. M. Compère-Morel le trouve trop pacifiste ; M. Brizon le blâme d'être trop militaire ; personne n'est content, mais tout le monde est intéressé.

Quelles sont, sur la guerre, les opinions de M. Sembat ? Nous voulons dire ses opinions actuelles, car il est évident que, depuis qu'il vote avec M. Jean Longuet et M. Mayeras, M. Marcel Sembat ne peut plus penser absolument comme il pensait au temps qui lui semble aujourd'hui bien lointain, mais qui paraît encore si proche aux rédacteurs du *Populaire* et du *Journal du Peuple*, où il siégeait sur les bancs ministériels à côté de MM. Millerand et Del-

cassé et où, coiffé d'un chapeau de feutre mou dont la tradition s'est conservée, il allait « visiter le front » avec M. Aristide Briand.

M. Marcel Sembat veut la gloire et il veut la paix. Il acceptera joyeusement la Victoire et la Paix, il n'acceptera jamais une paix basée sur la défaite, mais il s'accommoderait d'une paix sans victoire, d'une paix qui nous ramènerait au *statu quo ante*. Son point de vue se rapproche sensiblement de celui des socialistes et des centristes allemands tels que Scheidemann et Erzberger. Il regrette qu'on n'ait pas profité des occasions qui se sont offertes de signer une paix avantageuse, il blâme la diplomatie de M. Ribot, il déplore l'attitude énergique de M. Clemenceau à propos de la lettre de l'empereur d'Autriche au Prince Sixte de Bourbon. Il est l'adversaire de la censure qu'il supportait fort bien pendant son passage au pouvoir, il défend ouvertement M. Caillaux, il a repris exactement la position politique qu'il occupait jusqu'au 2 août 1914, lorsqu'il écrivait : *Faites un Roi, sinon la Paix*, mais la guerre a passé, il a participé au Gouvernement dans des heures particulièrement critiques ; il en a gardé, malgré lui, l'empreinte et il est résolument patriote. Ses articles sont sévères, quelquefois même très durs, il est à peu près le seul dans la Presse qui ose écrire des phrases du genre de celles-ci : « La vérité, c'est que nous venons de rece-

voir sur l'Aisne et sur la Vesle une tape aussi lourde que sur la Somme en mars dernier » (1). Mais on ne sent chez lui aucun découragement, une belle confiance l'anime et sa franchise brutale a parfois quelque chose de réconfortant.

Il accomplit, nous l'avons dit, une formidable besogne de journaliste. Quand *La Lanterne* se transforma et se développa, il en fut avec MM. Ponsot et Allard un des leaders, en même temps il continua sa collaboration à *L'Humanité* et il assumait, avec M. Marcel Cachin la rédaction en chef de *L'Heure*, le journal de M. de Fontarce, dont il a fait un organe du soir à peu près orthodoxe du parti socialiste.

C'est d'ailleurs une étrange aventure que celle de *L'Heure* et de son propriétaire. Fondée par M. Max Raymond que nous vîmes ensuite aux *On dit* et qui, pendant quelque temps et dans la meilleure compagnie, villégiatura à la Santé, ce journal toujours annoncé, jamais publié, et dont les directeurs durent être successivement le romancier Paul Adam et un journaliste de province. M. Anatole André fut finalement acheté par M. de Fontarce.

M. de Fontarce. — Le vicomte de Fontarce est un homme du monde qui a deux coquette-ries, dit-on : ressembler physiquement à M. Cail-iaux (il y réussit à peu près) et socialement à

(1) *L'Heure*, 29 mai 1918.

M. Edmond Blanc. C'est dans ce dernier dessein qu'il acheta une écurie de courses et, se rappelant que M. Edmond Blanc eut jadis la majorité des actions de *L'Echo de Paris*, il voulut devenir le maître d'un grand journal.

S'occupant d'agriculture, gros propriétaire foncier en Suisse et en Egypte, faisant l'élevage des bœufs au Soudan, ayant le maniement de capitaux considérables, embrassant des affaires énormes et nombreuses, il sentit le parti précieux qu'il pourrait tirer d'un journal. Il était l'ami de M. Maurice Raynaud, ancien Ministre de l'agriculture et des colonies, il s'entendit avec lui, acheta *L'Heure* et lui en confia la rédaction en chef. Mais M. de Fontarce s'aperçut bien vite que le parti radical était infiniment moins actif que le parti socialiste; il se sépara de M. Maurice Raynaud et fit appel aux socialistes. Et voilà comment le vicomte Gabriel de Fontarce, propriétaire d'un fort bel hôtel aux Champs Elysées, membre de grands cercles, mêlé aux grandes affaires, adjoignit à son écurie de courses un journal socialiste, et chaque après-midi, vers trois heures, fait courir sous la même casaque rouge, MM. Marcel Sembat, Marcel Cachin, Alexandre Varenne, Paul Aubriot et M. Albert Thomas.

M. Albert Thomas. — M. Albert Thomas n'a pas la verve de M. Marcel Sembat. Son style

est plus grave, plus normalien, il dédaigne l'esprit, il n'a rien d'un polémiste. C'est un écrivain sérieux qui traite de grandes questions économiques à *L'Information*, raconte l'Histoire Socialiste et commente Benjamin-Constant. Il est le théoricien du parti. Longtemps avant qu'il fut appelé au Gouvernement par M. Millerand — mais oui, par M. Millerand, vous avez bien lu — on pressentait qu'il accomplirait une carrière ministérielle. Il était de cette espèce de socialistes qui doivent naturellement arriver au pouvoir : MM. Millerand, Briand et Viviani lui avaient montré le chemin, mais, militant plus discipliné — et peut-être aussi plus habile — il avait tenu à se faire autoriser par son parti. Aussi bien, MM. Guesde et Sembat ne venaient-ils pas de lui donner l'exemple.

Dès les premiers jours de la guerre, le sous-lieutenant Albert Thomas s'était rendu compte, en même temps que beaucoup d'autres de l'insuffisance de nos arsenaux et il s'était déjà préoccupé de la fabrication des munitions et du retour à l'usine des ouvriers. Silencieux, il accomplit pendant plusieurs mois un important labour. M. Albert Thomas réussit, et créa pour lui un Sous-Secrétariat d'Etat, il sut s'entourer de précieux collaborateurs : d'abord M. Clavelle qui avait déjà réorganisé le réseau des Chemins de fer de l'Etat, ensuite M. Loucheur, un industriel aux vastes idées, aux grandes ini-

tatives, d'activité dévorante mais réfléchie. M. Claveille est aujourd'hui Ministre des Travaux Publics, M. Loucheur, Ministre de l'Armement.

D'abord Sous-Secrétaire d'Etat, bientôt ministre, puis « Ambassadeur » en Russie, M. Albert Thomas réussit dans chacune de ses lourdes fonctions et, lorsqu'il descendit du pouvoir, on prétendit même qu'il reviendrait Président du Conseil. On l'attend encore...

Il fut naturellement et très violemment attaqué par les minoritaires devenus majorité. Et ces attaques ont si peu cessé que M. Albert Thomas est sous le coup d'une menace de contrôle du parti. Que lui reproche-t-on ? D'abord d'avoir été Ministre (peut-être aussi de ne plus l'être), d'être resté intransigeant sur la question de l'Alsace-Lorraine, de n'avoir point agi lorsqu'il eut connaissance des ouvertures de paix faites par l'Autriche, enfin de s'être rallié à la fraction dissidente des « quarante » qu'il avait d'abord et si violemment combattue.

Et pourtant, lorsqu'il revint de Russie, M. Albert Thomas n'hésita point à mêler ses bulletins à ceux de MM. Pressemane et Sixte-Quenin ! Avec une certaine clairvoyance il avait pressenti le mouvement révolutionnaire qui, de Lvof et Milioukoff devait, en passant par Kerensky, aboutir à Lénine. Il aurait voulu qu'on pût agir sur la Russie et il eut même été

ravi, en retournant à Péetrograde, de s'arrêter à Stockholm !

M. Alexandre Varenne.—Mais M. Alexandre Varenne s'y opposa et, durant plusieurs jours, dans les colonnes de *L'Heure*, les deux leaders socialistes vidèrent leur querelle, car M. Alexandre Varenne écrit également à *L'Heure*, mais il serait peut-être plus simple de dire où M. Alexandre Varenne n'écrit pas. L'ancien rédacteur parlementaire de *La Lanterne* est un des directeurs politiques de *L'Événement* et de *La France Libre*, récent organe socialiste officiel des quarante.

M. Alexandre Varenne qui n'a jamais été Ministre fut sollicité d'entrer dans les Ministères Painlevé et Clemenceau. L'exclusive de son parti le força à refuser des propositions qui le tentaient. D'avoir ainsi frôlé le pouvoir, il en a gardé une espèce d'esprit gouvernemental. Plus ou moins ouvertement, il est ministériel. Il est de ces socialistes que les partis de droite ménagent, et il n'en est point gêné. Aussi bien, sa longue collaboration dans la presse, surtout son passage à la censure, pendant la première année de la guerre lui ont valu des amitiés dans tous les camps. Nul n'était mieux désigné que lui pour faire une politique de conciliation. Très attaqué par les minoritaires, il sait leur tenir tête et n'est jamais à court d'arguments.

Il a de la finesse, de la subtilité, de la verve. C'est un journaliste. De tous les socialistes, il est celui dont les idées et les doctrines se rapprochent le plus du parti radical. Il est certainement plus près de MM. René Renoult et Franklin-Bouillon que de MM. Raffin-Dugens ou Brizon et, malgré leurs étiquettes respectives, il est infiniment moins avancé que MM. Dalbiez ou Paul Meunier. Sa dernière victoire fut la conquête de M. Albert Thomas ; sa dernière défaite, la réunion du parti socialiste où ce majoritaire eut une lamentable minorité.

M. Marcel Cachin. — *In medio virtus ???*
M. Marcel Cachin est plus à gauche. Il est centriste (c'est ainsi que parlent les journaux) aussi loin de M. Varenne que de M. Brizon. Néanmoins, il est de ceux pour qui la route de Péetrograde fut aussi un chemin de Damas. Il en est revenu avec des idées très avancées et une conception de la guerre fort voisine de celle des rédacteurs du *Journal du Peuple*. Il est ouvertement et résolument pacifiste, mais la paix qu'il désire ne serait pas une paix de défaite, est-ce encore bien certain ? Très ardent à défendre ses convictions, très écouté dans son monde, il développa ses idées à *L'Heure*, dont il est un des directeurs politiques et à *L'Humanité*. Il est très violemment et partialement hostile au Ministère Clemenceau, et le combat dans

toutes les manifestations de sa politique militaire, intérieure ou extérieure, partant, presque toujours profondément injuste. Cultivé, au courant de la politique étrangère, spécialiste des questions russes et balkaniques, il n'est pas incapable, à l'encontre de ses frères en socialisme, de traiter les questions de politique étrangère. Il a une doctrine, des idées générales, une grande persévérance et l'amour du travail. Il aurait quelquefois de la sagesse, de la réflexion ; puisqu'il aspire à devenir un chef, il aura des occasions fréquentes de le montrer.

M. Renaudel. — Avec d'autres moyens, avec un autre tempérament, avec plus d'âpre brutalité, dans une forme plus violente, disons peut-être plus colorée, pour rester amène, M. Renaudel prône une politique analogue. A son égard, les plaisanteries le plus faciles et les plus abondantes délassent les salles de rédaction, nous ne nous y arrêterons pas. Depuis la mort de Jaurès, il était quelque chose comme le chef du parti socialiste unifié. Sur l'autel de l'Union Sacrée, il renonça, au début de la guerre, à ses anciennes invectives contre M. Briand ; il parut même souvent en coquetterie avec celui qu'il appelait jadis l'« Aventurier » ; M. Renaudel était alors une vedette de la fraction dite majoritaire qui depuis... On n'a pas oublié ses polémiques retentissantes, notamment avec

M. Rappoport. Depuis, il est allé de plus en plus résolument vers la gauche. Ce sont moins des questions de principe que des questions de personnes qui semblent encore le séparer — et si peu — de M. Jean Longuet. C'est avec lui qu'il vote et qu'il mène un ardent combat, d'ordinaire toujours injustifié contre M. Clemenceau et le nationalisme. L'offensive de 1917, l'affaire Caillaux, l'affaire Malvy, la lettre Czerin, les manifestations ouvrières, les incidents du contrôle postal ont été pour lui des occasions retentissantes de se manifester qui furent loin d'être toujours très heureuses. Il fut un des fondateurs et il est un des dirigeants les plus actifs d'une prétendue « coalition républicaine », qui essaie de grouper, sur un même programme, toutes les forces turbulentes du parti républicain, depuis des socialistes révolutionnaires les plus avancés jusqu'à MM. Buisson et Séailles.

Il n'est pas précisément un homme de lettres, mais il est un polémiste agressif. On croit à son courage, à sa bonne foi, à son indépendance ; ses adversaires les contestent rarement. Il est avec M. Longuet le seul des socialistes qui ait derrière lui, non pas un parti, mais un état-major ; il jouit d'une certaine situation parlementaire ; quant à son influence sur le monde réellement travailleur et ouvrier, elle nous semble plus précaire. Quand, en province, vous

prononcez, en présence d'un ouvrier de l'usine ou de la terre — d'un ouvrier qui travaille réellement — les noms de Renaudel, Cachin, Longuet, etc., etc., il vous regarde ébahi et vous dit : « Connais pas. » Le nom d'Albert Thomas est un peu plus connu, parce qu'il a été Ministre, celui de Sembat est plus répandu, mais parce qu'il rappelle, hélas ! la crise du charbon...

M. Renaudel dirige *L'Humanité*. La dirigera-t-il longtemps encore ? Les dernières résolutions du Congrès de son parti pourraient peut-être le contraindre à partager ses pouvoirs avec les minoritaires — devenus majorité. De plus, la création successive du *Journal du Peuple*, du *Populaire*, et de *La France Libre*, la transformation de *L'Heure* et, d'autre part, le succès de *La Victoire* ont diminué la clientèle du journal, qui était autrefois l'unique organe et l'organe officiel du parti.

20 Octobre 1918.

La décision du dernier Congrès houleux et nocturne, qui a dépossédé M. Renaudel de la Direction de *L'Humanité* — où il avait été laborieux — en le maintenant dans le Comité de Rédaction, ne modifie en rien ce que nous exprimions en juin dernier. M. Cachin, le nouveau Directeur élu, est l'ami de M. Renaudel, qui est l'ami de M. Cachin...

La Direction de *L'Humanité* sera-t-elle même

changée? De plus en plus elle s'élançera vers les extrêmes cimes de la Montagne; de plus en plus elle deviendra le journal du matin des idées dont *Le Populaire* de Jean Longuet est le journal du soir.

Juin 1918.

M. Félix Hautfort. — Et puis, les socialistes n'hésitent plus maintenant à collaborer aux journaux bourgeois. Où donc est-il ce temps lointain où l'on flétrissait M. Albert Thomas, parce que, sous un pseudonyme, il traitait de questions économiques dans un journal économique. Lorsque MM. Alexandre Israël et Félix Hautfort transformèrent *L'Événement* et *La Lanterne* ils firent, comme nous l'avons dit, appel l'un à M. Alexandre Varenne, l'autre à M. Marcel Sembat. Et ceux-ci accourent. Ils furent d'ailleurs reçus par deux directeurs amènes et d'un radicalisme quelque peu éclectique.

Jadis, après un assez long passage au Ministère de l'Agriculture, où il fut le chef de cabinet de M. Fernand David, M. Félix Hautfort, qui est un excellent journaliste parlementaire, fut à *L'Événement* le Secrétaire de la Rédaction de M. Alexandre Israël qu'il avait connu à *La Lanterne*, sous le règne de M. Flachon, à qui M. Bourély succéda. Et puis quand, appelé par M. L.-L. Klotz, M. Bourély devint sous-secrétaire d'Etat aux Finances, la direction de *La Lanterne* fut offerte à M. Hautfort. La flamme

anticléricale de l'ancien journal de Rochefort ne brûlait plus qu'en veilleuse, M. Hautfort ne la ralluma qu'imparfaitement... les temps héroïques avaient vécu !

M. Alexandre Israël. — Moins l'anticléricalisme, les idées de M. Israël sont à peu près les mêmes, avec cette différence que, quels que soient les ministères, *L'Événement* les soutient, tandis que *La Lanterne* les combat. Mais à part les questions de personnes, on défend le même programme, on a le même but, on fait sensiblement la même politique, qui est celle de la reconstitution d'un « bloc » de gauche.

Courtois, souvent silencieux et toujours discret, retenant dans sa barbe assyrienne un sourire bienveillant, M. Alexandre Israël est un journaliste très informé ; il a été mêlé à la constitution souvent laborieuse de bien des ministères, il est le Dédale aux ailes de plume et de cire du labyrinthe de la politique et il en connaît tous les détours. A part M. Paul Meunier, député de l'Aube, avec lequel il polémique dans *Le Petit Troyen*, on ne lui connaît pas d'ennemi...

LE TEMPS. LES DÉBATS

La « maison » du *Temps*, riche et forte de ses traditions et de ses disciplines, a résisté exemplairement aux premières secousses de la guerre. Ces secousses furent cependant, pour elle, plus rudes que pour tout autre établissement de presse français. Le vieux maître Adrien Hébrard, son chef et quasi son fondateur, mourait à l'heure que les Allemands envahissaient le pays. La « Compagnie » du *Temps* dut donc faire face aux difficultés terribles résultant du bouleversement économique, aggravé par la retraite de Charleroi, dans le temps même qu'elle perdait celui qui avait toujours été son guide subtil et éclairé. Adrien Hébrard avait vécu 1870 et 1871 à la tête de son entreprise naissante ; il avait su éviter tous les écueils et sortir fortifié de l'épreuve. Et voilà qu'il manquait à sa famille journalistique au moment que fondaient sur la France des épreuves plus graves et plus douloureuses encore. Son enseignement, son exemple, son souvenir inspirèrent ses successeurs. Il n'est pas de plus digne carrière que celle du *Temps* au cours de la guerre présente.

Le Gouvernement s'installant à Bordeaux en 1914, *Le Temps* dut y transporter ses services, ne laissant à Paris qu'une sorte de succursale. Et l'on vit alors la vieille « maison » campée dans la ville tumultueuse devenue l'asile de l'Etat. On dressa des planches sur des tréteaux et les articles se rédigeaient au milieu du bruit des machines d'imprimerie et parmi le va-et-vient des ouvrières et des ouvriers. *Le Temps* n'avait plus sa forme, ni sa dimension, ni sa couleur ; mais il avait gardé son esprit. Les collectionneurs se disputeront plus tard, et se sont déjà disputé, ces feuillets de papier qui paraissent étranges et comme hérétiques, et qui sont l'édition de Bordeaux du *Temps* de 1914. L'aventure fut brève. Dès les premières nouvelles de la victoire de la Marne, *Le Temps* ramenait à Paris ses principaux services et ne laissait à Bordeaux que ses services d'information politique. Depuis lors, malgré tous les embarras, toutes les « crises », tous les accidents, toutes les angoisses, *Le Temps* s'est maintenu, offrant chaque jour au public français et étranger l'un des plus précieux, des plus complets documents sur la guerre, en même temps qu'il continuait de servir le pays par le sang-froid, la sagesse, la pondération de ses jugements. Le vieux *Temps* ne connut jamais ni le pessimisme des faibles, ni l'optimisme des « béats », des gens sans expérience. Il a été

l'organe des bons Français, toute la guerre durant, donnant l'exemple du calme et de la fermeté, exprimant ses idées sans emphase, sans violence, et sans réticence non plus. *Le Temps*, vieux et docte, a montré sous l'orage toute la foi et toute l'ardeur des jeunes.

Mais les campagnes du *Temps* ont, le plus souvent, été conformes à la pure doctrine du libéralisme économique, dont les deux principes sont « initiative » et « responsabilité ». On ne peut songer à résumer ces campagnes, ni à les analyser. Il convient néanmoins de rappeler son opposition résolue aux velléités d'étatisme, qui fut souvent nommée par lui « la grande illusion ». Les gouvernements qui se sont succédé pendant la guerre, s'ils se sont parfois sentis gênés par les critiques du grand journal, ont pu, parfois aussi, y puiser des renseignements de prudence et d'équité.

Au printemps de 1916, par exemple, une liste de marchandises prohibées fut établie. L'Etat, par d'immenses achats au dehors, avait compromis la valeur du change. Il voulut, par ces prohibitions, rétablir l'équilibre. Il n'y réussit point. Il ne réussit qu'à mécontenter le public en lui interdisant d'acquérir tels objets fabriqués qui ne passaient pas pour indispensables. Et *Le Temps*, approuvé par tout le Commerce Français, se trouva avoir raison.

Puis vint la longue et instructive campagne

pour le renouvellement du privilège de la Banque de France. On ne saurait mieux définir la doctrine à laquelle *Le Temps* demandait ses principaux arguments, qu'en citant quelques passages de ses articles, passages qui ont parfois la valeur d'axiomes :

« Le conflit, disait-il, est entre les désorganisateur, conscients ou non, de la société capitaliste, qui poussent avec raison au papier monnaie, à l'assignat, et d'un autre côté les défenseurs de la propriété individuelle, des contrats privés, du travail libre, en un mot, des droits, ayant pour base nécessaire un étalon monétaire réel. »

Le Temps disait :

« Une banque d'émission dans les mains de l'Etat fabricant de billets serait le moyen le plus sûr d'arrêter la civilisation dans ses voies actuelles. »

Et encore :

« Le renouvellement du privilège de la Banque de France, c'est l'assurance contre le maintien indéfini du cours forcé, c'est la consécration des engagements que l'Etat a pris envers l'établissement émetteur de billets ; pour qu'une circulation fiduciaire normale soit restituée au pays dès que les circonstances le permettront. »

Le Temps traite longuement aussi du « devoir fiscal et de l'orientation économique. » Il combattit, et souvent avec éloquence, le privilège

des bouilleurs de crû. Il soutint énergiquement le projet de loi concernant « l'évaluation de la propriété immobilière en matière de succession, donation et échanges ». L'objet de cette mesure législative était simple : il s'agissait de mettre fin au « monstrueux régime auquel était soumise la propriété immobilière en France, pour le calcul de sa valeur, lors du paiement des droits de mutation, à titre gratuit entre vifs, ou par décès, ou bien en cas d'échange ». *Le Temps* combattit l'incohérence en matière de législation sur les loyers et surtout divers projets d'impôt sur le revenu, et les tentatives de main-mise de l'Etat sur la marine marchande.

Et parfois le ton du journal libéral semblait irrité. D'aucuns le trouvèrent même injuste, notamment quand, en juillet 1918, il alla jusqu'à déclarer :

« La guerre a fourni à nos administrations un prétexte décisif pour brimer ou supprimer toutes les initiatives individuelles. Malheureusement, chaque phase de la guerre a fait éclater l'insuffisance administrative. Ce fut, au début, la plus extraordinaire imprévoyance ; c'est, désormais, une lamentable incapacité dans l'exécution. Inutile de rappeler les malfaçons d'antan, quand se posèrent à la fois les questions d'armement, de transport, etc..., depuis la question du ravitaillement a montré presque tous les

préfets de France absolument désarmés devant ce problème vital. »

A l'ordinaire, toutefois, le ton du *Temps* est mesuré et sage. En voici un exemple :

« L'intérêt général n'est, en réalité, qu'une résultante des combinaisons infiniment souples et diverses, produites par le jeu des intérêts privés. Il implique que ceux-ci puissent se manifester librement, dans tous les ordres de la vie, intellectuel, matériel, moral. Il découle des volontés et des actes de travailleurs joignant à un pouvoir entier d'initiative et de recherche la responsabilité de leur œuvre. Plus la guerre a occasionné de troubles économiques — et nombre d'entre eux eussent été prévenus avec une moindre défiance de la liberté — plus il importe que, en vue de l'après-guerre, toutes les compétences commerciales et industrielles — soit celles auxquelles l'Etat veut bien encore recourir, soit également les autres, toutes celles qu'il est conduit à écarter — se sentent sûres d'un avenir réparateur. »

Mais où *Le Temps* devient résolument combatif, et montre, pour ainsi dire, une verve agressive, c'est dans sa polémique contre les audacieuses et incohérentes manifestations du socialisme. Les socialistes, qu'on appelle aujourd'hui les ex-majoritaires ont souvent reçu ses leçons et ses réprimandes. Mais leur patriotisme, les bonnes intentions dont ils se ré-

clament, leur ont mérité aussi parfois l'approbation du journal qu'ils appellent « *le grand journal bourgeois* ».

Les ex-minoritaires, par contre, n'ont pas cessé de s'entendre dire de dures vérités et, quelque mépris qu'ils affichent pour toute opinion « venant de l'autre côté de la barricade », il leur arriva de crier si fort qu'on put reconnaître que les coups du *Temps* avaient porté. En cet ordre d'idées, en ce genre d'escrime, rien ne peut fléchir la rigueur du vieux journal libéral, ni adoucir sa polémique. On dirait, en ces conjectures, que sa jeunesse d'ancien opposant lui remonte à la gorge et qu'une ardeur nouvelle le ranime au souvenir des luttes qu'il mena contre cet autre régime antilibéral, celui du Second Empire déclinant.

Qui ne ferait donc confiance au *Temps*, à son impartialité et à sa sagacité ! On ne peut douter que, l'heure venue des réparations et des réadaptations, *Le Temps* apportera à la France le concours de son expérience et de sa science, dont le principe qui n'a jamais varié est le patriotisme, par conséquent la défense de l'intérêt public.

En cet ordre d'idées, sa propagande morale, ses leçons ont été des plus efficaces. Le général de Lacroix, ancien Président du Conseil supérieur de la Guerre, est le plus illustre de ses écrivains militaires, qui tous apportent à

leur tâche le même scrupule, la même probité. C'est la tradition pure de la maison que ce dévouement à l'intérêt général. Trois ans avant sa mort, Adrien Hébrard parlait aux Jardies dans la maison de Gambetta. On peut considérer que le vieux maître du Journalisme français nous a laissé là son testament intellectuel et il convient aujourd'hui de citer de nouveau la péroraison de son discours où se révèlent à la fois la hauteur, l'élégance et la force de la pensée de celui dont *Le Temps* est l'œuvre :

« Jeune Français, disait-il en évoquant Gambetta, applique-toi à respecter les traits de la Patrie, la meilleure et la plus noble des mères. Aime-la pour son immortelle beauté, à laquelle l'envie de tous les peuples n'a cessé de faire cortège. Aime-la pour ses grâces, pour ses triomphes et pour ses malheurs. Prends pour maîtres et pour confidentes les penseurs qui ont formé son âme. Garde pure sa langue de clarté, qui dissipe les nuages et qui ne sait pas mentir. Dans quelque condition que tu soies, efforce-toi de te cultiver toi-même ; jouis de l'égalité que t'assure la Loi à l'ombre de la République, donne hardiment l'hospitalité de ton cerveau à toutes les idées de ton temps pour les comparer, et l'hospitalité de ton cœur à toutes ses misères pour travailler à les guérir. »

« Ne transforme pas méchamment tes con-

« tradicteurs en adversaires et tes adversaires
« en ennemis. Fais-leur crédit de leur bonne foi
« et proscris le détestable esprit de vengeance
« quand tu es parvenu à avoir raison contre
« eux. Ne te vieillis pas à plaisir, mais écoute la
« voix des vieillards qui ont eu leurs emporte-
« ments, leurs fureurs et leurs chimères et qui
« tamisent dans leurs derniers jours les opi-
« nions de la jeunesse. Si tu veux demeurer
« fidèle à ma mémoire et suivre mon chemin, tu
« le trouveras éclairé par mes propres actions.
« Je suis sorti du peuple et j'ai frayé avec les
« grands. J'ai gardé l'affection de l'un et forcé
« l'estime des autres, parce que je portais in-
« génument en moi le culte de l'égalité et de
« la fraternité qui sont, l'une, le fondement,
« l'autre la parure morale de la République. »

Le Temps n'a pas cessé d'entendre cette voix ; M. Emile-Adrien Hébrard a continué la tradition d'Adrien Hébrard, son regretté père ; le directeur actuel est du reste entouré de la collaboration peut-être la plus documentée et la plus cultivée de Paris. On peut dire, sans louange hyperbolique, que *Le Temps* a bien mérité de la Patrie, au cours des heures tragiques et difficiles de la guerre.

*
* *

Parallèlement à lui, *Les Débats*, l'autre grand organe du journalisme parisien, ont accompli

avec zèle de pareils travaux. Emules plutôt que rivaux, ces deux journaux ont été dignes de la France combattante. Ils ont été des guides et des soutiens de la pensée française.

Mais il est assez curieux de noter les particularités qui distinguent les deux maisons. *Le Temps* et *Les Débats* ont, chacun, leur originalité, leur mérite et, si l'on peut dire sans irrévérence, leur manie. Tous deux sont doctrinaires, tous deux sont attachés jalousement à leurs vues. A tous deux il est arrivé, et il arrive, de ne point approuver absolument l'œuvre du Gouvernement. Les critiques de M. André Tardieu, naguère, pas plus que celles de M. Gauvain, aujourd'hui encore, n'ont été de nature à augmenter la gloire de certains de nos hommes d'Etat, de nos diplomates et des diplomates des pays alliés. Mais quand l'une des deux polémiques est acerbe, l'autre se montre indulgente, quand celle-ci parle au nom des textes, celle-là proteste en vertu des faits. Que dire de plus de M. Gauvain que sa compétence dans les questions balkaniques lui a permis, mieux que personne, de connaître des commencements et des fins de cette guerre, qui née sur le terrain oriental vient s'y terminer. Il a été l'écrivain le plus révolutionnaire dans le sens de la destruction de l'Europe centrale, dont les aspirations impérialistes lui semblaient les plus terribles pour le maintien de l'équilibre européen. Di-

plomate averti, historien sensé, esprit critique, il fut véritablement prophète. Ses articles de politique étrangère ont ajouté à l'autorité du plus vieux journal de Paris.

En critique littéraire, même nuances. Vous êtes habitués, au *Temps*, à la voix d'un censeur sévère et qui sait moins l'art d'effleurer que le métier d'appuyer. Aux *Débats*, celui qui disserte avec autant de goût des choses du théâtre qu'il commente avec compétence les événements militaires, nous accoutume, au contraire, à la bonne grâce et à la subtilité. Ce sont des différences légères et qui contribuent à rendre ces deux importants journaux indispensables à tous ceux qui s'intéressent à la grande, comme à la petite histoire du présent, dont les journaux sont en somme les manuels.

LES NOUVEAU-NÉS

Octobre — Novembre 1918.

La guerre avec son douloureux cortège d'afflictions et de restrictions n'a pas empêché la naissance de nouveaux enfants dans la grande famille des journaux ; ce sont, en général, des enfants terribles, belliqueux, combatifs, comme il convient à ceux qui voient le jour au milieu des tempêtes.

Aucun d'eux n'est en principe tendre ni

pour le capital, ni pour les capitalistes ; leurs critiques, leurs emportements s'exercent avec générosité contre ce qu'ils appellent les forces d'argent ; ce qui ne les a pas empêchés de solliciter les sommes nécessaires à leur création et à leur vie, et de les trouver. Il est même assez curieux que, pendant cette longue guerre, seules, des feuilles qui menacent en totalité ou en partie la richesse accumulée, soient celles qui aient rencontré des appuis auprès des détenteurs de capitaux.

Le Pays, qui a ressuscité un nom célèbre jadis dans le journalisme bonapartiste — est placé, actuellement sous le commandement du capitaine Vidal, héroïque chasseur à pied, mutilé de la guerre, chevronné, glorifié de dix citations, dont le Général Brissaud-Desmaillets avalise les mérites militaires.

Est-ce bien sous les ordres de l'ancien officier que M. Victor Margueritte étudie chaque jour les questions diplomatiques ; l'écrivain qui se préoccupe aujourd'hui des questions internationales et économiques avait fait, bien avant M. Gaston Vidal, ses premières armes littéraires. Il raconta l'épopée sanglante de 1870, en retraçant l'émouvante et glorieuse carrière de son père, officier sans peur et sans reproche. « Les tronçons du glaive » se sont aujourd'hui victorieusement resoudés.

Quant aux « libres paroles » de M. Ernest Charles, ce sont de petits morceaux qui donnent au journal son caractère artistique et littéraire, et où des idées quelquefois justes sont souvent finement exposées, non sans malice. Les parlementaires écrivent rarement dans *Le Pays*.

Il n'en n'est pas de même dans *La Justice*, où figurent hebdomadairement les noms de MM. Steeg, Bluysen, André Lebey, Candace, Eynac, Daniel-Vincent, Gaston Doumergue.

La Justice est encore un nom qui fut célèbre il y a plus de vingt ans, quand y écrivaient MM. Clemenceau, Pichon, Millerand, ardemment vivants, ainsi que Pelletan et Laguerre disparus.

La Vérité — un superbe titre — l'imagination la voit nimbée d'une éclatante beauté sortant de son puits... que M. Paul-Meunier lui tende la main... Sujet de pendule...

Les idées du député de Bar-sur-Seine voisinent avec celles du *Journal du Peuple* de M. Henri Fabre, et du *Populaire* de M. Jean Longuet. Que veulent ces deux journalistes? dont l'un écrit le matin, l'autre le soir : la Paix, la Paix quand même, de par la volonté souveraine, paraît-il, de l'internationale ouvrière; c'est une conception de rêveurs souvent vio-

lents, conception qui, aussi bien dans le passé que dans le présent, est toujours restée absolument inopérante. Leurs buts sociaux, c'est le bouleversement de ce qui existe, pour le remplacer par un éden idéal et mystérieux, qui aboutirait fatalement au doux régime instauré en ce moment, par les Bolcheviks russes, dont MM. Jean Longuet et Henri Fabre sont les défenseurs. Que de telles opinions, qui peuvent avoir pour origine l'amour sincère de l'humanité souffrante, soient servies souvent en un clair langage français par des plumes alertes et expérimentées, nous le constatons, nous n'en éprouvons aucune joie. Elles nous effraieraient, si nous n'avions une foi profonde dans le bon sens et le génie de notre race.

La première nation du monde — le peuple de France, — qui vient de recueillir, pour des siècles et des siècles, la plus belle publicité qu'ait jamais connue l'Histoire, ne saurait périr, même si le bolchevisme s'y implantait jamais pendant quelques jours.

La conception française est beaucoup plus saine et mieux établie dans *La France libre*, — ancien journal du capitaine Maujan — aujourd'hui de MM. Veber, Compère-Morel, Arthur Rozier et autres. Ce sont des socialistes unifiés qui développent leurs idées; mais qui comprennent que, pour appliquer ces idées, il

faut que la France vive, par conséquent qu'elle triomphe militairement.

La Démocratie nouvelle de M. Lysis est un bel enfant, bien venu, bien planté ; ceux qui ont lu les livres de son Directeur savent qu'il y a, à la tête de ce quotidien, un écrivain de bonne culture économique et sociale, dont l'avenir est chargé des plus belles espérances.

CHAPITRE III

LA GRANDE PRESSE D'INFORMATION

Jadis ce qu'on a coutume d'appeler la grande Presse, ou la Presse d'information, ou « les grands journaux », se combattait et se déchirait ardemment. C'était l'époque de la concurrence acharnée, le temps des polémiques violentes. C'était le moment où derrière Catulle Mendès et, déjà transfuges de *Gil Blas*, tous les jeunes chroniqueurs, conteurs et romanciers quittaient *L'Echo de Paris* pour *Le Journal*.

Ce furent les rivalités sensationnelles du *Journal* et du *Matin*, les luttes à coups de concours, de grandes épreuves, les temps si lointains déjà de la Marche de l'Armée, du Banquet des Maires, des circuits d'aviation, c'était cette époque désuète, lointaine et surannée, où, devant des milliers de lecteurs, on montrait M. José-Maria de Hérédia de l'Académie Française comptant des grains de mil dans une bouteille, avec la même application qu'il devait compter les pieds de chacun des vers inoubliables des *Trophées*.

Comme tout cela qui est d'hier — mettons d'avant-hier ! — paraît loin déjà ! Aujourd'hui, réconciliés, bien plus, groupés, presque associés, ayant des intérêts communs, leurs publicités confiées à la même direction, les « Cinq-Grands » vivent d'une existence cordiale et parallèle. Ils ont renoncé au petit jeu qui consistait à se chiper des idées ou des collaborateurs, ils n'ont plus ensemble de procès. En grandissant — car ils ont beaucoup grandi — ils sont devenus sérieux et pacifiques.

Cinq grands journaux constituent la Presse d'information : *Le Petit Parisien*, *Le Matin*, *Le Journal*, *Le Petit Journal* et *L'Echo de Paris*, encore peut-on rattacher *L'Echo de Paris* à la presse dite d'opinion.

Il y aurait un parallèle à la manière des anciens sujets de concours général à établir entre la presse d'information et la presse d'opinion. Nous imaginons des périodes symétriques et balancées, d'heureuses oppositions, de faciles antithèses : celle-ci est plus dangereuse, celle-là plus puissante, l'une atteint la masse, l'autre l'élite, et cela finirait par le traditionnel rapprochement entre les dreagnoughts et les sous-marins... Disons plus simplement qu'à partir d'un certain tirage, la presse dite d'opinion devient une presse dite d'information. Nécessairement, dans son désir d'atteindre un public plus nombreux, plus étendu, le journal en

arrive à écarter tout ce qui peut diviser ou éloigner le public, il renonce aux détails irritants de la politique pure, il évite de prendre parti, il devient neutre, il remplace la discussion par l'information et la polémique par le grand fait divers, voire par la vulgarisation.

Tout en gardant, pour les professionnels, leur figure particulière, ces journaux en arrivent pour le public à se ressembler de plus en plus. Leurs particularités typographiques et une certaine diversité de tendances arrivent seules à les distinguer, mais ils ont le même genre de rédaction, leurs collaborateurs ont le même esprit, les uns et les autres sont ministériels ou à peu près, quel que soit le ministère ; les uns et les autres en dehors du personnel foncier qui *fait* le journal, recrutent leurs rédacteurs suivant l'actualité.

C'est le savant qui a fait une nouvelle découverte, l'explorateur qui rentre de mission, le sportman qui vient d'accomplir un exploit, l'homme politique qui va déposer un nouveau projet de loi, etc., etc. C'est souvent même un haut personnage étranger qui a bien voulu « pour les lecteurs du... (*Petit Parisien, Matin, Journal ou Petit Journal*) sortir de sa réserve et nous faire les déclarations suivantes..., déclarations qui, le soir et le lendemain, alimentent tous les autres journaux.

L'importance de cette « grande presse » est

considérable, elle rayonne sur plus de dix millions de lecteurs et de lectrices ; elle peut créer, déterminer ou enrayer n'importe quel courant ; aucun pouvoir en France n'est plus réel que celui qu'elle exerce.

Depuis la guerre, avec un généreux dévouement, elle n'a cessé de veiller au bon moral du pays, de le reconforter et de le soutenir. Sans doute, elle n'a pas toujours dit *toute* la vérité, mais elle n'a caché que ce qu'il était préférable de ne pas dire et lorsque, quelquefois, elle exagérait un peu l'enthousiasme, lorsqu'elle étalait trop bruyamment des nouvelles que le lendemain venait cruellement démentir, c'est parce qu'elle sentait qu'il est des moments où l'organisme a besoin d'être remonté par un tonique, par un fortifiant et qu'il est quelquefois nécessaire d'être *doppé* pour accomplir une longue course.

Rivalisant d'enthousiasme et de patriotisme, depuis plus de quatre ans, ces journaux ont semblé n'avoir pour préoccupation que la défense nationale, l'intérêt public, le salut de la patrie ; ils ont été tendus vers la victoire, ramenant tout à elle, lui sacrifiant tout et luttant avec autant d'acharnement contre l'ennemi de l'extérieur que contre celui de l'intérieur.

Pourtant à quels obstacles ne devaient-ils point se heurter : hausse du papier et de la main-d'œuvre, difficulté des communications,

censure télégraphique, censure politique, censure diplomatique, etc. etc... Néanmoins, ils n'ont cessé d'accroître et de perfectionner leurs services et leur personnel, leur tirage a presque continuellement été en augmentation, leurs correspondants plus nombreux, leurs informations plus variées.

D'un numéro sur l'autre, on sent, dans chacun d'eux, un progrès, une étape vers un perfectionnement nouveau. C'est dans le choix des manchettes, dans la présentation des textes, dans les cartes, dans les dessins, dans les mille petites choses dont le public profite mais dont il ne s'aperçoit pas et qui n'échappent jamais aux initiés.

Leur action et leur influence, si considérables sur l'opinion publique parisienne et sur les milieux politiques et gouvernementaux, n'est pas moindre dans un rayon de trois cents kilomètres à peu près de Paris. Plus loin, l'heure de leur arrivée, malgré le nombre de leurs éditions, leur est un obstacle et ils ont à lutter contre la formidable concurrence des journaux de province, surtout des grands régionaux eux aussi de plus en plus importants, de plus en plus perfectionnés.

D'ailleurs, c'est de cette grande presse de Paris que s'inspirent la plupart des journaux départementaux et régionaux, Pas un d'eux qui ne reproduise ses articles et qui ne subisse son influence.

LE PETIT PARISIEN

Le Petit Parisien a le plus fort tirage des journaux du monde entier et il ne le cache pas. Cela flamboie sur sa manchette ; et cette constatation lui sert de drapeau, presque de programme. C'est d'ailleurs un journal admirablement fait et qui mérite à tous égards la faveur énorme dont il jouit. Songez que son tirage dépasse deux millions d'exemplaires.

Le Petit Parisien, c'est une affaire de famille, c'est l'affaire d'une famille qui s'entend, et qui s'entend même aux affaires. On pourrait mettre à sa devanture l'enseigne suivante : « Dupuy, ses fils et gendre, maison de confiance. Au plus fort tirage du monde entier ».

M. Jean Dupuy, sénateur des Hautes-Pyrénées, ancien Ministre, Président du Syndicat de la Presse Parisienne, en est le dirigeant. Et il est un dirigeant remarquable. Il est assisté dans sa brillante exploitation par ses deux fils MM. Pierre et Paul Dupuy, député et ancien député et par son gendre M. Arago également député. Ils ont fait ensemble la fortune de leur maison. Depuis quelques années, ils sont secondés pour la rédaction en chef du *Petit Parisien* par un excellent journaliste, M. George Bois, qui leur vient des journaux catholiques, en passant par *Le Temps* et qui

est l'âme de cette maison qu'il a renouvelée, transformée, modernisée, dont il a perfectionné l'information et la présentation, et dans laquelle il a groupé de véritables écrivains. Où donc est-il ce temps où seule la qualité ou plutôt l'absence de qualité de ses feuilletons suffisait au succès du *Petit Parisien* ! C'est tout juste maintenant s'ils ne lui nuisent pas. Et rencontrant M. Jean Dupuy, M. Arthur Meyer, qui est un expert en la matière, a pu, sans ironie, lui adresser ce compliment : « Je vous félicite de votre journal. Il est admirablement fait. On le lit dans *mon* monde. »

Pourvu d'innombrables moyens d'information et de diffusion, parfaitement organisé, ayant une ossature de rédaction vigoureuse et solide, conduite par un maître journaliste, *Le Petit Parisien* fit appel, depuis le début de la guerre, aux collaborations les plus diverses et les plus variées. A côté d'illustres académiciens comme M. Anatole France, à qui la guerre inspira des pages magnifiques ou M. Ernest Lavisse, qui eut un des premiers, et avec une extraordinaire clairvoyance, l'intuition de la détresse allemande, une série de reportages sensationnels se succédèrent.

M^{lle} Emilienne Moreau, la jeune héroïne de Loos qui fut une des premières femmes décorées de la croix de guerre, évoqua les souvenirs de sa captivité ; M. André Citroën, avec

son simplex donna la formule pour supprimer, paraît-il, après la guerre les dettes de tous les belligérants, et, comme il ne faut rien dédaigner pour intéresser le public, on y accueillit même de la main, sans doute un peu tremblante de celle qui l'avait dénoncé, le récit complet et minutieux de la trahison de l'espion Costa, fusillé à Vincennes.

A côté de ces « clous », on y peut lire de graves études de M. Paul Appell, doyen de la Faculté des Sciences. M. Etienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, — pardon, le commandant Lamy — traita des choses de l'aviation. Des tas de parlementaires y discutèrent les questions à l'ordre du jour. MM. Louis Dubois et Ignace parlèrent loyers et moratorium, M. Marcel Cachin : chômage, charbon, Russie ou Conférence de Londres ; MM. Boudenoot, président de la Commission de l'Armée du Sénat, Desplas, Benazet, Boussenot, publièrent de généreux articles au sujet des blessés, des poilus et des rapatriés. On y put lire encore des chroniques de parlementaires, d'autres parlementaires, de tant d'autres parlementaires. Ne pourraient-ils cependant se contenter de parler et faut-il donc encore qu'ils écrivent!... Députés, sénateurs, anciens ministres ou futurs sous-secrétaires d'Etat, rivalisant d'ardeur, empoignèrent la colonne — la première colonne du *Petit Parisien*. On vit se

succéder tour à tour M. L. L. Klotz, M. Landry, M. Ajam, M. de Chappedelaine, M. Chéron, M. Justin Godart, M. André Lebey, M. André Lefèvre, M. d'Aubigny. Et nous en oublions!... M. André Tardieu échappé du *Temps* et avant de partir pour l'Amérique vint dicter, nouveau Moïse, les dix commandements de la victoire.

Et comme si les parlementaires français ne suffisaient pas, on en fit venir de Belgique! M. Georges Lorand, M. Jules Destrée, députés belges, y parlèrent et d'une manière remarquable des questions... italiennes; on fit même appel à M. Emile Vandervelde, ministre d'Etat de Belgique.

Et comme les parlementaires belges ne suffisaient encore pas, on fit appel à un député du Reichstag. Rassurez-vous, il n'y eut, de la part de M. Jean Dupuy ou de son ingénieux complice M. Bois, aucune tentative d'intelligence avec l'ennemi; ce député du Reichstag, devant lequel s'ouvrirent joyeusement les portes de la grande maison de la rue d'Enghien, ne fut autre que le célèbre abbé Wetterlé, qui donna une remarquable série sur l'Alsace-Lorraine, tant au point de vue moral qu'au point de vue économique.

Parallèlement, toute une éclatante pléiade de chroniqueurs, de conteurs, de reporters se manifestait. Quelquefois M. Abel Hermant y donna de jolies pages sur l'aspect de la France en guerre; c'est dans *Le Petit Parisien* qu'avant de

répandre pour son pays les dernières gouttes d'un sang juvénile et glorieux, l'auteur de *L'Appel du sol* et de *L'Orage sur le jardin de Candide*, le double lauréat du prix Goncourt et du prix Toirac, le sous-lieutenant Adrien Bertrand publia ses derniers contes.

Et il faut citer les intéressantes informations que M. Claude Anet envoya de Russie, les étincelants reportages de M. de Maizières et les correspondances militaires de M. Paul Ginisty.

LE PETIT JOURNAL

Vous rencontrerez presque autant de parlementaires au *Petit Journal*, également dirigé par un parlementaire — et même par plusieurs, qu'au *Petit Parisien*. Si, rue d'Enghien, nous trouvons, à la tête de la maison un sénateur et trois députés, nous trouvons rue Lafayette deux sénateurs et un député. M. Stéphane Pichon préside et dirige la vieille maison de Polydore Millaud et de M. Ernest Judet, qui dirigea aussi *L'Éclair*, assisté de M. Clémentel et de M. Gomot. Tous les trois sont des hommes fort distingués; un des trois, — et c'est heureusement le directeur — M. Pichon, est un journaliste de classe. Celui-là, bien que diplomate, bien que ministre, est de la carrière. Depuis les temps réculés de la première *Justice* où

sous les ordres de M. Georges Clemenceau, que malgré quelques petits froissements, aujourd'hui bien oubliés, il n'a jamais cessé de suivre, il bataillait si spirituellement et si vaillamment à côté de Pelletan, de Georges Laguerre et de M. Millerand, il est de ceux que le journalisme a largement favorisés.

Depuis le début de la guerre et jusqu'à son retour au pouvoir, M. Pichon a donné au *Petit Journal* une collaboration presque quotidienne. Brûlant de la même flamme patriotique que son chef, avec moins d'âpreté, avec plus de « liant », il fit les mêmes campagnes, soutint les mêmes idées, combattit les mêmes erreurs. Il sut, pour crier sa foi patriotique, trouver d'admirables accents et l'on peut dire qu'à côté d'un Clemenceau, d'un Capus, d'un Berthoulat, d'un Sembat, d'un Hervé, d'un Téry, d'un Barrès, d'un Maurras, d'un Daudet, d'un Bailby, il est parmi les quelques journalistes qui, durant cette guerre et d'un côté ou d'un autre, auront le plus éloquemment fait entendre leur voix.

Autour d'un pareil triumvirat politique, (Pichon, Gomot, Clémentel) comment voulez-vous que ne vienne pas s'agréger toute une champignonnière de députés et de sénateurs? On demande des noms... Vous en voulez... En voici... Leur simple énumération a des allures de liste ministérielle. Voici chenu, mais vigou-

reux M. Méline, M. Edouard Herriot, qui a bien plus l'air d'un conscrit que d'un père conscrit, l'escorte. Voici M. Mourier, qui commenta le projet de loi qui porte son nom. Voici M. Raoul Péret, qui garda les Sceaux et M. Henry Béren-ger, qui garde les essences. Voici Albert Métin, qui mourut si prématurément, au cours d'une mission en Amérique ; voici encore M. Henri Paté, le docteur Doizy, M. Bouilloux-Laffont, M. Paul Benazet, M. Emile Bender, tous spécialistes de questions militaires ; M. J. Lebas, maire de Roubaix et M. André Lebey qui écrit partout (au *Matin*, au *Petit Parisien*, qui donne même des vers à *La Renaissance*) et qui, en même temps qu'il publie son *Coffret Etoilé* aux strophes du plus noble lyrisme, entretient gravement les lecteurs du *Petit Journal* de la reconstruction des pays dévastés...

Le Petit Parisien a l'abbé Wetterlé, *Le Petit Journal* aura M. Daniel Blumenthal et puisqu'à tout journal qui se respecte, il faut pour le moins un académicien, on demandera à M. Brioux de parler avec son ardeur d'apôtre des aveugles, à la destinée desquels il s'est généreusement consacré depuis le début de la guerre. Deux membres de l'Institut, M. Charles Richet et M. Raphaël-Georges Lévy, apporteront leur précieuse collaboration. Au point de vue littéraire, vous lirez des pages éloquentes de M. Edmond Haraucourt et de M^{me} Marcelle Tynaire, et il

faut encore signaler les remarquables notes de M. Albert Londres. Tout ce labeur reçoit quotidiennement l'empreinte journalistique d'un homme aussi modeste qu'expérimenté, M. Abel Henry.

A peu de chose près, vous retrouverez, dans *Le Petit Journal*, les mêmes informations, les mêmes nouvelles, les mêmes communiqués que dans *Le Petit Parisien*.

Evidemment, rien ne ressemble plus à un journal d'information qu'un autre journal d'information. Il y a pourtant des nuances...

LE MATIN

Par son tirage, par la qualité de ses informations, par sa remarquable présentation dont toute la presse française s'est inspirée depuis quinze ans, *Le Matin* accuse un relief supérieur parmi tous les journaux français. Il est l'organe indispensable à tous les hommes sérieux, à tous ceux qui veulent avoir des nouvelles exactes et précises. Il a les meilleurs et les plus nombreux correspondants du monde entier, et son importance est presque aussi considérable à l'étranger qu'en France. Avec *Le Temps*, il est, hors de France, un des organes les plus représentatifs de la presse française.

Un journaliste éminent, invisible, mais tou-

jours présent, le dirige. C'est M. Bunau-Varilla. Pendant très longtemps, celui-ci se contenta d'être modestement le premier actionnaire du *Matin* ; mais depuis la guerre, il a tenu à affirmer son rôle et ses responsabilités. Et les professionnels ont vu, sans surprise, à l'occasion des exploits magnifiques de ses fils, neveux et frère apparaître dans *Le Matin* le nom de l'homme auquel ce grand journal doit sa fortune.

Avant la guerre, MM. Stéphane Lausanne et Henri de Jouvenel assuraient la rédaction en chef ; mais depuis quatre ans, ils se sont consacrés exclusivement à leurs devoirs militaires, et c'est M. Jean Sapène qui a assumé, auprès de M. Bunau-Varilla, les lourdes charges de la Direction.

Il s'en est bien acquitté, car (il faut reconnaître que les événements y prêtaient) *Le Matin* n'a cessé chaque jour de voir accroître son tirage.

MM. Talabard et Léon Abric l'y ont puissamment aidé.

Bien qu'il ne soit lui aussi qu'un journal d'information, *Le Matin* diffère du *Petit Parisien* et du *Petit Journal*. On y sent, sous l'anonymat des articles, des opinions tranchées — et même de la tranchée — on y voit le reflet d'une personnalité très accusée, on y prend parti pour ou contre les gens. On y a une attitude, on y a un programme profondément national. Une ar-

deur patriotique, qui va jusqu'au chauvinisme, admis en temps de guerre, y transparait. Plus tard, lorsque dans les joies paisibles de la victoire, on évoquera pour l'Histoire tous les ouvriers de la grande lutte contre l'Allemagne, *Le Matin* figurera au premier rang.

Il n'a pas attendu la guerre pour prendre parti. Il était mobilisé bien avant le 2 août 1914, il ne manquait ni de matériel ni de munitions et, depuis dix ans, il avait commencé la bataille. Il n'a pas cessé de la mener avec le plus patriotique acharnement, fonçant contre l'ennemi, le démasquant, découvrant ses pièges et ses embûches, réconfortant les timides, criant sa confiance et sa foi, pénétrant partout comme un fourrier attentif, soutenant les fatigués, soignant les malades, conseillant les indécis, combattant les traîtres, exaltant les héros.

Et si, quelquefois, dans sa joie et dans sa confiance impatientes, il devançait les événements et donnait prématurément des nouvelles heureuses, criant à la victoire avant qu'elle eut tout à fait déployé ses étendards, s'il annonçait par exemple « les Russes à cinq étapes de Berlin » ou « La famine en Allemagne », c'est parce qu'il sentait le besoin de réconforter ses lecteurs, de les remonter dans un moment de découragement et de les galvaniser pour leur donner la force d'aller jusqu'au bout du long et difficile chemin qu'ils avaient encore à gravir.

Le Matin est par définition un journal anonyme. A part la chronique, la critique dramatique, les contes, l'éditorial ou quelques reportages, rien n'est signé. Autrefois, tous les articles étaient publiés sous un de ces trois pseudonymes : Jean d'Orsay, Guy Launay et René Bures. Les trois prénoms étaient ceux des fils de M. Bunau-Varilla, les trois noms ceux de trois localités voisines de sa résidence estivale. Il ne reste plus que Jean d'Orsay. M. Nozière et M. Latzarus ont affirmé une telle personnalité sous ces deux masques que lorsqu'ils ont quitté la maison du boulevard Poissonnière, l'un pour *Gil Blas*, l'autre pour *Le Figaro*, M. Bunau-Varilla leur laissa emporter avec eux leur pseudonyme.

Aux exceptions que nous avons faites, *Le Matin* continue à être anonyme — deux noms cependant y apparaissent quotidiennement — c'est celui du commandant de Civrieux, dont nous avons parlé dans *les Commentateurs du communiqué*, et celui de M. Louis Forest.

On sait quelle place a prise dans la presse parisienne le petit commentaire quotidien de l'actualité. C'est dans cette rubrique que, depuis Francis Magnard au *Figaro* et Alexandre Hepp dans ses fameuses quotidiennes du *Journal*, s'est affirmé le talent de quelques-uns des meilleurs et des plus célèbres journalistes de ce temps : Feu Harduin, Gustave Téry, Pierre

Mortier, Clément Vautel, Edmond du Mesnil, Maurice de Waleffe, etc., etc.

Pendant plusieurs mois, en petits caractères, relégué modestement au milieu des échos, dans les dernières colonnes de la troisième page, on pouvait lire chaque jour un articulet d'une dizaine de lignes, signé *Pan*, qui était une manière de petit chef-d'œuvre : mordant, incisif, d'une grâce et d'un humour charmant et surtout imprégné d'un admirable bon sens. Un jour :

- « Ce Pan mystérieux, insoluble problème,
- « Grand, borné, bon, mauvais, que ce vaste univers
- « Révèle à ses regards sous mille aspects divers... »

comme disait Lamartine, apparut. Il s'appelait Louis Forest. Il était déjà connu comme gastronome et auteur dramatique et il avait été l'un des fondateurs du *Petit Bleu*.

L'article quotidien signé Louis Forest est un des éléments de réussite du *Matin*.

Nous vous surprendrions, si nous vous disions que l'essai tourbillonnant des parlementaires journalistes ne s'est pas quelquefois posé sur la maison décorée en rouge du boulevard et du faubourg Poissonnière. Avec un savant éclectisme, M. Bunau-Varilla a fait de la première colonne de son journal un carrefour où se croisent, se rencontrent et se succèdent les gens les plus divers. A tout seigneur...

Commençons par nos politiques : M. l'académicien Louis Barthou coudoie M. Laval. Voici M. Garat retour de Salonique, M. Jean Durand, M. Paul Laffont, M. Frédéric Brunet, M. André Honorat qui réforma l'heure, M. Jean Ossola, M. Raoul Anglès, qui est un vaillant pilote aviateur y traite avec autorité des questions de l'aviation et M. Henri Galli, qui fut l'ami et le compagnon d'armes de Déroulède, y donne des articles sur les diverses questions qui intéressent la Défense Nationale.

Voici encore MM. J. L. Dumesnil, Chaulin-Servinière, Abel Ferry, Lasies, Louis Martin, Bonnefous, Lemery, Lucien Hubert, Henri Paté. Bouilloux-Lafont, déjà nommé et nous en oublions. Vous seriez surpris si nous ne citions pas M. André Lebey que vous avez déjà rencontré au *Petit Journal* et au *Petit Parisien*. M. Levasseur y donne des consultations sur la question des loyers, et ce n'est point offenser M. Puech que de rappeler qu'au moment où les Allemands avançaient sur Paris et où la Bertha faisait rage, il affola un peu les chefs de gare en prêchant l'exode aux Parisiens.

Le général Cherif-Pacha, qui faillit être assassiné par les Jeunes Turcs, fit paraître de très intéressants articles sur le personnel gouvernemental de la Turquie.

On sait que *Le Matin* n'a cessé de lutter pour les questions d'hygiène et de santé publiques.

Tous les médecins, tous les savants sont assurés de trouver chez lui une tribune hospitalière. Que de belles campagnes ce journal a menées pour la guérison de la tuberculose, du cancer, de la fièvre typhoïde, etc. C'est dans *Le Matin* que le professeur d'Arsonval a pour la première fois parlé de son admirable traitement contre l'artério-sclérose. Et vous pensez bien que la guerre n'a fait que développer ce penchant. Toutes les maladies, toutes les blessures de la guerre; la grippe espagnole même ont été, par les plus illustres spécialistes longuement étudiées. Le professeur Pinard, le professeur Blanchard, dix autres, sans parler du mystérieux docteur Ox ont apporté des solutions, des traitements et des remèdes.

Il n'est pas une question scientifique qui soit négligée dans le grand journal, qui se pique de « dire tout ». M. Charles Nordman est le savant attitré de la maison qui eût un jour l'honneur d'un article d'Edison.

On ne fait pas de politique au *Matin*, plus exactement on n'y fait pas d'autre politique que celle du gouvernement. Néanmoins on y mène un combat permanent contre le socialisme. C'est M. Edmont Laskine qui poursuit avec acharnement cet ardent combat. La conférence de Stockholm, la diplomatie des social-démocrates et en général toutes les manifestations du parti socialiste lui furent prétexte à des

articles cinglants, bourrés de faits et de précisions.

Mais nous l'avons dit, *Le Matin* est un journal éclectique, et les articles de M. Laskine n'empêchèrent pas la collaboration de quelques-uns de nos écrivains socialistes (nous avons notamment cité M. Laval, M. André Lebey et M. Levasseur).

M. Hugues Le Roux expédia, au cours de ses diverses missions, d'intéressantes correspondances et l'on n'a pas oublié qu'en pleine crise du charbon M. Léon Blum, chef de cabinet de M. Marcel Sembat, manifesta certaine indépendance d'esprit diversement jugée, en publiant dans *Le Matin*, dont il est le critique dramatique, le compte-rendu d'une pièce nouvelle.

A vos rangs ! — Fixe... voici des militaires. Le général Fonville, l'amiral Fournier, le commandant Vedel ; les uns vont nous parler armée, les autres marine. Mais quel est cet homme considérable qui s'avance, qui s'avance... il est vêtu d'un beau costume de lieutenant-colonel et la plaque de grand officier de la Légion d'Honneur rayonne sur sa large poitrine. Découvrons-nous devant ce militaire, auquel il ne manque que la croix de guerre. Ce militaire est tout simplement un financier, c'est M. Edmond Théry, dont on peut dire, sans vouloir lui être désagréable, qu'il n'a eu avec Cassandre qu'un très lointain rapport, car ses prévi-

sions ne se réalisèrent pas toujours et l'on n'a pas oublié que, peu de temps après la mobilisation, il annonçait, en le prouvant par des arguments irrésistibles, que la guerre serait très courte...

D'ordinaire les informations du *Matin* sont heureusement plus fondées. L'exception justifie la règle.

LE JOURNAL

Voulez-vous gager que, si nous feuilletons la collection du *Journal* depuis le début de la guerre, nous y trouverons, à peu de différence près, le même bataillon — que dis-je le même régiment — de journalistes parlementaires ou de parlementaires journalistes que nous avons rencontrés déjà au *Petit Parisien*, au *Petit Journal* et au *Matin* et que nous aurons peut-être encore plusieurs fois l'occasion de rencontrer en cours de route.

MM. Edouard Herriot, Henri Paté, Mourier, Chapdelaine, Lefas, Henry Chéron, Chaumet, Arthur Rozier, voilà de vieilles — ou jeunes — connaissances. Ajoutons vite à ces noms familiers ceux de MM. Pierre Perreau-Pradier, André Lebert, Debierre, d'Estournelles de Constant, Petitjean, Andrieux, Léon Bourgeois, Lajarrige, Charles Leboucq, Pierre Rameil, Laurent-Eynac, Maurice Damour, etc., etc. Rappe-

lons-nous qu'avant de quitter ce monde c'est au *Journal* que MM. Aimond et Astier parlèrent pour la dernière fois, l'un de l'impôt sur le revenu, l'autre de l'enseignement technique, et constatons que, pour un journal « littéraire », *Le Journal* est de tous les journaux d'aujourd'hui celui qui compte le plus de rédacteurs politiques.

Car *Le Journal* est un journal littéraire. Depuis Fernand Xau, son fondateur, en passant par M. Grosclaude, chroniqueur éblouissant, il a conservé la tradition d'accueillir dans ses colonnes ce qu'on est convenu d'appeler l'élite de la littérature. Les meilleurs romanciers, les meilleurs conteurs sont toujours assurés d'une hospitalité fastueuse. La guerre interrompit un moment ces plaisirs. Un temps, les jeux et les ris firent place à des campagnes d'intérêt général. Le conte fut imprimé en plus petits caractères, la fantaisie reléguée en dernière page, la critique dramatique réduite aux proportions d'un bulletin. Tout fut tourné vers la défense nationale, vers l'accroissement de notre matériel de guerre, vers la meilleure utilisation de nos chemins de fer et de nos ports, vers l'amélioration de notre marine. Quelques grisettes se plaignirent, de jeunes hommes de lettres réformés furent mécontents, et se précipitèrent sur *La Vie Parisienne*, mais bientôt, lorsque la victoire pointa à l'horizon vermeil, M. Henri Letellier ramena son journal vers les bords

enchantés, où dauphins, sirènes et driades l'attendaient, impatients.

On revint à la littérature, au boulevard, à l'humour. M. Raoul Ponchon connut une vogue nouvelle. M. Curnonsky sut répandre dans un article de quinze lignes, autant de calembours que tout un roman de Willy et M. G. de Pawlowski, transfuge de *Comœdia*, y déploya sans économie une verve copieuse qui ruissela de la critique à la chronique et du grand reportage à la petite fantaisie. M. Henri de Régnier ayant abandonné la direction littéraire, on la confia à M. Lucien Descaves, l'Académie Goncourt remplaçant l'Académie Française. *L'Œuvre* avait chaque jour arboré une manchette. *Le Journal*, pour lui montrer qu'il n'était pas manchot, en mit deux.

On réalisa ce miracle de faire paraître des dessins et des cartes en plusieurs couleurs. « Le père La Victoire », le beau portrait que Sem fit de M. Clemenceau et qui parut en trois couleurs le jour où les empires centraux demandèrent la paix, est une prodigieuse réalisation typographique.

C'est dans *Le Journal* que M. René Benjamin publia par fragments son célèbre *Gaspard*. M. Emile Fabre fit une campagne pour le théâtre aux armées, des historiens de la qualité de M. Aulard tirèrent les leçons de la guerre, Rodin abandonna un jour l'Olympe pour la rue

Richelieu, remplaça son ciseau par un porte-plume et, délaissant le marbre, sculpta dans le plomb d'admirables pages. On y put lire encore des articles où M. Paul Adam se montra lyrique et touffu, M. Brieux, modeste et généreux et où M. J.-H. Rosny aîné se contenta d'être un grand écrivain.

Il y a la guerre, c'est entendu. Mais *Le Journal* est un journal littéraire. La guerre n'est pas forcément un prétexte à de lourdes élucubrations. Et puis, dans ce cadre gigantesque, il y a des marges où comme les maîtres d'autrefois, on peut crayonner de légères fantaisies. C'est ainsi que M. Maurice Rostand nous présenta, lors de la fameuse lettre de l'Empereur d'Autriche, son petit camarade le prince Sixte de Bourbon et que M. Henry Bataille, comme au temps bienheureux de la paix, annonça en deux colonnes la pièce nouvelle qu'il avait fait représenter chez Réjane.

« En ces temps-ci, où l'avidité des lecteurs
 « ne se porte légitimement que sur ce qui con-
 « cerne nos éclatantes victoires, écrivait-il le
 « 8 octobre 1918 dans *Le Journal* (c'est-à-dire
 « au moment où le monde entier attendait la
 « réponse de Wilson) — se trouvera-t-il quelques
 « personnes soucieuses de s'intéresser à des
 « confidences d'ordre strictement profession-
 « nel ?..... »

Mais oui, peut-être !

M. Clément Vautel, sous le titre *Mon Film* reprit le « papier quotidien ». Sous le pseudonyme de Juliette Lancret, M^{lle} Juliette Dietz-Monnin tint les lecteurs au courant de la mode, car il y eut une mode de la guerre et l'on ne saurait trop louer les articles de M. Ludovic Naudeau (passé quelque temps au *Temps*), de MM. Jean de Bonnefon, Georges Prade, Paul Erio, Henry Barby, Edouard Helsey et surtout les correspondances militaires de M. André Tudesq, dont quelques-unes sont belles comme des pages d'anthologie.

On est ou on n'est pas un journal littéraire. On confia le commentaire des communiqués à un critique dramatique, M. Henry Bidou ; on demanda à Sem de faire des articles, à Sacha Guitry de la morale, et à Gémier de la sociologie. Et chacun d'eux réussit parfaitement ce dont on l'avait chargé.

Ainsi *Le Journal* continua de maintenir de bons tirages...

L'ÉCHO DE PARIS

L'Echo de Paris d'aujourd'hui n'est plus celui de notre extrême jeunesse, où nous lisions avec acharnement les contes d'Armand Silvestre. Grâce à MM. Henry et Paul Simond, il est devenu un journal à gros tirage, grave, de

parfait bon ton, de haute tenue morale ; c'est quelque chose comme l'antichambre recherché de la *Revue des Deux-Mondes*, ou bien une solide passerelle entre l'Académie Française et l'Académie des Sciences Morales.

Son influence sur les milieux modérés et catholiques est considérable. Il fait autorité dans le monde militaire. Ajoutons que la qualité de ses informations, ses fils télégraphiques spéciaux avec l'Angleterre, l'exclusivité qu'il a de certaines dépêches en font véritablement un des journaux les plus puissamment informés de la presse française.

L'Echo fut à peu près le seul, depuis quatre ans, où l'union sacrée ne fut pas seulement un substantif et un adjectif, et Albert de Mun y trouva d'admirables accents. Il faut relire les pages inoubliables de foi, d'enthousiasme qu'avec une magnifique envolée le grand tribun fit paraître chaque jour. Il atteignit au plus haut sommet de l'éloquence et de la noblesse ; on sentait, avant qu'il eut quitté la terre, que son âme déjà s'échappait de son corps et qu'elle lui inspirait des accents véritablement surhumains. Ses articles de *L'Echo de Paris*, écrits à Paris d'abord, à Bordeaux ensuite, et que des mains pieuses et reconnaissantes ont réunies en volumes, resteront comme une des œuvres les plus importantes que nous devons à la guerre.

Il mourut en quelque sorte sur la brèche au

champ d'honneur, méritant l'hommage posthume que l'on épingle parfois à la poitrine du héros tombé face à l'ennemi.

Avec lui nous saluons toute la Noblesse de France qui, fidèle à ses traditions chevaleresques, à son passé militaire, a fièrement sans compter (plus de 500 membres du Jockey-Club sont tombés au champ d'honneur) donné sa vie pour le pays. Bien des noms historiques sont de nouveau rentrés dans l'histoire.

La mort de M. Albert de Mun n'arrêta pas le succès du journal. Heureusement M. Maurice Barrès était là, il était même un peu là. Presque tous les jours, avec une infatigable inspiration, il publia des articles remontant le moral des défailants, exaltant le soldat, luttant contre l'ennemi de l'intérieur. C'est à lui que nous devons la croix de guerre, c'est dans *L'Echo de Paris* qu'il la demanda. C'est à lui que nous devons cette œuvre admirable des mutilés pour laquelle *L'Echo* a reçu des souscriptions qui atteindront bientôt trois millions.

Tour à tour lyrique et violent, rappelant un jour qu'il avait écrit *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* et le lendemain qu'il était aussi l'auteur de *Leurs Figures*, il publia cette incomparable série qu'il a réunis sous le titre : *En regardant au fond des crevasses*.

A côté de lui, il faut encore citer M. André Beaunier, qui presque chaque jour jette un pe-

tit *papier* incisif, assez dur mais juste, d'un nationalisme presque intégral.

Depuis que M. Herbette est passé au *Temps*, la politique étrangère est confiée à un universitaire qui signe Pertinax et qui est dans les mêmes traditions que son prédécesseur.

De bons reportages de guerre signés Eugène Tardieu et Clair-Guyot, de vigoureuses campagnes de M. Camille Saint-Saens contre la musique allemande « Vous êtes orfèvre, M. Josse ». Des articles profonds et nourris de M. Engerand, député du Calvados, une jolie critique dramatique d'André Rivoire, d'admirables dessins d'Abel Faivre, une nerveuse chronique judiciaire de M. Troimaux : tels sont, avec le « quotidien » Marcel Hutin, les traits les plus saillants de ce journal qui est presque autant un journal d'opinion qu'un journal d'information, et qui, sous la couleur kaki que presque toute la presse française a revêtue depuis la guerre, a su garder une physionomie particulière et originale, qui plaît aux élites bien que très populaire.

« LES JOURNALISTES »

De même que dans une troupe d'ensemble, on ne remarque que les étoiles ; de même que sur un tableau, on ne considère d'abord que les personnages du premier plan, il serait injuste,

dans cette étude sur la presse d'information, d'oublier les *véritables journalistes*, les hommes de métier qui *font* le journal et que le public ne connaît pas.

Assidus comme des bureaucrates, étant toujours là, devant tout voir, n'ayant le droit de rien oublier et susceptibles de faire — et de faire excellemment — n'importe quel article, de traiter n'importe quelle question, de boucher n'importe quel trou, chaque jour à leur table, chaque jour à leur tâche, ils travaillent, appliqués, obscurs et inconnus de la foule ingrate, à laquelle ils ont consacré toute une existence sacrifiée.

Leur activité s'étend sur toutes les rubriques.

Dépouillons un grand journal d'information, nous y voyons signé de noms connus l'article de tête, l'éditorial, un ou deux grands reportages et deux ou trois rubriques importantes : critique dramatique, critique littéraire (bien négligée depuis la guerre), quelquefois la chronique judiciaire. Et c'est tout. Car nous ne parlons bien entendu ni du conte, ni du feuilleton qui sont en quelque sorte le hors-d'œuvre du journal, un hors-d'œuvre qui est d'ailleurs presque aussi nécessaire à l'appétit du lecteur que les plats de résistance. Mais le conteur, le feuilletoniste et même presque toujours le chroniqueur n'appartiennent pas au journal ; ils font leur copie chez eux, l'envoient, passent à la

caisse à la fin du mois et touchent souvent pour un seul article plus que les vrais collaborateurs pour le travail de tout un mois. Ils ne sont pas de la maison ou ils n'en sont qu'imparfaitement....

Ceux qui en sont vraiment, ce sont ceux dont nous avons parlé, les véritables journalistes, et qui remplissent les rubriques qui occupent les trois quarts de chaque numéro d'un journal.

C'est *l'informateur* qui va tous les jours de ministère en ministère, attendant souvent pendant des heures dans une antichambre, comme un solliciteur, afin de glaner quelques nouvelles. Il faut qu'il les obtienne, et il ne les obtient pas toujours, qu'il fasse le siège des garçons de bureaux, et des huissiers, qu'il parvienne, ce qui n'est pas toujours facile, à être reçu par un chef de cabinet, qui ne lui dira que ce qu'il voudra bien lui dire, ou aura intérêt à lui dire. Sa moisson faite, il rentrera au journal, rédigera rapidement son « papier », luttera contre le *secrétaire de rédaction* qui se lamentera parce que l'article est trop long (pour un secrétaire de rédaction, les articles sont toujours trop longs !), qu'il n'a pas de place et qu'il y a justement dans le numéro de ce soir un cliché du Printemps qui tient trois colonnes (et que vaut l'article le plus sensationnel à côté d'un cliché du Printemps !) et qui se plaindra, quelle que soit l'heure à laquelle on le lui donne, qu'on lui

ait remis la copie trop tard... Cette première étape franchie, l'article d'une colonne réduit souvent pour les besoins de la mise en pages à quelques lignes (des lignes à trois sous, à quatre sous!) il faudra revenir le soir corriger ses épreuves. On aura travaillé jusqu'à deux ou trois heures du matin, on ne trouvera plus aucun moyen de locomotion, il faudra rentrer chez soi à pied, exténué. A la fin du mois, quand le rédacteur présentera à l'administrateur sa note de frais et qu'il comptera, pour ses diverses pérégrinations, quelques francs de voiture, on lui reprochera avec âpreté ses prodigalités!...

C'est le *reporter judiciaire* qui, pour renseigner ses lecteurs sur les « affaires en cours » (et on sait si elles furent nombreuses), devra passer ses journées sur la banquette du vestibule, attendant aux cabinets des magistrats instructeurs. Par un planton auquel il offrira des cigarettes, par un agent de la sûreté qu'il invitera au café, par un greffier auquel il enverra des billets de théâtre, il finira par apprendre que « le capitaine X... ou le lieutenant Y... a entendu trois témoins ou interrogé deux prévenus, que l'instruction touche à sa fin, que le dossier vient d'être envoyé au gouverneur, etc... Au total, huit lignes évidemment palpitantes d'intérêt pour lesquelles il aura perdu huit heures.

C'est l'*informateur militaire* qui doit suivre

sur le front les progrès des armées, risquer la mort, comme l'admirable Serge Basset, patauger dans la boue et se faire traiter d'embusqué par les poilus de l'arrière...

C'est le *rédacteur théâtral* qui doit aller de coulisse en coulisse pour savoir quand passera la pièce nouvelle et qui la jouera, etc... car on n'imagine pas l'importance que les choses de théâtre ont prise depuis la guerre.

C'est le *journaliste parlementaire*, — un plus méritant encore celui-là ! — contraint d'assister à la séance de la Chambre ou du Sénat, et quelquefois aux deux, de se dédoubler, de subir, dans une tribune étroite, malodorante et encombrée, tout un après-midi de discours, de s'en aller rapidement du Palais Bourbon au Luxembourg, d'y endurer le même supplice, de rentrer au journal et d'y attendre l'*analytique* pour donner son compte-rendu.

C'est le *reporter chargé des faits divers* dont l'existence s'écoule dans les commissariats, c'est l'*échetier*, parasite qu'on redoute et dont on se méfie ; c'est le malheureux galérien chargé de la rubrique militaire et qui doit répondre « par la voie du journal » aux innombrables questions des lecteurs mobilisés — ou de leurs parents qui lui demandent s'ils ont droit à une permission, s'ils sont autorisés à porter l'insigne des blessés, bien qu'ils ne l'aient jamais été, pourquoi ils n'ont pas tou-

ché un rappel de solde de vingt-cinq centimes et pourquoi Toulouse n'est pas dans la zone des armées, etc... C'est le *secrétaire de rédaction* et le *secrétaire de rédaction-adjoint* qui doivent tout lire, tout mettre en page, se battre avec le prote et le clicheur et se faire détester de tout le monde ; c'est le *correcteur* qui doit naturellement tout corriger — ce qui n'est pas toujours facile !... Ce sont tous les prolétaires du journalisme, les ouvriers de toutes les heures du jour et de la nuit et qui pourraient douloureusement répéter avec le poète :

Ah ! que la vie est quotidienne !...

Que de nouveaux rédacteurs la guerre aura fait naître ! Le dernier est le *fabricant de manchettes*, car tels M. de Buffon, presque tous les journaux portent maintenant des manchettes.

C'est à *L'Œuvre* que nous devons cette initiative qui a bientôt été suivie par presque toute la presse. C'est quelquefois drôle, pas toujours, et déjà le public commence à s'en lasser. Ingéniusement *Le Matin*, sur le conseil de l'éditeur Bernard Grasset, au lieu de commenter à côté de son titre les événements du jour, a trouvé plus pratique de donner à ses lecteurs une quotidienne leçon d'anglais. Et, malgré les railleries qui l'ont accueillie, on ne peut nier que sa méthode ne donne les premiers rudiments de la langue.

20 Novembre 1918.

Au moment où nous allions remettre cette étude à l'impression, de grands jours étaient proches. La France attendait les nouvelles décisives, que faisaient prévoir les victoires ininterrompues remportées par nos troupes, sans laisser un jour de répit à l'ennemi, de juillet à novembre 1918. Ce n'était plus l'anxiété qui étreignait toutes les âmes, mais une fièvre de joie qui faisait vibrer tous les cœurs. Lorsque le matin du *11 novembre 1918*, la signature de l'armistice, c'est-à-dire l'annonce de la cessation des hostilités, fut scandée par le tonnerre des canons, par les cloches sonnées joyeusement à toute volée, comme dans une dernière breloque, un hosanna d'allégresse fraternelle vola de clocher en clocher, un cri immense s'éleva de toutes les poitrines pour acclamer l'armée victorieuse et ses chefs incomparables.....

Cette fois, l'opinion n'avait plus besoin d'être guidée; un enthousiasme spontané mettait le même cri dans toutes les bouches, un hurrah grandiose montait au diapason de l'épopée.

Qui donc avait dit aux Parisiens de s'atteler aux canons allemands de la place de la Concorde pour les traîner par les rues et les boulevards? Qui donc avait organisé les monômes des lycéens, d'ouvriers et d'ouvrières? Qui donc avait conseillé à nos meilleurs artistes d'entonner les hymnes nationaux sur les places publiques? Personne. — Le même tourbillon entraînait toute la collectivité, toute l'opinion, dont la Presse n'avait plus qu'à refléter les élans par elle longtemps préparés.

Comme une traînée de poudre, l'incendie gagnait de proche en proche, atteignait le Parlement, l'animait du souffle puissant des grandes assemblées de la Révolution. La Chambre, debout, d'une voix unanime entonnait la *Marseillaise*, et le Sénat, dans une séance mémorable, prenait l'initiative de voter une citation particulière, portant à l'Ordre de la Nation « les « Armées de la République, le Gouvernement « de la République, le citoyen Georges Clemenceau, le Maréchal Foch, qui avaient « bien mérité de la Patrie ».

Notre pays avait été à la peine, il était enfin à l'honneur et, suivant la formule même de M. Clemenceau, couverte d'applaudissements

enthousiastes que nous n'oublierons jamais, il était juste de dire :

« Hier, soldat de Dieu,

« Aujourd'hui, soldat de l'Humanité,

« La France restera toujours le soldat de l'Idéal. »

A côté de ces paroles de gloire, de ces gestes grandioses, les modestes réflexions que nous avons notées à propos de ces quatre années de guerre semblent bien ternes et bien pâles ; mais nous n'avons pourtant pas voulu différer l'impression de ce court volume, nous l'avons hâtée au contraire, pour qu'il arrive malgré tout à son heure.

Cette étude témoignera que, n'ayant jamais quitté Paris, même aux jours d'angoisse, nous n'avons pas douté un instant du succès final, — de la victoire.

C'est pourquoi nous avons tenu à rendre hommage à ceux qui donnèrent confiance à la Nation, à cette Presse si ardemment parcourue chaque jour par nous tous.

C'est en France que les journaux ont le plus gros tirage, parce que c'est en France — la nation la plus instruite — qu'il y a le plus grand nombre de lecteurs. Notre France est le cerveau de l'Univers, ne l'oublions pas ; la Presse de guerre aura alimenté ce cerveau, inspiré bien des héroïsmes, bien des courages, bien des dévouements.

Non seulement la France ne pouvait pas périr, mais elle devait sortir grandie de cette lutte sans pitié. Pour des siècles, elle a affirmé que ses soldats étaient les premiers du monde et que, grâce à ses généraux, la supériorité de son génie militaire n'avait pas encore été surpassé... Un maréchal français commandant à plus de six millions d'hommes.

.

Paul Déroulède, trop oublié en ces heures, nous avait préparés à la tâche sublime, en avivant sans relâche au cœur des Français la plaie saignante de 1870, en renouvelant sans cesse le désir de la Revanche glorieuse qui devait nous rendre les provinces perdues.

Ce grand artisan de notre énergie nationale, pour prendre le mot de son principal continuateur, M. Maurice Barrès, n'a pas eu le bonheur de voir le jour de gloire qu'il avait tant souhaité. Du moins, la proposition de M. Henri Galli permettra, en donnant son nom à une rue de Paris d'associer pour toujours Déroulède au triomphe victorieux de nos armes.

Si les pages qu'on vient de parcourir savent dire que les écrivains de la Guerre ont contribué à faire lever le grain que l'auteur des *Chants du Soldat* avait semé, nous nous regarderons comme suffisamment récompensés.

Nous avons voulu donner une étude vraie, sincère, surtout impartiale, sur les principaux journalistes de notre époque, sans chercher à prendre parti.

Nous avons voulu faire œuvre de notateur historique, en nous efforçant de dégager, avec le plus grand souci d'exactitude, le rôle des *Guides de l'opinion pendant la guerre*.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

d'hommes politiques, d'écrivains, de journalistes,
de journaux cités dans le cours de l'ouvrage.

- Abric (Léon), 191.
L'Action, 103, 104.
L'Action Française, 67-86.
Adam (Paul), 152, 201.
Aimond, 199.
Ajam, 186.
Allard, 152.
Almeryda, 75.
Amette (Cardinal), XXII.
André (Anatole), 152.
Andrieux, 138.
Anet (Claude), 187.
Anglés (Raoul), 195.
Les Annales politiques et littéraires, 29.
Appell (Paul), 185.
Arago, 183.
Arsonval (d'), 196.
Astier, 199.
Aubriot (Paul), 153.
Aulard, 200.
L'Aurore, 35, 56.
L'Auto, XIX.
L'Autorité, 112.
Bailby (Léon), 127-132, 188.
Bainville (J.), 4.
Barby (Henry), 202.
Barrès (Maurice), XXIV, 58-66, 67, 188, 204, 214.
Barthou (Louis), 195.
Basset (Serge), 209.
Bataille (Henry), 201.
La Bataille, 84, 142.
Beaunier (André), 204, 205.
Bénazet, 185, 189.
Bender (Emile), 189.
Benjamin (René), 200.
Bérenger (Henry), 103-107, 108, 189.
Berthaut (général), 16.
Berthoulat (Georges), XXIV, 117-126, 131, 188.
Bertrand (Adrien), 187.
Bidou (Henry), 4, 24-26, 95, 202.
Blanc (Edmond), 153.
Blanc (Louis), 39.
Blanchard (Prof.), 196.

- Blum (Léon), 197.
 Blumenthal (Daniel), 189.
 Bluysen, 175.
 Bois (George), 183, 186.
 Bonnal (général), 16, 46.
 Bonnefon (Jean de), 202.
Le Bonnet Rouge, XIV, 75.
 Bouchardon (capitaine), 75.
 Bouchavesnes, voir Fabry (lieutenant-colonel) 13-15.
 Boudenoot, 185.
 Bouilloux-Laffont, 189.
 Boulanger (général), 61.
 Bourély, 161.
 Bourgeois (Léon), 198.
 Boussenot, 185.
 Briand, 75, 91, 151, 154, 158.
 Brieux, 189, 201.
 Brisson (Adolphe), 29.
 Brizon, 150, 157.
 Brunet (Frédéric), 195.
 Buisson, 159.
 Bunau-Varilla, 191, 193, 194.
 Buré, 111.
 Bures (René), 193.

 Cachin (Marcel), 152, 153, 157-158, 160, 185.
 Caillaux, 141, 151, 152, 159.
 Candace 175.
 Capus (Alfred), XXIV, 95-100, 188.
 Carnot (Lazare), 125, 128.
 Carrel (Armand), XIV.
 Chappedelaine (de), 186, 193.
 Charles (Ernest), 175.
 Chaulin-Servinière, 195.
 Chaumet, 198.
 Chavenon (Léon), 109-110.

 Cherfils (général), 16.
 Chérif-Pacha (général), 195.
 Chéron, 186, 198.
 Citroën (André), 184.
 Civrieux (Commandant de) 4, 9-12.
 Clair-Guyot, 205.
 Claveille, 154, 155.
 Clemenceau (Georges), XVII, 8, 30-57, 75, 76, 92, 93, 100, 106, 111, 117, 124, 131, 141, 147, 149, 150, 151, 157, 159, 175, 188, 212.
 Clémentel, 187, 188.
 Combes, 43.
Comædia, 200.
 Compère-Morel, 150, 176.
La Croix, 83.
 Curnonski, 200.

 Dalbiez, 157.
 Damour (Maurice), 198.
 Daniel-Vincent, 175.
 Daudet (Léon), XXII, 33, 67-77, 78, 188.
 David (Fernand).
Les Débats, 24, 171-173.
 Debierre, 198.
 Delcassé, 150.
La Démocratie Nouvelle, 177.
 Denais (Joseph), 86-88.
 Déroulède, 61, 195, 214.
 Descaves (Lucien), 200.
 Desgranges, XIX.
 Desplas, 185.
 Destrée (Jules), 186.
 Dhur (Jacques). XIV, 145-148.
 Dietz-Monnin (Juliette), 202.
 Doizy (Docteur), 189.

- Dominique (Alfred), 85.
 Doumergue (Gaston), 175.
 Driant (colonel), 9.
 Drumont, 87.
 Dubois (Louis), 185.
 Dumesnil (J.-L.), 195.
 Dupuy et Cotonnet, 101.
 Dupuy (Jean), 183, 184, 186.
 Dupuy (Pierre et Paul), 183.
 Durand (Jean), 195.
 Dusselle, 28.
 Duval, XIII.
- L'Echo de Paris*, 27, 58-66,
 153, 178, 179, 202-205.
L'Eclair, 187.
 Engerand, 205.
 Erio (Paul), 202.
 Estournelles de Constant (d'),
 198.
L'Eveil, 145-148.
L'Événement, 156, 161, 162.
Excelsior, 28.
 Eynac, 175, 198.
- Fabre (Emile), 200.
 Fabre (Henri), 175, 176.
 Fabry (lieutenant-colonel), 4,
 13-15.
 Faivre (Abel), XXII, 2, 205.
 Favre (Jules), 85.
 Ferry (Abel), 195.
Le Figaro, 19-23, 95-102, 193.
 Flachon, 161.
 Flers (Robert de), 95.
 Foch (Maréchal), XXII, 7, 8,
 12, 14, 16, 21, 22, 46, 55,
 122, 139, 212.
- Fontarce (vicomte de), 152-
 153.
 Fonville (général), 197.
 Forain, XXII.
 Forest (Louis), 193, 194.
 Fournier (Amiral), 197.
 France (Anatole), 184.
La France, 110, 111.
La France Libre, 156, 160, 176.
 Franklin-Bouillon, 157.
- Galli (Henri) 195, 214.
 Gambetta 85, 112, 170.
 Garat, 195.
Le Gaulois, 18, 89-94.
 Gauvain, 172.
 Gémier, 202.
 George (Lloyd), 50.
 Gérard (Commandant), 18.
 Gerville-Réache, 4.
 Gignoux, 100.
Gil Blas, 112, 178, 193.
 Ginisty (Paul), 187.
 Girardin (Emile de), XIV, 91-
 110.
 Givet, 4.
 Godart (Justin), 186.
 Gohier (Urbain), XXIV.
 Goldsky (Goldschild), XIII,
 XIV.
 Gomot, 187, 188.
 Gouraud (général), XXII, 104.
 Grasset (Bernard), 210.
 Grison, 100.
 Grosclaude, 100-102, 199.
La Guerre Sociale, 133, 137,
 138.
 Guesde (Jules), 154.
 Guitry (Sacha), 202.

- Hanotaux (Gabriel), 100.
 Hansi, XXII.
 Hautfort (Félix), 161, 162.
 Haraucourt (Edmond), 189.
 Harduin, 193.
 Hébrard (Adrien), 163, 170-171.
 Hébrard (Emile-Adrien), 171.
 Hennessy (Jean), 144.
 Henry (Abel), 190.
 Helsey (Edouard), 202.
 Hepp (Alexandre), 193.
 Herbette, 205.
 Hérédia (José-Maria de), 178.
 Hermant (Abel), 186.
 Herriot (Edouard), 189, 198.
 Hervé (Gustave), 107, 133-139
 140, 188.
L'Heure, 132, 150, 152, 153,
 156, 157, 160.
L'Homme Enchaîné, 30-57.
L'Homme Libre, 30-57, 117.
 Honnorat (André), 195.
 Hugo (Victor), 39.
L'Humanité, 17, 150, 152, 157.
 Hutin (Marcel), 4, 27, 205.

 Ignace, 185.
L'Illustration, 29.
L'Information, 28, 109-110,
 154.
L'Intransigeant, 127-132.
 Israël (Alexandre), 161, 162.

 Jaurès, 18, 38, 136, 158.
 Joffre (Maréchal), XXII, 13, 21,
 22.
 Joucla, XIII, XIV.

Le Journal, 24, 140, 178, 179,
 180, 193, 198-202.
Le Journal du Peuple, 142, 150,
 157, 160, 175.
 Jouvenel (Henri de), 191.
 Jouvenel (Robert de), 144.
 Judet (Ernest), 187.
La Justice, 35, 175, 185.

 Klotz (L. L.), 161, 186.

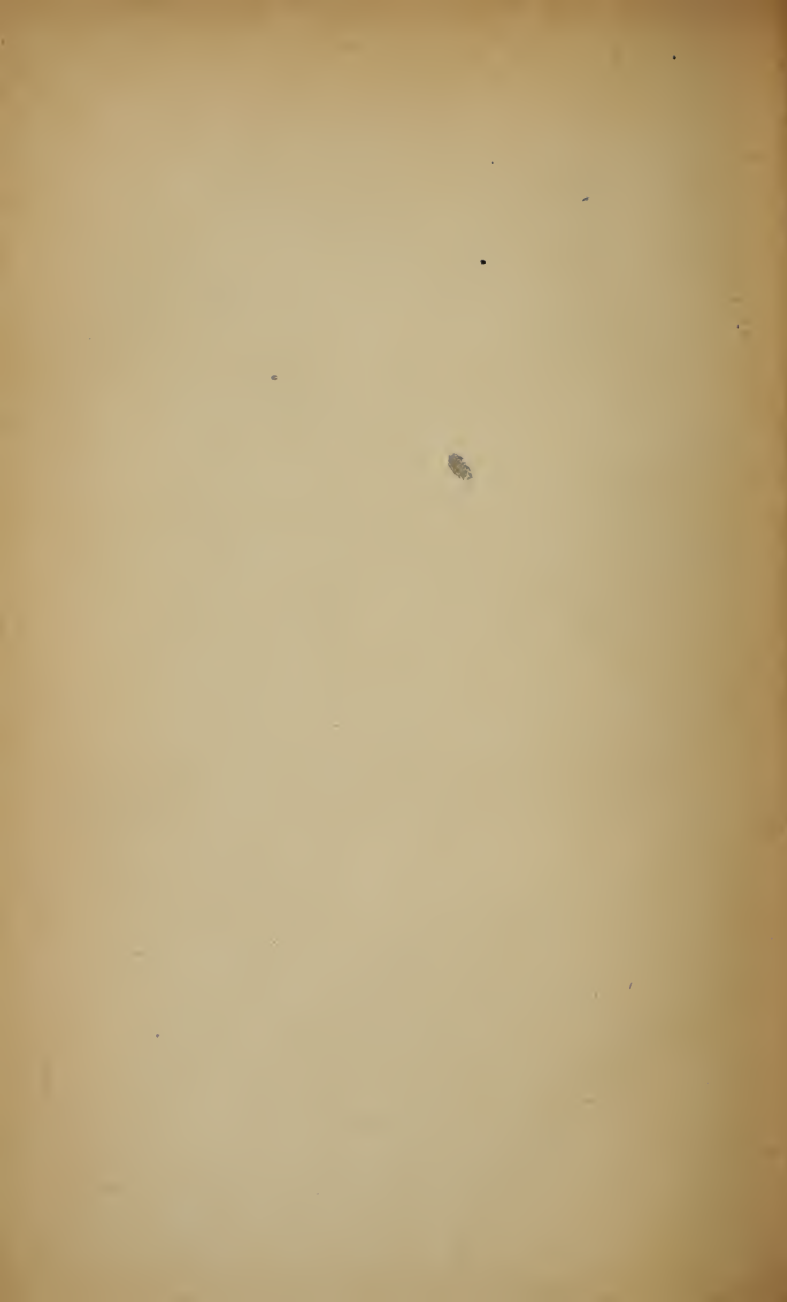
 Lacroix (général de), 4, 15-
 16, 168.
 Laffont (Paul), 195.
 Laguerre, 175, 188.
 Lajarrige, 198.
 Lamy (Etienne), 185.
 Landau, XIII.
 Landry, 186.
La Lanterne, 150, 152, 156,
 161, 162.
 Laskine (Edmond), 196, 197.
 Latapie (Louis), XV, 125-126.
 Latzarus (Louis), XIV, 193.
 Launay (Guy), 193.
 Lausanne (Stéphane), 191.
 Laval, 195, 197.
 Lavisser (Ernest), 184.
 Lebas (J.), 189.
 Lebert (André), 198.
 Lebey (André), 175, 186, 189,
 195, 197.
 Leboucq (Charles), 198.
 Lefas, 198.
 Lefèvre (André), 186.
 Le Roux (Hugues), 197.
 Letellier (Henri), 199.
 Levasseur, 195, 197.

- Lévy (Raphaël-Georges), 189.
La Liberté, 5-8, 117-126, 127.
La Libre Parole, 86-88.
 Londres (Albert), 190.
 Longuet (Jean), XXV, 122,
 123, 150, 159, 161, 175, 176.
 Lorand (Georges), 186.
 Loucheur, 154, 155.
 Lysis, 177.
- Magnard (Francis), 193.
 Maizières (de), 187.
 Malleterre (général), 16.
 Malvy, 134, 141, 159.
 Mandel (Georges), 56-57.
 Mangin (Général), XXII, 104.
 Margueritte (Victor), 174.
 Marion, XIII, XIV.
 Martin (Capucin), 45.
 Massard (Emile), 132.
Le Matin, 9-12, 178, 179, 180,
 189, 190-198, 198, 210.
 Maujan (capitaine), 176.
 Maurras (Charles), 78-86, 188.
 Mayéras, 150.
 Méline, 189.
 Mendès (Catulle), 178.
 Mesnil (E. du), 112, 113, 194.
 Métin (Albert), 189.
 Meunier (Paul), 81, 157, 162,
 175.
 Meyer (Arthur), 75, 89-94,
 184.
 Milhaud (Albert), 28, 107-109.
 Millaud (Polydore), 187.
 Millerand, 82, 119, 150, 154,
 175, 188.
 Miribel, 4.
 Moreau (Emilienne), 184.
- Mornet (lieutenant), 75.
 Mortier (Pierre), 194.
 Mourier, 189.
 Mun (A. de), 134, 136, 203,
 204.
- Naudeau (Ludovic), 202.
 Nordmann (Charles), 196.
 Nozière, 193.
- L'Œuvre*, 17, 140-144, 145,
 210.
l'Officiel, 101, 142.
Les On dit, 152.
 Orléans (duc d'), 80.
 Orsay (Jean d'), 193.
 Ossola (Jean), 195.
Oui, XIV, 13-15.
 Oulman (Alfred), 146-148.
 Ox (Docteur), 196.
- Paris-Midi*; 28, 103-109.
Le Parti Français, 76.
 Paté (Henri), 189, 198.
La Patrie, 132.
 Paulus, 125.
 Pawlowski (G. de), 200.
Le Pays, XV, 174, 175.
 Pelletan, 175, 188.
 Perchot (J.), 113-116.
 Péret (Raoul), 189.
 Perreau-Pradier (Pierre), 198.
 Pershing (général), 8.
 Pertinax, 205.
 Petain (maréchal), XXII.
 Petetain, 4.
Petit Bleu, 146-148, 194.

- Petitjean, 198.
Le Petit Journal, 179, 180, 187-190, 191, 195, 198.
Le Petit Parisien, 5-8, 179, 180, 183-187, 189, 190, 191, 195, 198.
Le Petit Troyen, 162.
La Petite République, 111.
 Pichon, 50, 175, 187, 188.
 Pinard (Prot.), 196.
 Poincaré, 33, 90.
 Polybe, 4, 19-23, 50, 100.
 Ponchon (Raoul), 200.
 Ponsot, 152.
Le Populaire, 142, 150, 160, 161, 175.
 Poulbot, XXII.
 Prade (Georges), 202.
La Presse, 132.
 Pressemane, 155.
 Pris, 4.
 Puech, 195.
- Quinet (Edgar), 39.
- Le Radical*, 113-116.
 Ræmækers, XXII.
 Raffin-Dugens, 157.
 Rameil (Pierre), 198.
Le Rappel, 108, 112, 113.
 Rappoport, 159.
 Raymond (Max.), 152.
 Renaud (Maurice), 153.
 Régnier (Henri de), 200.
 Reinach (Joseph), voir *Polybe*, 19-23, 25, 75.
 Reinach (Salomon), 20.
La Renaissance, 189.
- Renaudel, 42, 52, 158-161.
 Renaudeur (Théophraste), 148.
 Renoult (René), 157.
La Revue des Deux-Mondes, 203.
 Ribot, 91, 151.
 Richet (Charles), 189.
 Rivoire (André), 205.
 Rochefort (Henri), XIV, 132, 147, 162.
 Rodin, 34, 35, 201.
 Rosny (J.-H.), 201.
 Rostand (Maurice), 201.
 Rousset (lieutenant-colonel), 4, 5-8, 125.
 Rozier (Arthur), 176, 198.
Ruy-Blas, 148.
- Saint-Saëns, 205.
 Sapène (Jean), 191.
 Sarcey (Yvonne), 29.
 Séailles (Gabriel), XXV, 159.
 Sem, 200, 202.
 Sembat, 137, 149-152, 153, 154, 160, 161, 188, 197.
 Silvestre (Armand), 202.
 Simond (Henry et Paul), 202.
 Sixte-Quenin, 155.
 Steeg, 175.
 Steinlen, XXII.
- Talabard, 191.
 Tardieu (André), 172, 186.
 Tardieu (Eugène), 205.
Le Temps, 15, 16, 85, 144, 163-171, 172, 173, 183, 186, 190, 202, 205.

- Téry (Gustave), 107, 140-144,
145, 188, 193.
Théry (Edmond), 197.
Thomas (Albert), 42, 110, 149,
153-156, 157, 160, 161.
Troimaux, 205.
Truchet (Abel), XXII.
Tudesq (André), 202.
Tynaire (Marcelle), 189.
- Vandervelde (Emile), 186.
Varenne (Alexandre), 153,
156-157, 161.
Vaugeois, 67.
Vautel (Clément), 194, 202.
Veber, 175.
- Vedel (commandant), 197.
La Vérité, 142, 175.
Verraux (général), 4, 17.
La Victoire, 133-139, 160.
Vidal (Gaston), 174.
La Vie Parisienne, 199.
Villemessant, 95.
Viviani, 90, 91, 154.
Waleffe (Maurice de), XXVI,
28, 194.
Wetterlé (abbé), 186, 189.
Wilette, XXII.
Willy, 200.
- Xau (Fernand), 199.
-





University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
305 De Neve Drive - Parking Lot 17 • Box 951388
LOS ANGELES, CALIFORNIA 90095-1388

Return this material to the library from which it was borrowed.

NON-RENEWABLE

ILL-FIE
MAR 10 2005

DUE 2 WKS FROM DATE RECEIVED

UCLA ACCESS SERVICES

Interlibrary Loan

11630 University Research Library

Box 951575

Los Angeles, CA 90095-1575

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 030 109 3

ity of California
ern Regional
rary Facility

